François Médéline

# LA SACRIFIÉE DU VERCORS

12N

FRANÇOIS MÉDÉLINE

# LA SACRIFIÉE DU VERCORS

10/18

Grands détectives

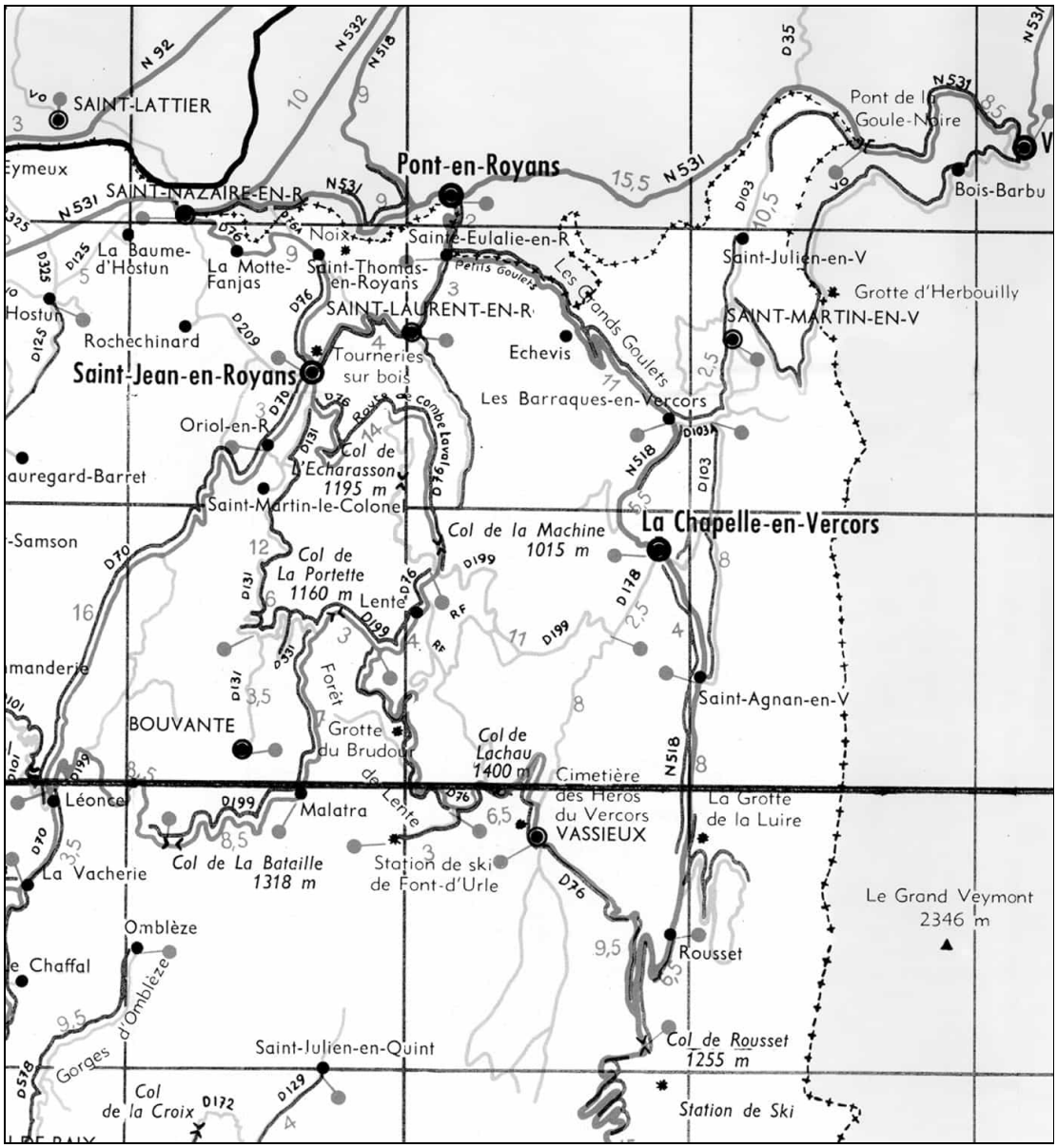
créé par Jean-Claude Zylberstein

Ce livre a été écrit sur les contreforts du Vercors avec le soutien de l’association pour l’animation de la halle Jean-Gattégno, à Pont-en-Royans (Isère).

L’auteur tient à remercier pour leur chaleureux accueil tous les bénévoles qui se mobilisent pour diffuser la culture dans le territoire.

*La Sacrifiée du Vercors* est une œuvre de fiction. L’auteur plonge son intrigue dans un cadre historique réel, mais les personnages, même ceux portant des patronymes connus, ainsi que le Vercors tel qu’il est décrit, sont inventés et purement fictifs. Pour autant, l’auteur vous prie de l’excuser des libertés qu’il a pu prendre avec les choses, les lieux, le temps, et les gens.

*À mes grands-pères,*
*Georges et Roger.*


SAINT-LATTIER
Pont-en-Royans
SAINT-NAZAIRE-EN-R
Sainte-Eulalie-en-R
La Baume-d'Hostun
La Motte-Fanjas
Noix
Saint-Thomas-en-Royans
SAINT-LAURENT-EN-R
Rochechinard
Saint-Jean-en-Royans
Tourneries sur bois
Echevis
Les Grands Goulets
Les Barraques-en-Vercors
Saint-Julien-en-V
Grotte d'Herbouilly
SAINT-MARTIN-EN-V
Pont de la Goule-Noire
Bois-Barbu
Oriol-en-R
Col de L'Echarasson 1195 m
Saint-Martin-le-Colonel
Col de la Machine 1015 m
La Chapelle-en-Vercors
Col de La Portette 1160 m
Lente
Forêt de Lente
BOUVANTE
Grotte du Brudour
Col de Lachau 1400 m
Cimetière des Héros du Vercors
VASSIEUX
Saint-Agnan-en-V
La Grotte de la Luire
Léonce
Malatra
Col de La Bataille 1318 m
Station de ski de Font-d'Urle
La Vacherie
Omblèze
Le Grand Veymont 2346 m
Rousset
Col de Rousset 1255 m
Station de Ski
Saint-Julien-en-Quint
Col de la Croix
Gorges d'Omblèze

Surtout, la raison d'État exige un rapide exemple.
Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre.*

Des armes bleues comme la Terre
Des qu'il faut se garder au chaud au fond de l'âme
Dans les yeux, dans le cœur, dans les bras d'une femme
Qu'on garde au fond de soi comme on garde un mystère
Léo Ferré, *Des armes.*

**Épuration** : n.f.
Action d’éliminer les impuretés contenues dans un produit.
(Larousse)

# CROISÉ, CHASSÉ

# Alors commença l’épreuve[1]

Le conducteur de la Peugeot 402 Légère a trente-trois ans. Il porte une veste grise, une chemise humide, une cravate courte, bordeaux. Sa veste en lin est chiffonnée. Il monte de Lyon. C’est la canicule en bas, 37 °C. Il a fait trois heures de route et passé huit barrages. Il a sué.

Le conducteur immobilise le quatre-cylindres route de Villard-de-Lans, devant les deux charrettes qui barrent l’accès nord du village. Il présente son laissez-passer à l’un des cinq maquisards en poste. Le maquisard s’avance et le pointe avec son Sten, une arme britannique qui a plus à voir avec les machines à dénoyauter les pruneaux qu’avec un P-M. Il arbore un brassard tricolore aux couleurs délavées par-dessus la manche de sa chemise bleu foncé, avec la croix de Lorraine et trois lettres en noir, c’est brodé : « F.F.I. » Il sonde l’habitacle, repère le jerrycan sur la banquette arrière et le journal sous le paquet de cigarettes à l’avant. C’est l’édition des *Allobroges*, une page de papier pliée en huit. Il y a une photo sépia : trois tondues devant la prison de Grenoble. Le maquisard ne sait pas lire. Il est pourtant écrit : « En représentation hier après-midi devant la prison Saint-Joseph, on fit admirer aux Grenoblois l’esthétique de la nouvelle ondulation en faveur dans le haut état-major de la Wehrmacht, au service de laquelle elles avaient mis leurs charmes et leurs activités. »

Le conducteur, lui, a lu l’article. À l’aube, il s’est arrêté à La Côte-Saint-André pour y boire un café, dans les Terres froides exsangues de

chaleur. Il a acheté le journal et lu toute la feuille, recto et verso. Les Alliés libèrent les villes et les villages un à un depuis le débarquement de juin en Normandie et celui du 15 août en Provence. Les bombardements redoublent. Caen est une cité maudite, fatras de pierres et amoncellements de cadavres pour l'éternité, une ville fantôme. La Royal Air Force s'occupe maintenant du Havre, y verse des tonnes de métal hurlant du ventre de ses bombardiers.

Le conducteur connaît le prix à payer des décisions politiques de destruction. Pourtant, les tondues, ça ne lui plaît pas trop. Son regard dévie sur le panneau d'entrée du village. Le nom de la commune a été barbouillé de blanc. Sous le numéro de la départementale, entre deux petits drapeaux qu'on sait français, est inscrit :

« ICI COM ENCE
LE P YS DE LA LIBERT »

Des impacts de balle ont creusé la pierre et effacé trois lettres.

Pendant que le maquisard ausculte le laissez-passer, le conducteur cherche la Vierge du Vercors au bout de la falaise de Roche Rousse. Mais il n'aperçoit pas le rocher détaché de l'à-pic, cette femme que le vent et la pluie ont dressée vers la prière, rien que le blanc du calcaire et ses coupes jaunes qui rougeoieront le soir. C'est de toute façon peine perdue. On ne l'entrevoit qu'à la sortie du village. La Vierge veille d'abord sur Saint-Martin. Le conducteur observe le maquisard puis distingue, entre ses jambes qui forment un V inversé, les trous dans la prairie séchée. L'herbe jaune s'étend, poinçonnée de beige, la terre est retournée, arrachée des positions hautes par les artificiers boches. Il voit les grands sapins fracturés en plein milieu de leur tronc, les larmes du feu, la nature que les hommes ont immolée dans le théâtre de leur furie. Il connaît la musique. Son père a son nom sur une stèle. C'est dans un village bordé par la Deûle qu'il a quitté gamin, après que le vieux fut mort durant la Grande Guerre.

Le maquisard numéro 1 s’appelle René et il est gros. Il ne fait pas de zèle. Il prend la température auprès de son chef avec les yeux et lui tend le laissez-passer. Son chef est un grand freluquet adossé à la plus grosse charrette. C’est un enfant. Ses joues sont lisses, sa moustache et son menton encore duveteux. Le freluquet avance. Il est débraillé. Il déchiffre. Le laissez-passer est signé du commissaire à la République installé officiellement depuis sept jours à Lyon. L’objet de la lettre de mission est : « Transfert du Vercors : prisonnière Sarah Ehrlich, dite la baronne ». L’agent traitant est expressément nommé. Son rattachement aussi.

Les trois autres gars lisent par-dessus son épaule. Ils baissent les regards, contemplent leurs chaussures et cherchent comme la vérité dans la poussière. Ces FFI sont des civils, deux n’ont jamais tiré leur coup. Le plus petit s’échappe et file jusqu’à l’accotement. Il semble un peu plus vieux que les autres, le conducteur dirait vingt-deux, vingt-trois ans. Le conducteur allume une cigarette et observe dans son rétroviseur. Le petit est moustachu et urine contre le tronc d’un platane. L’écorce a été saignée par le feu d’armes légères. Le chef approche du véhicule. Le conducteur hoche la tête. Le chef est un blanc-bec de dix-sept ans. Du lait sortirait par son nez rond si on lui appuyait dessus.

Le petit est toujours vers son arbre. Il se rembraille. Le chef lit, mi-haut. Il a une voix de freluquet. Il dit :

— « Officier traitant Georges Duroy, commissaire de police près le délégué général à l’épuration. »

La fin de la phrase se perd dans les aigus. Le chef ne contrôle pas l’écarquillement de ses paupières. Le commissaire Duroy n’a pas encore prononcé la moindre parole ni décliné son identité. Le papier suffit. D’autant que tout le monde connaît la baronne Ehrlich. Le chef vérifie la pièce d’identité, la carte de police. Il renseigne le commissaire Duroy sur le quartier général sis à Saint-Martin-en-Vercors. Il gonfle le torse. L’accès à Saint-Julien, c’est plus important que la naissance de la République

populaire de Bulgarie ou que les bombardements de la France. Le petit moustachu se planque toujours derrière la voiture. Le chef dit :

— Oh, Petit Louis ! tu cherches genre le bout de ta queue ?

Les trois autres se marrent.

Duroy ne rit pas. Il n'a toujours pas parlé. Il range ses papiers dans son portefeuille, avec la photo de Louise et de Michèle. Il est marié depuis juin 1935. Il aime Louise raisonnablement. Il l'aimait mieux avant. Louise s'est réfugiée chez ses parents à Pont-en-Royans au printemps 1943. Avec la petite. Duroy aurait dû y passer, faire la surprise. Il aurait pu partir plus tôt.

Duroy détaille le chef. C'est un gars d'ici, il le sait depuis qu'il a parlé. Les *è* qui sonnent *é*, le *genre* qu'il dit *jaenre*. Il n'y a plus personne sur le plateau. Les trois mille hommes restants ont levé le camp, filé dans la vallée près des leurs ou rejoint les unités de combat. Le chef dévisage Duroy comme un étranger. Pourtant, au tout frais commissariat à la République, on l'assimile au pays. À cause de son nom de résistant : « Royans ». La ferme des beaux-parents est juste en dessous, à dix-huit kilomètres. Le chef FFI a ses raisons et ses chefs à lui aussi. Duroy n'est venu dans le Vercors pour la première fois qu'à l'été 1936, pour les congés payés, il avait vingt-cinq ans. Il est du Nord. Mais il connaît les routes d'ici et les coins de traquenard. Le sourire du FFI dit que lui a été élevé dans les montagnes, là où les orages s'abattent après les bourrasques de vent chaud. Duroy tapote sur son énorme volant blanc. Le passage du barrage est trop lent. Il n'aime pas ces gars et il aime encore moins ledit Petit Louis qui refait son lacet sous son pare-chocs arrière. Il consulte sa montre-bracelet Blancpain, le cadeau de mariage qui a coûté bien trop cher : il est 8 h 15. Le transfert en solitaire de la baronne Ehrlich est une mission de routine. Tout va fonctionner comme sur des roulettes. Sauf si des amis veulent sauver sa peau et la rapatrier en Allemagne ou lui couper la langue avant de lui trancher la gorge. Le chef FFI fait signe que le véhicule va enfin pouvoir passer en ouvrant la main.

Duroy remercie d’un mouvement de menton et tire une taffe sur sa cigarette. Il a acheté dix paquets de Raleigh au marché noir. Les dockers ont dû les voler à La Ciotat, mais il aime bien le tabac blond. Il trouve les cigarettes US meilleures que les Gauloises Caporal empaquetées dans du papier kraft. Et la morale est un concept philosophique inventé par grand beau temps. Les trois autres FFI poussent maintenant la deuxième charrette sur le bas-côté. Duroy lisse ses cheveux vers la gauche. Sa mèche frise et revient chatouiller son front. Il observe le bitume crevé dans le rétroviseur latéral et repère les genoux de Petit Louis. Sa cigarette est pincée au coin de sa bouche. Il souffle la fumée par le nez, salue à la militaire le bleu-bite qui chefaille, puis il démarre. Il n’a jamais parlé.

Le véhicule file dans le soleil et traverse le village. La petite église rectangulaire et son toit en zinc sont debout, et le *Café du Progrès* aussi. Les Allemands se sont surtout concentrés sur Vassieux et La Chapelle. Après le combat, les légions de l’Est et les supplétifs français[2] y ont tout incendié. À Vassieux, des volontaires du Diois sont depuis venus évacuer le charnier à ciel ouvert. Ça puait la viande morte. Ils ont même trouvé un bébé et sa mère dans une cave. Les salauds les avaient cramés au lance-flammes. Les Allemands ont appelé l’opération *Aktion Bettina*, oxymore de rationalité et de passion.

La façade du café est vérolée, la vitrine couverte d’un panneau de bois. Le véhicule double une ribambelle d’écoliers et une femme trapue d’une quarantaine d’années qui resserre le rang à la voix. Elle se retourne puis reprend sa marche. Elle conduit ses élèves dans une salle communale. C’est la rentrée, elle y tenait, à faire classe, mais l’école a sauté avec la mairie. Duroy repère la forte poitrine de l’institutrice. Sa femme, Louise, est institutrice. Il passe la pompe à essence, le gros tilleul épargné qui verdit la place, la fontaine qui coule en filet. Les gosses contemplent la 402 les doubler à vingt à l’heure. Les étés sont sans voiture d’aussi loin qu’ils se souviennent. Ils ne connaissent presque que les camions à gazogène. Ils

s’extasient. La 402 fait rêver. La carrosserie aux formes rondes est grise. Les phares rapprochés sont les yeux de la calandre. La calandre est courbée, couleur argent dessus le pare-chocs pointu. Les jantes rouges lui donnent un air de VL de l’Armée rouge.

Duroy aperçoit une bicyclette contre une façade en pierre. Il ne pense pas à Louise. Il pense à Bornan bien que Bornan ne soit pas cycliste mais motard. Duroy a rencontré Bornan dans un café. Ce dernier y draguait une petite Espagnole. Sa Speed Twin est légère, très puissante. La Triumph est cubée à 500 et monte vers cent cinquante kilomètres à l’heure. Ça permet de boucler l’aller-retour Lyon-Genève en une journée. Duroy espère qu’il sera bientôt officialisé au commissariat à la République. Ça ne saurait tarder.

Duroy est maintenant à hauteur de l’institutrice. Elle lui offre un sourire. Il le lui rend, lèvres jointes et regard fuyant. Elle est plus vieille qu’eux mais elle plairait bien à son pote. Il ne remarque pas la fille, treillis US, maillot vert et casquette des Giants sur ses cheveux mi-longs, qui enfourche la bicyclette. Pourtant, elle pédale à présent dans les gaz d’échappement de la 402. Et elle baragouine :

— *Fucking car !*

Le véhicule sort bientôt du village. La 402 avale le faux plat. C’est une bonne voiture, trois rapports et aérodynamique à l’américaine. Duroy accélère. L’obstacle n’est pas dans son champ de vision. Il est après, dans la descente. Duroy jette son mégot dans le vent et il n’entend pas ces tonnes qui martèlent la route. C’est à moins de cent mètres. Il inspire un courant d’air qui lui semble plus frais et sent le plateau qui l’aplatit sur la route, encore au-dessus, après les conifères épais. Il s’est déjà baladé là-haut à l’été 1938 ou alors au printemps. C’est à mille trois cents mètres vers le ciel. Il enquille la 402 dans la descente. Et l’obstacle est là. Il ne peut que le percuter.

Il enfonce la pédale de freins et les pneus dérapent sur les gravillons. Duroy contrôle l'embardée et l'arrière-train qui chasse. Il immobilise le véhicule tout en appuyant sur l'embrayage, reprend son souffle et rouvre les yeux sur un troupeau de grandes vaches. Elles ont toutes la robe froment et le museau rose, comme les pis. Il a évité le pire. Ç'aurait fait loufoque de mourir cogné dans le cul d'une villarde. Il n'actionne pas le klaxon, ne fait pas ronfler le moteur. Les vaches se déportent. Ce n'est pas pour la voiture, ni pour lui. Duroy n'existe pas plus que la berline. Les longues queues fouettent les mouches et une petite tache sombre émerge.

C'est un homme. Il marche dans l'autre direction, celle du village. Il a le cheveu hirsute, une fine moustache. Des lèvres à l'horizontale lui coupent les joues et la monture de ses énormes lunettes est carrée. Duroy le calibre. Ses yeux sont exorbités. Il se presse, un sac à l'épaule. Son torse est solide, son marcel est foncé, taché, ses bras bardés de tatouages. Ce sont ceux des photos anthropométriques de l'identité judiciaire, quand Duroy était inspecteur à la brigade criminelle, les marques des mauvais garçons reclus dans les bagnes d'outre-mer et les prisons centrales de la métropole. L'homme dépenaillé emporte ses loques avec lui, ainsi que le cœur qui marbre son épaule gauche. Duroy observe sa dégaine dans le rétroviseur central. Il décolle son dos du siège moite. L'aiguille de la vitesse frétille sur le disque rond du compteur, au centre du tableau de bord couleur taupe.

Il est en retard. Il s'éponge le front avec le revers de sa veste. Il aime les climats tempérés, le printemps et l'automne, la pêche aux vairons et les chanterelles en tube. Même à mille mètres, il fait encore trop chaud. Il aurait dû quitter cette foutue veste. Sans compter que l'habitacle pue l'essence. Duroy a rempli le jerrycan de l'US Air Force qu'il a calé sur la banquette arrière. Le coffre est trop petit. Il contient une malle de secours avec des affaires de rechange et deux boîtes de munitions pour son Luger. Et un MAS 38 en cas de grabuge.

Les ruminants piétinent leurs bouses. Duroy n'aime pas le mélange olfactif de merde et d'essence. Il examine le paquet de cigarettes sur le siège passager et déchiffre l'inscription de la pochette d'allumettes, celle avec un grand V. *« FOR VICTORY. BUY UNITED STATES WAR SAVINGS BONDS AND STAMPS. »* L'homme a disparu. Il avait l'air d'un voyageur et il n'a rien à faire là. Duroy contrôle à nouveau la crosse de son arme et allume une autre cigarette. Il entend alors la sirène. Il connaît cette sirène. C'est celle de la gendarmerie. Il aspire une longue bouffée et cligne des paupières. Une fourgonnette Renault se fraie un chemin. Les gendarmes ont un avantage tactique : ils arrivent de face. Les vaches sont affolées par le tintamarre. Duroy sert sa droite pour laisser passer l'embarcation. Le conducteur de la Juvaquatre est à cran, il klaxonne pour en finir avec le troupeau.

Un paysan à godillots débarque et s'accroche à la portière bleu nuit. La fourgonnette s'immobilise. Le paysan dit :

— Où ça que vous allez, Riton, que tu me les effraies !

Ledit Riton a le front huileux sous le képi. Il rétorque :

— On a trouvé un corps aux Albert. On dit que c'est la fille Valette. Elle est morte.

Le paysan n'a pas de réaction. Le deuxième gendarme étudie Duroy ainsi que la voiture. Le paysan lâche la portière. Il dit :

— Marie…

Il ne dit pas que Marie Valette est sa cousine. C'est que, guerre ou pas, les cœurs du plateau sont fondus dans le matériau des roches. Gros et froids, ils pompent le sang moins souvent que dans la plaine.

Duroy n'a pas entendu le patronyme, il se répète le prénom. Il s'est pourtant juré de ne plus penser à elle. Là, il ne peut qu'être fidèle à lui-même. Elle s'appelait *Marie*, aussi. C'est la seule qui l'a rendu bavard, de la bouche et dans des lettres qu'il ne pourrait plus rédiger. Il lui dessinait de jolies choses, qu'il postait chaque lundi. De fait, sa mère n'en a pas voulu. Elle n'a pas voulu d'elle et elle n'a plus voulu que Georges devienne

dessinateur. Nous sommes le lundi 10 septembre 1944. Il est 8 h 23. Ça le taraude des fois mais c'est le passé. Une autre Marie a l'air d'être bel et bien morte.

---

1. Les titres de chapitre sont empruntés à des poèmes célèbres de résistants, souvent publiés dans *L'Honneur des poètes*, celui-ci à « Fragment 128 », de René Char. Voir en fin d'ouvrage.

2. Contrairement à ce qui est souvent affirmé, la Waffen-SS n'a pas participé à la bataille du Vercors. Les exactions ont principalement été commises par des miliciens français ou les Osttruppen : les légions de l'Est.

# Pierre sang papier ou cendre

Judith Ashton est à moitié allongée sur un lit en noyer de cent quinze centimètres de large. Elle est réveillée depuis 5 heures du matin. Ses muscles dorsaux sont gonflés, ses omoplates collées à la tête de lit. Elle croise les jambes sur un drap blanc qui vire crème. Elle relit le poème, le dernier vers. Le poème se termine par : « *Hey, I'm called Judith Hothead* [1]. » Judith est contente d'elle, ça sonne bien.

La lettre, destinée à Phil et qui accompagne, est un élixir de drôlerie vacharde, un truc totalement new-yorkais. Elle lève le nez du poème, essuie ses narines déjà chaudes et considère la petite ouverture carrée par laquelle sortent les restes du frais de la nuit. Elle examine les pierres disjointes de l'encadrement. Elle n'aurait jamais dû ouvrir le volet en grand. La peau de ses bras serait juste striée par le soleil, son maillot d'un vert plus pâle au lieu d'être taché de sueur sous les œufs au plat qui lui servent de seins. Elle entrevoit le fait-tout à demi rempli de patates calé dans le coin de la mansarde de quatre mètres sur trois. Il fait très frenchy. Judith en a d'ailleurs un peu ras le bol de manger du tubercule bouilli à la cuillère à soupe. C'est mieux que les topinambours, certes. Mais question bouffe, ses deux ans à Alger, c'était carrément le panard.

Judith est lessivée de bon matin. Ça lui arrive souvent. Pourtant elle finit par glisser les trois feuillets dans l'enveloppe Air Mail format portefeuille, avec liseré rouge, blanc, bleu. Son frère lui en a remis un paquet près du lac. C'était en novembre 1941. Après, elle contemple l'autre

enveloppe, celle sous ses pieds et à destination de Manhattan, qu'elle fourguera au service postal de l'armée américaine sous quarante-huit heures. Ils vont avoir leur quota de sensationnel, à la rédac. Et pas du fait divers de patelin ou de la sociologie de comptoir. Non, Judith sait qu'il y a la grande histoire dans la grande enveloppe, de celle qui sculptera l'immensité des mémoires avant d'être recyclée par un raté de l'Illinois dans un roman de gare à trente *cents*.

Judith lèche le rabat. Elle cachette l'enveloppe rectangulaire puis la place sur ses genoux. C'était évidemment près du lac, leur petite balade de vieux couple qui se connaît depuis des années, et Philip lui a demandé d'écrire plus souvent. Puis Phil a pleuré. Il n'avait pas eu assez de nouvelles durant son séjour en Catalogne. Et il ne voulait pas qu'elle reparte. Pas là, pas si vite. Elle était rentrée depuis à peine deux ans. Elle était l'aînée, leur père s'était trop éloigné et lui, il l'aimait. Il ne s'en remettrait pas si elle y passait à son tour. Et puis, nom de Dieu, ils n'avaient pas d'autres correspondants de guerre, chez *Life* ? Judith avait essuyé ses larmes avec les pouces. Phil est en dépression depuis que leur mère est morte de la tuberculose, une sale maladie rapportée d'un voyage en Asie. Peut-être même que ça dure depuis la puberté. Phil aime bien pleurer. C'était donc près de ce foutu lac artificiel qu'elle lui avait dit : « J'ai fait la une avec Enrique Líster[2] et le drapeau rouge. » Ç'aurait été une marque de crème à raser, l'effet produit sur la psychologie du frangin aurait été similaire. La vérité, c'est qu'il n'y a aucun autre correspondant de guerre chez *Life*, point barre.

Judith écrit l'adresse de son frère. Phil doit toujours habiter en bordure du Cheesequake Park, New Jersey. Elle sourit quand ses pieds blancs et plats s'impriment dans son cortex à travers l'eau saumâtre de l'East River. Phil chausse du 38 et il a de toute façon été réformé. Roosevelt n'a pas pu l'incorporer à sa grande sauce postisolationniste, l'envoyer crever en Europe. C'est un bon médecin et il est plus utile au Bellevue Hospital

Center qu'au front. Ici, il serait mort d'un accident de circulation entre un agneau et un M4 Sherman, comme un hommage céleste à la destinée familiale. Judith hausse les épaules. Elle a le sens de la formule et, dans sa *cabeza*, elle adore tester ses trouvailles. *Hommage céleste ?* Trop ronflant. Judith aime les phrases simples, courtes. Elle aurait dû écrire des chansons pour Fats Waller. Elle adore la musique bamboula de Harlem. C'est ce qui lui manque le plus. Là, elle écrit seulement : « *Sunset Avenue* ».

Judith se lève. Elle fourre la correspondance familiale dans son havresac, un vieux machin que son père a ramené de la Première Guerre mondiale, en plus d'une rotule en miettes. Judith entend l'intonation *so* Williamsburg de son grand-père maternel couvrir les grincements du plancher. *Saba* Rosembaum dit : « Dick mériterait d'être juif ! » Il a sûrement volé la formule à quelqu'un mais il l'a dite. Elle jette un œil à son paquetage sous le lit double à peine assez long pour son mètre soixante-seize. Il y a tout son matos soigneusement empaqueté, roulé dans ses vêtements. Son Rolleiflex à bi-objectif, son bidon de révélateur, ses cuves à développer, un peu de papier, pas assez, les tubes métalliques contenant ses pellicules hyperchromatiques. Principalement du matériel boche. Son Leica, allemand lui aussi, est dans son sac à dos. Il ne le quitte jamais. Elle balance un coup de pied dans la caisse métallique qui cogne le fait-tout et secoue les patates. *French fries, mes fesses !* Elle n'en a pas mangé une seule fois en quatre mois, de leurs célèbres frites. Ça n'existe peut-être pas. Ça doit être une invention irlandaise, une blague de son père ou du père de son père qui l'a rapportée outre-Atlantique de Tullamore, Midlands. Elle se répète le nom de la ville irlandaise d'où sont originaires ses grands-parents paternels. En français : « tue-la-mort ». Elle commence d'ailleurs à penser en français. Dans la forêt, les oiseaux ne font pas *tweet tweet* mais « cui-cui ». Et dans ses rêves, même les bombes anglaises ne font pas *BOOM* avant de souffler la matière au sol. Que ce soit des briques ou des hommes. Elles « BOUM-BOUM-BOUMENT » ! Judith sent comme les autochtones, elle voit les mêmes

choses. C’est une bonne journaliste pour ça. Et elle sait ce qu’elle va voir bientôt : les civils bombardés sont français, après ils seront majoritairement allemands.

Judith s’étire. Elle vérifie les tiroirs de la commode. Elle s’agenouille et fouille sous le lit. Elle ne sait pas pourquoi elle fait ça. C’est la quatrième fois depuis hier. Son genou droit craque et elle s’entraperçoit dans la grande glace fixée derrière la porte. Du poil pousse à ses aisselles, elle doit en avoir autant aux pattes, sous son treillis qui pèse. Elle se renifle et fait un rapide calcul : elle ne s’est pas lavée depuis trois jours. Elle attrape une serviette, une savonnette, et les fourre dans le sac à dos. Elle le fera en chemin, dans la rivière. Elle part demain. Mais avant, elle doit aller à Saint-Agnan, à la mercerie, chez le père et la mère Guy qui lui louent la piaule sous les toits. Elle ne leur doit rien, elle a payé cinq mois d’avance. Elle va juste rendre les clefs.

Judith est de nouveau dans l’axe du miroir. Elle visse sa casquette des New York Giants sur sa tête, glisse ses mèches de cheveux derrière les oreilles et se met en position, écartement des pieds à la largeur des épaules, buste à 120°, mains grandes ouvertes et pointes des doigts prêtes à rebondir sur le plancher. Elle va suivre l’inexorable avancée, après l’amalgame des troupes alliées qui interviendra demain ou après-demain. Sa rédaction a négocié directement à Washington. Et elle ira aussi loin que possible. Certes, elle ne fait ni shabbat ni rien, elle descend la Ruppert Beer aussi vite que le jus de carotte et mange n’importe quel bout de barbaque, impropre ou pas, mais elle le lui doit. *Saba* Rosembaum dit qu’elle est « juive de loin » ? Peut-être que c’est vrai. Mais elle va quand même les trouver, ces Juifs. Parce que, non mais sans blague, où sont-ils passés ? Le major Freddy Michalsky lui a confié sur l’oreiller que les nazis les ont parqués dans des camps, en Pologne, et qu’ils les exterminent par milliers. Ils les gazent et ils les brûlent. Voilà où ils sont passés. Freddy dit même que l’OSS[3] est parfaitement au jus depuis fin 1942 et que l’Intelligence Service en a la

certitude depuis l'automne 1941. Les Anglais auraient déchiffré les codes de la police allemande. Il y a des assassinats de masse : des Juifs, des communistes. Les Einsatzgruppen[4] suivent les troupes et nettoient les zones conquises. Churchill le sait. FDR[5] le sait. Eisenhower aussi. Freddy avait sans doute trop picolé quand il lui a tout déballé et il aime bien faire le fanfaron, mais Judith se pose les questions que tout le monde pourrait se poser. On peut planquer cent mille personnes. Pas des millions. Il y a des trains entiers qui convergent vers l'Europe de l'Est, bon sang ! Et ça dure depuis un moment. La seule façon de gérer un tel afflux, c'est de faire des cadavres, de les mettre en terre ou de les réduire en poussière dès le terminus. C'est d'une logique implacable. Aussi inexorable que la fumée monte au ciel. Judith Ashton veut y être le jour où on les trouvera. Parce que de loin ou pas, elle sort d'entre les cuisses de sa mère. Ils sont en train de tuer des milliers de Juifs, peut-être même des millions. Heinrich Himmler est beaucoup moins aléatoire que le stud à cinq cartes[6]. Personne ne le dit mais tout le monde devrait le savoir. Judith prendra l'impérissable photo qui répondra aux questions que le monde ne veut pas se poser.

Judith passe le sac sur son dos. Elle claque la porte. Elle dégringole l'escalier. Sa bicyclette est calée contre la façade de la maison, en plein soleil. Elle est blanche, la selle est brûlante. Nous sommes le 10 septembre 1944. Il est 8 h 22 à Saint-Julien-en-Vercors. La température est de 91 °F. Un véhicule remonte la rue principale. Judith devine le conducteur derrière des écoliers qui chahutent, une silhouette plate qui file dans les cendres du plateau. Elle enfourche la bicyclette, s'élance dans les gaz d'échappement qui lui rappellent le moteur merdique du bateau de son père, les frégates sur l'Hudson River et le chocolat chaud des hivers blancs et arctiques du quartier de Chelsea. Elle saluera l'institutrice plus tard. De toute façon, la femme n'a d'yeux que pour le chauffeur, elle lui sourit. Judith s'en tape de cette femme après tout. Elle se fout aussi de la voiture. Pour l'instant, elle veut se tirer de cette terre maudite, authentique trou de balle de la croûte

terrestre. Elle lâche un juron à la voiture grise et à son conducteur qui accélère. Le véhicule disparaît.

Quand elle arrive au sommet de la pente douce, Judith n'est pas essoufflée. Elle a un cœur d'athlète, elle a fait de la natation en compétition jusqu'à ses dix-huit ans. Elle ne se dit pas qu'il est à quatre-vingt-quinze pulsations par minute. Elle ne sait même pas que son muscle cardiaque pompe à une fréquence de quarante-deux quand elle dort. Cependant, elle sue autant qu'une *sobrassada*[7] sous le soleil catalan. Elle lâche le guidon, tourne sa casquette pour que la visière ne prenne pas le vent et donne un dernier coup de pédales avant la descente. Malheureusement, une fourgonnette de la gendarmerie déboule et se déporte sur sa voie de circulation. Ils ne vont quand même pas lui couper la route et la fendre en deux ? Bien sûr que non. Il ne manquerait plus que ça. Le chauffeur l'a vue, évidemment qu'il l'a vue. Elle donne donc un second coup de pédales en replaçant ses mains sur le guidon. Elle repère même le troupeau de vaches cent mètres plus bas. La sirène hurle désormais dans ses tympans. Trop fort, trop près. Et elle doit admettre sa déveine : l'enfoiré de gendarme veut la tuer. La fourgonnette prend un large virage pour s'embringuer sur la route des Albert à 130° sur sa gauche. Elle va mourir dans quatre dixièmes de seconde. Photo finish, clic, à deux contre un. C'est une évidence. Judith sera un dommage collatéral de la course de la galaxie vers son extinction, comme tout le monde. Morte sous un sac à dos de l'US Army, la casquette des Giants dans la prairie. Elle perçoit les feux de stop de la 402 coincée derrière le troupeau de vaches. Judith ne cadre pas la voiture, le rouge électrise son réseau neuronal. Elle balance tout son poids sur la droite. La bicyclette se déporte et s'enfile dans l'embranchement. Peine perdue ? Oui. La rationalité et l'instinct sont deux épouvantails pour effrayer la mort. C'est l'heure de Judith Ashton, fille de Sarah Rosembaum et de Dick l'Irlandais, sœur aînée du docteur Philip Ashton, urgentiste en chef. À

moins que Dieu ne dépêche un télégramme et que le chauffeur de la fourgonnette ne change ses plans.

Par la vitre grande ouverte de la fourgonnette, alors qu'elle n'a pas vraiment choisi la route des bois où les insectes grouillent déjà sur un corps froid, Judith Ashton n'entend qu'un cri. C'est celui du gendarme qui a fermé les yeux. Il est passager, il s'appelle Riton. Il a braillé :

— Attention !

Le gendarme au volant remarque la cible mouvante. Il braque. La direction est lourde, il braque de toutes ses forces. Les roues avant accrochent au bitume et la trajectoire de la fourgonnette dévie. Le véhicule glisse comme une savonnette. Le garde-boue argenté frôle la roue arrière de la bicyclette.

Judith n'a gagné que vingt centimètres de vie. Sa respiration est bloquée. Ses muscles fessiers sont contractés. Ses bras sont restés souples. Le sac à dos pèse deux tonnes. La bicyclette longe maintenant le talus. L'aile avant droite s'éloigne, le cul arrive par-derrière. Il va la taper. Alors elle ferme les yeux. Une seconde plus tard, elle les rouvre et elle respire.

La fourgonnette de la gendarmerie est en travers de la route. Judith Ashton est bénie des dieux. Elle y a échappé. Le conducteur peste pendant qu'elle accélère. Elle pédale comme une dératée, et elle rit. La sueur perle sur son front et le long de ses flancs, son treillis l'absorbe au niveau des cuisses et des mollets. Son dos est trempé. Elle rit en aspirant du vent tiède.

Derrière elle, la fourgonnette cahote puis cale. Riton, le passager, n'a d'yeux que pour elle, surtout quand elle se dresse sur ses pédales en danseuse. Il la reconnaît et dit :

— Mais c'est l'Américaine !

Riton a raison. C'est la journaliste. Marchal redémarre le véhicule, passe la première, puis fait une marche arrière pour remettre la camionnette dans l'axe.

Riton coupe la sirène. Son regard est aimanté par l'inconsciente qui roule maintenant au milieu de la route. Son postérieur diabolique se dandine au-dessus de la selle. Judith Ashton obtempère. Elle serre enfin sur sa droite.

Elle ne sait pas que, dans le même temps, sur la route principale, le troupeau de vaches monte la perpendiculaire qui va à la ferme et que la 402 reprend son chemin en direction du quartier général. Le conducteur a rendez-vous avec le commandant du Vercors sud, Ulysse Anselme Wesser d'Alphonse, dit Choranche et lieutenant-colonel chez les FFI, celui-là même qui drague Judith en s'y prenant comme un aristocrate européen du XIXe siècle. Judith s'est cachée avec sa compagnie sous le Veymont durant une dizaine de jours après que Choranche eut consenti à abandonner ses positions. La fourgonnette se porte alors à sa hauteur. Riton place une main sur l'avant-bras de son chef et dit :

— Attends.

Marchal décélère. Riton se penche par-dessus la portière. Il hésite entre les plates excuses et la jovialité goguenarde. Visiblement, l'Américaine se fiche de la camionnette nationale. Les gendarmes étaient là avant, durant les réquisitions de lait et de bétail, ceux du plateau se sont globalement bien comportés pendant, et ils seront là après. Judith connaît ce gendarme même si elle ne se rappelle pas son nom. Le gars sourit comme une saucisse d'herbes à son crochet. Alors elle continue de pédaler et demande avec son léger accent et mine de rien :

— Vous vouliez me tuer ?

Riton réplique :

— Vous allez où comme ça, ma petite dame ?

— À Saint-Agnan.

Les vibrations du moteur couvrent sa réponse. Riton fait un signe à Marchal qui n'y peut rien.

— Où ça ?

Judith répète. Riton dit :

— C’est pas la bonne route !

Elle accélère et souffle :

— Tous les chemins vont au paradis, monsieur le gendarme !

Il n’y a que la forêt un kilomètre plus loin. Marchal dit à son subalterne :

— C’est bien gentil tout ça, mais un cadavre nous attend là-bas.

Marchal passe la troisième. La camionnette dépasse la fille et file jusqu’aux virages en S. Judith devrait rebrousser chemin, mais il y a le halo rouge en bas de la petite côte, les feux qui s’allument et disparaissent, et qui l’attirent. Qu’elle soit ressuscitée ou définitivement condamnée, elle dévale la pente.

---

1. *Hothead* : « tête brûlée » ; « impétueuse, exaltée ».

2. Républicain espagnol, dirigeant militaire communiste.

3. L’Office of Strategic Services est une agence de renseignement des États-Unis créée en 1942 par Franklin Delano Roosevelt et dissoute le 1er octobre 1945.

4. Unités de police politique militarisées du IIIe Reich créées dès 1938.

5. Surnom de Franklin Delano Roosevelt.

6. Variante du poker.

7. Soubressade en catalan, charcuterie, spécialité des Baléares aussi appelée *sobrassada de Mallorca* (*sobrasada* en espagnol).

# Avec toute la vie derrière eux

Le commissaire Duroy distingue quatre gosses qui jouent à la guerre sur la place de Saint-Martin-en-Vercors, là où Choranche, commandant du Vercors sud, a fait sa déclaration solennelle le 14 juillet quand a été fêtée la République libre du Vercors[1]. Un grand décharné aux oreilles décollées vise la tête de son frère cadet, brun et ventru. Le bout de bois taillé longe son avant-bras, seul le canon dépasse. Il déclenche une salve de balles d'un claquement de lèvres. L'autre s'effondre devant le mât métallique au sommet duquel un drapeau tricolore bruni est comme en berne. C'est qu'il n'y a pas de vent et plus grand-chose à célébrer, à part quelques instantanés de jeunesse et les armes. Elles finiront d'ailleurs par revenir, ici ou ailleurs. Duroy immobilise le véhicule. Il coupe le moteur.

Les enfants détalent dans l'ombre du bâtiment principal, une maison de deux étages en pisé. Choranche était perché ici le 14 juillet, sur sa grande jument. C'était la fête avant les vicissitudes politiques et les calamités du combat. Le plan Montagnard concevait le Vercors comme une tête de pont de la IV^e^ République. C'était compter sans les communications à contretemps et contradictoires entre l'Afrique du Nord et l'Angleterre dont Duroy était coutumier. Françaises ou anglaises, elles disaient tout ou son contraire. Les ordres codés diffusés par Radio Londres ont fini de conduire la citadelle à sa perte.

Duroy pose la main sur la poignée de la portière et repère trois des gosses adossés au bâtiment, de part et d'autre de la grande baie vitrée. Il

manque le verre au vantail gauche. Le visage du quatrième enfant s'éclabousse de soleil au centre de la place. Il doit avoir douze ans et vise maintenant le pare-brise de la 402. Duroy s'extirpe tout de même du véhicule. Le gamin entraperçoit la crosse du Luger sous un pan de veste. Il ne sait pas que le pistolet de Duroy a appartenu à un officier allemand. Duroy contrôle la position de son semi-automatique dans son holster d'épaule qu'il a gardé de la police. Il n'a pas l'air d'un milicien, ni d'un Boche, ni d'un tueur. Le gosse baisse la visée de son arme factice. Il ne sait pas non plus que Duroy a tué cinq fois, quatre avec cette arme-là. Si les gosses voyaient le MAS 38 dans le coffre, ils détaleraient dans les ruelles du village, la pisse aux brailles. Tout le corps de l'adolescent se décroche enfin de la pénombre. Le jeune sourit. Duroy lui rend un hochement de menton, ses morts sur les vertèbres. La zone est libérée, mais deux années de méfiance ne s'effacent pas aux dents blanches et à l'air chaud. Pas plus que les impacts de balles qui trouent l'enduit noirci de la façade.

Duroy remonte le chemin de terre. Le quartier général se trouve dans une rue protégée et à l'ombre. Il a été étrangement épargné par les combats. Duroy présente son laissez-passer au bidasse en poste. En bottes et pantalon bouffant, le type sue sous un béret. Il lui indique qu'il faut le suivre. Ils passent un hall d'entrée, traversent une pièce de quinze mètres carrés qui a dû être un salon. Un radio est planqué derrière des piles de papier et ses machines. Duroy suit le troufion qui monte l'escalier. Les marches grincent et le gars en enjambe deux à la fois, comme si certaines étaient minées. Ils accèdent finalement à un couloir étroit. Trois portes sont ouvertes. Duroy constate l'agitation dans chaque bureau. Les officiers s'affairent, remplissent des caisses. Ils se préparent à leur nouvelle affectation. Il y a un garde au fond du couloir, devant la seule porte close. C'est manifestement là qu'ils vont. Le bidasse confie Duroy à son collègue qui vérifie à son tour le laissez-passer. Il frappe à la porte, entre. Il présente à son chef. Choranche, commandant le Vercors sud, demeure affalé dans son fauteuil,

la tête à la renverse et ses chaussures de marche sur la table ovale en noyer. La pièce est une étuve. Duroy y pénètre. La porte se referme sur lui.

Duroy patiente vingt secondes avant que Choranche, gradé lieutenant-colonel FFI, descendant de bourgeois hollandais par le père et de la noblesse d'Empire par la mère, se redresse et lui accorde un regard. Sa veste droite est pendue à la poignée de la fenêtre fermée, juste derrière lui. Son képi est au sol, parmi les moutons de poussière. Trois boutons de sa chemise sont défaits, des chaussettes blanches remontent ses tibias comme des bandages et son short vert est usé. Duroy remarque le fanion à fleurs de lys planté sur un piquet dans le coin de la pièce. Puis il fixe Choranche. Il connaît le pedigree légendaire du bonhomme. Choranche était de l'armée d'armistice. Il a servi au 11e régiment de cuirassiers jusqu'en novembre 1942. C'est alors que la zone sud est tombée, que les Allemands ont tout envahi et que l'officier de cavalerie a pris un coup de sang. Décidé sur-le-champ à ne plus servir l'armée spectrale du Maréchal, il a quitté Lyon à cheval avec ses hommes et les emblèmes de deux régiments. La légende dit : « au nez et la barbe des Allemands ». Il s'est réfugié dans le nord de la Drôme, puis il a grimpé dans les montagnes et s'est planqué dans la grotte de Choranche, à quelques encablures de Pont-en-Royans, près de la ferme des beaux-parents du commissaire. C'est la première fois que Duroy le rencontre. Beau-Papa Fenouil l'a rencontré. Il dit que c'est un royaliste et que le Vercors l'a toujours détesté.

Choranche se redresse un peu. Il est plus vieux que Duroy. Le commissaire dirait de dix ans. Choranche désigne la chaise paillée de l'autre côté du meuble campagnard qui lui sert de bureau. Duroy quitte sa veste. Il l'ajuste au dossier et attend que Choranche se lève pour le saluer. Mais l'autre n'en fait rien.

— Vous avez du retard.

— J'ai besoin que vous contresigniez l'ordre de transfert du commissaire à la République.

Choranche retire ses chaussures de la table. Il avance sur son fauteuil et s’accoude au plateau chironné et cuivré par la cire. Duroy est déjà en train de déplier le document officiel.

— C’est donc des gars comme vous qui vont restaurer le pouvoir politique ?

Duroy baisse le regard. Il fait glisser le document sur la table. Choranche hurle à travers les murs et la porte close :

— Caporal, apportez-moi de quoi signer !

Il insiste en direction de Duroy :

— Des paperasses et des gars plus mûrs que les miens… Est-ce bien ainsi que de Gaulle compte s’y prendre ?

Duroy sait que Choranche ne fera pas une grande carrière malgré sa bravoure. Tous les chefs survivants du plateau finiront généraux quatre ou cinq étoiles. Pas lui. Il dit trop ce qu’il pense. Même si, sur le moment, Duroy comprend ses raisons. C’est que de Gaulle l’a en quelque sorte lâché.

— La vérité, mon brave commissaire Duroy, vous la connaissez ?

Duroy ne répond pas. Il observe. Choranche est peut-être un prétentieux mais il a de quoi. Et Duroy ne connaît pas la vérité. Il est plutôt du genre à constater le résultat. Le résultat, il le connaissait avant le voyage de Saint-Julien. Il l’a maintenant sous les yeux et doit s’y résoudre. Le futur d’ici ne sera que celui d’enfants du martyre.

— Le plan Caïman, c’est ça, la vérité ! Nous avons attendu les parachutistes des semaines, commissaire, et vous savez aussi bien que moi pourquoi ils ne sont jamais arrivés. L’immense général et son étoile se les réservaient pour le Massif central. Et vous savez pourquoi, n’est-ce pas ?

Duroy ne relève pas l’allusion au grade finalement peu élevé de l’illuminé qu’il a décidé de servir autant par dégoût pour l’anarchie que par crainte des rouges. La première laisse trop de place aux passions des hommes, les seconds les outragent. De Gaulle aidera sûrement à trouver un

juste milieu. Tant pis pour les envolées lyriques du beau-père. Qui pense sérieusement que Staline est un hussard de la liberté ? Choranche embraie :

— Si de Gaulle réussissait son coup, il imposait un haut commandement militaire français tant aux Yankees qu'aux Britishs. Mais les deux armées vont faire l'amalgame, si ce n'est pas déjà fait, et son haut commandement et toute sa politique, il peut désormais se les carrer, vous ne croyez pas ?

Duroy n'esquisse pas de sourire. Il ne blâme pas Choranche non plus. L'opération Caïman n'a été mise en œuvre que dans les rêves les plus ultimes du Général et il tire les mêmes conclusions que son interlocuteur. Pourtant, il se risque :

— Il me semble que c'est une décision d'ordre militaire.

Choranche s'esclaffe puis se lève. Il est très grand. Il fait quelques pas, ramasse son képi qu'il fait voler jusqu'à la table. Le couvre-chef tournicote et se fige. Le type a de l'entraînement pour épater la galerie. Il observe maintenant par la fenêtre. Duroy considère ses épaules carrées et son dos musclé.

— Une décision militaire ? Quand vous avez quatre mille hommes conglomérés dans une souricière, non pas une forteresse mais une souricière, quatre mille hommes mal équipés certes mais qui constituent l'essentiel de vos troupes, quatre mille braves, la seule décision militaire qui s'impose est évidemment de leur porter secours. Pas besoin d'avoir fait Saint-Cyr.

Quand Choranche se tourne, Duroy soutient son regard et ses lèvres roulent l'une sur l'autre. Il se lève à son tour et demande :

— Où est la prisonnière ?

Duroy ne se laisse pas divertir. Il est ici pour transférer une espionne. Choranche balaie la question d'un revers de main. Il s'essuie l'oreille sur l'épaule et la bouche sur son biceps.

— La baronne aurait dû passer devant notre tribunal[2]. J'étais favorable à vous épargner un déplacement. Vous connaissez comme moi le verdict.

Duroy sort son paquet de cigarettes. Il craque une allumette et fixe Choranche par-dessus la flamme avant de souffler un nuage de fumée. Le nom d'état civil de la baronne Ehrlich est Yvonne Loin. Elle n'est pas baronne. C'est une traînée qui a fait dans le cabaret à Paris et la maîtresse de Maurice Agostino, dit Momo la brute, un chef de la Milice lyonnaise. Mais il n'informe pas Choranche. Il dit :

— Je suis de la région, j'en ai profité pour venir voir ma famille.

— Où ça ?

— Pont-en-Royans.

Duroy secoue l'allumette, la jette au sol et l'écrase sous sa semelle pour oublier Louise et Michèle.

— Vous avez des enfants ?

— Une fille, mon lieutenant-colonel.

— Si votre fille était allée à Vassieux, auriez-vous conseillé à notre commandement de parachuter les troupes sur le Vercors plutôt que de les laisser stationnées sur le tarmac algérois ?

Duroy comprend l'amertume de Choranche. Moins son sous-entendu. Il a déjà été confronté au dilemme de l'ordre et de l'enjeu personnel. Et il a exécuté l'ordre. C'était contre un ami, et l'ami est mort. Duroy a un sens moral, un jugement certain. Il en est donc sûr : Choranche ne sera même pas général. Il montera au mieux lieutenant-colonel de l'armée française, et encore. Pour l'instant, il doit être lieutenant. Lieutenant-colonel FFI mais seulement lieutenant dans la cavalerie. Choranche mourra dans un hospice en racontant ses batailles à de vieilles dames séniles. Duroy répond :

— Je n'ai pas ce pouvoir-là. Je ne suis qu'un brigadier-chef démobilisé en octobre 1940.

— Quel régiment ?

— 40e DCA.

Duroy a calculé son coup. Il est un sous-officier besogneux de l'armée de terre. Il sait que Choranche se sent dans son élément. Duroy tire une

taffe. Il l’avale jusqu’aux poumons.

— Vous étiez du siège de Lille ?

— J’en étais.

— Très bien.

Duroy expire un nuage de fumée. Il jauge Choranche et demande :

— Avez-vous des informations à me communiquer sur la prisonnière ?

— Pas plus que celles contenues dans mon dernier rapport.

— Elle est à la prison de Vassieux ?

— Il n’y a plus de prison, ici. Elle a été détruite par les Allemands et les prisonniers ont heureusement été transférés en amont.

— Elle est à Die ?

— Non, le tunnel du col du Rousset est passablement détruit, l’accès au Diois est désormais compliqué. Il faudra des années pour que cette infrastructure fonctionne à nouveau.

Duroy ne saura manifestement pas où est la prison. Il aimerait lui coller son Luger dans une narine pour en venir au fait, mais il le respecte. Il peut bien être royaliste, condescendant ou posséder la psychologie d’un sanglier débauché, Choranche était de la bataille du Vercors et il en fut l’un des combattants les plus valeureux. Au front toujours, au milieu de ses soldats. Duroy examine son visage, l’arête cassée de son nez, ses lèvres qui dessinent mal sa bouche.

— Où est-elle, alors ?

Choranche lui sourit. Il s’apprête à répondre à la question. Il ne le fait pas : on frappe à la porte et elle s’ouvre sans même qu’il l’ait permis. Un soldat dit :

— Il y a du grabuge à Saint-Julien. Une fille est morte. L’assassin est en fuite. Il a forcé le barrage de la route de Villard, des gars sont à sa recherche.

Il n’y a pas de grade, un ton familier, une frénésie mitraillette dans le débit. Choranche considère Duroy et dit à son subalterne :

— C’est un meurtre, vous dites ?

— La gendarmerie est déjà sur place. Le corps a été trouvé aux Albert. C’est la fille Valette. Vous savez, son frère est mort fin janvier à…

Choranche le coupe devant l’interlocuteur du commissariat à la République, ces civils qui vont remplacer les hommes comme lui dès la guerre finie :

— Je sais qui est la fille Valette, capitaine.

Choranche récupère son képi et se dirige vers la porte en l’époussetant. Duroy ne semble plus dans la pièce. Choranche dit à son fidèle :

— Nous sommes pour toujours dans un merdier sans nom.

Choranche pivote. Il dit à Duroy :

— Je vous remercie de patienter. Une urgence m’appelle.

Duroy récupère l’ordre de transfert, le plie en quatre. Il se rend à la fenêtre et l’ouvre. La veste de Choranche s’étale dans la poussière de bois et de plâtre. Duroy se penche et aperçoit le militaire filer au pas de course. Sa silhouette disparaît ainsi que son ombre.

Sa semelle droite laisse une empreinte blanche sur l’uniforme. Il se tourne, mais le capitaine FFI a lui aussi disparu. Il jette alors sa cigarette à moitié fumée dans la ruelle. Choranche mérite évidemment le respect, cependant et avant toute chose, c’est un con. Duroy glisse l’ordre de transfert dans la poche de son pantalon. Il quitte la pièce vide, descend au rez-de-chaussée, ne salue personne et galope jusqu’à sa voiture.

Les quatre gamins sont encore là. Ils se tirent dessus à l’arme automatique, désormais. Leurs cordes vocales fabriquent des explosions qui viennent du ventre. Les gosses ne lui reviennent pas et c’est réciproque. Duroy entend des sabots claquer au loin. Il se place au milieu de la rue principale et aperçoit Choranche au trot sur sa jument. Le cavalier et sa monture se dirigent vers le nord. Comme la camionnette de gendarmerie tout à l’heure. Duroy regarde sa montre-bracelet. Il sera là-bas avant lui. Choranche contresignera l’ordre de transfert plus vite qu’il ne le croit.

Duroy en a la certitude. Il siffle alors le gamin en chef. Le gosse approche, les yeux rivés sur le Luger dans son holster. Duroy demande :

— Dis-moi, grand, tu peux m'indiquer le chemin le plus court pour se rendre aux Albert ?

---

1. La République libre du Vercors a été proclamée le 3 juillet 1944.

2. Un tribunal militaire a fonctionné durant un mois sur le plateau du Vercors avant la mise en place d'une juridiction civile d'exception pour juger les collaborateurs.

# Mon petit enfant

Judith cale sa bicyclette contre la clôture barbelée. Elle appuie sur la tresse métallique en plaçant la paume de la main entre deux piquants. Elle enjambe les fils de fer. Son idée est vite chassée par les cris de l'autre côté de la prairie. Elle n'est pas morte au tournant de la route des Albert et, là-bas, des lamentations sortent, d'un trou invisible, d'une poitrine d'homme. C'est dans la forêt et c'était donc un appel depuis le départ, et c'est pour cette raison qu'elle a suivi les gendarmes. Elle jette un regard au loin mais ne voit rien. Le soleil l'éblouit.

Judith farfouille dans son sac à dos et en sort la housse en cuir châtaigne. C'est *Saba* Rosembaum qui lui a offert le Leica III pour son anniversaire, en 1937. Elle avait vingt et un ans. Elle pigeait déjà pour les grands journaux new-yorkais depuis deux ans. Le vieux faisait un bon investissement et il le savait. Judith a pris sa première photo à neuf ans, elle a passé la moitié de son adolescence à développer ses œuvres dans la cave de Brooklyn et l'autre moitié dans la petite pièce borgne que son grand-père lui avait réservée à l'usine. Judith possède ce que sa mère nommait avant de mourir « l'audace du point de vue ». C'était sa manière de lui faire entendre qu'elle était givrée.

L'appareil en main, le soleil déjà haut dans le ciel, il n'y a plus de mère, ni personne. Il y a elle. Elle et, à quelques encablures, un homme qui pleure. Elle abandonne le sac à dos à l'herbe jaune et rase. Les cris cessent. Alors elle se met à courir, le Leica bringuebalant au bout de sa dragonne. Elle

allonge les foulées, remonte sur deux cents mètres et de biais la prairie qui coule vers le bas du vallon. Au bout, elle reprend sa respiration. Elle sort l'appareil de sa housse. Il y a le bois en contrebas. Elle a rattrapé son point de vue. Elle cadre, shoote à l'instinct.

À côté d'un monceau de longues branches sommairement entreposées, l'homme est agenouillé dans l'ombre de trois grands pins, au-dessus d'une paire de jambes dénudées. Il sanglote, se redresse, se prend la tête entre les mains, retombe sur le corps. Judith ne voit pas le visage, l'arrière de la boîte crânienne ouverte au caillou. Elle ne voit pas la peau livide et tendue du bas-ventre sous le corsage. Ni les griffures sous le cou. Ni les petits seins pointus qui tendent la toile de parachute américain dans laquelle la mère de la victime a confectionné le bustier. Ni les touffes de cheveux coupés qui parsèment le sol couvert d'aiguilles. Elle ne voit pas le sang qui coagule, à moitié bu déjà par l'humus et la terre. Il n'y a pas de cris d'horreur, de cœurs qui cessent de battre, d'effroi qui resplendit dans les yeux. Judith n'est pas le pantin d'un mauvais poète. Son muscle cardiaque palpite à cent quarante et une pulsations par minute. Son sternum est oppressé et ses inspirations sont courtes. Le dos osseux de l'homme s'affaisse. Les deux gendarmes sont impuissants à l'aider. Ils ne le veulent d'ailleurs pas. C'est son temps avant que le leur sonne.

Judith s'élance dans un pierrier humide d'où jaillit l'herbe verte. Elle glisse sur les mousses et manque de se tordre la cheville. Les deux gendarmes se tournent et l'observent achever sa descente. Elle saute enfin dans le sous-bois. Le passager de la fourgonnette qui a failli la renverser se dirige vers elle. Le gendarme susurre, la mâchoire serrée :

— Mais qu'est-ce que vous faites encore là, mademoiselle Ashton, bon sang ?

— Je vous ai suivis. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Il se passe que l'homme pleure. Il caresse maintenant le visage de sa fille. Judith entrevoit le crâne mal tondu, la culotte en bas des chevilles. Elle

devine les poils pubiens. Le gendarme fait un pas chassé pour masquer la scène.

— C’est le père Valette. Il vient de perdre sa fille. Faut déguerpir de là.

Le nom du gendarme lui revient. On l’appelle Riton. Elle lâche :

— Après son fils en janvier…

— Vous le connaissiez ?

— Tout le monde se connaît, par ici, Riton. Pas vrai ?

Il est amadoué mais lui barre encore le passage. Elle l’ignore. Elle le contourne et se dirige vers l’homme et le corps. Le maréchal des logis lui intime de rester à distance, main ouverte. Elle parcourt pourtant les trois derniers mètres et se place juste derrière l’homme. Elle aspire une bouffée d’air bizarrement bien plus frais et fait tout pour ne pas discerner le corps.

— François ?

François Valette s’effondre sur sa fille à demi nue. Judith Ashton remarque la robe bleue, roulée en boule. Elle avance et s’accroupit.

— C’est Judith…

Elle lui caresse les épaules, l’aide à se relever. Ils sont debout, désormais. François Valette est en face d’elle. Il ne la voit pas. Elle passe une main sur son visage et il la serre dans ses bras. Elle fait signe à Riton qui observe. Elle désigne le corps d’un hochement de tête. Puis fait un geste au chef. L’autre lourdaud de maréchal des logis-chef Marchal comprend que dalle. Il est tétanisé dans son uniforme bleu. Alors elle dit :

— Couvrez immédiatement le corps.

François Valette l’étreint, là, mais il n’est pas que dans le sous-bois. Il est aussi dans la grande enveloppe pour Manhattan. Tout est écrit dans son reportage sur « Le premier maquis de France ». Judith a fait un portrait de lui. C’est un paysan de La Chapelle-en-Vercors. Son fils s’est engagé très tôt. Il s’appelait André. Il a aidé au premier camp de maquisards, le C1, dès janvier 1943. Les réfugiés polonais puis les cheminots réfractaires du STO[1] qui se sont regroupés à la ferme d’Ambel, refuge isolé sous le col de la

Bataille. Judith a pris une photo de la ferme au milieu de la clairière, d'un troupeau en estive dans la prairie qui monte raide jusqu'à la forêt, sous la falaise grise. Dans son reportage, Judith raconte que les Allemands ont acheté la ferme début 1944 et que l'entraînement des maquisards n'y a jamais cessé. La Résistance y cachait des armes et exploitait la forêt au frais de l'ennemi. C'est une belle histoire. Jusqu'à ce jour, François Valette en était fier. Son Dédé n'était pas mort pour rien. À dix-sept ans. La Milice. Une balle dans la nuque. Maintenant, il serre Judith dans ses bras, cale le menton sur son épaule. La fierté n'y pourra plus rien. Il sanglote :

— Ils m'ont pris ma Marie, ils m'ont pris ma Marie…

Judith n'ose toujours pas examiner le corps. Le maréchal des logis dit à Riton :

— Va chercher quelque chose au fourgon, bon Dieu. Ou sinon, demande à la ferme.

Judith serre François Valette dans ses bras et de toutes ses forces, le Leica calé entre ses omoplates. Si elle ne le faisait pas, elle embrocherait Marchal. Cet abruti est le chef ? Cet empoté est venu voir un mort avec sa bite et son couteau ! Où est le sac mortuaire ? Pourquoi ne prélèvent-ils pas déjà des indices ?

Riton s'exécute. Il remonte le talus. Il opte pour la ferme, deux cents mètres à l'est, tout en haut de la prairie. Judith ferme les yeux. Elle ne prendra pas d'autres photos. Elle veut que le corps disparaisse et que personne ne le voie jamais. Évidemment, que la mémoire est une aubaine pour l'histoire mais, pour les hommes, c'est juste une saloperie.

---

1. Mis en place par la loi du 16 février 1943, le Service du travail obligatoire provoqua l'engagement dans la Résistance de nombreux jeunes hommes refusant d'aller travailler en Allemagne.

# Avec des parfums de vanille, de terre mouillée et de sang

Il est maintenant 10 h 02. Duroy devrait être en route pour Lyon avec la baronne Ehrlich menottée sur le siège passager. Il n'y est pas. Il est sur la route des Albert. Il repère la fourgonnette de la gendarmerie qui s'avachit sur la chaussée gravillonnée. Il se gare parallèlement à une bicyclette, coupe le contact. Il est en bras de chemise. Il sort de l'habitacle. Le vent chaud du voyage a séché les auréoles à ses aisselles. Son Luger pèse dans son holster.

Il claque la portière et observe. La Juvaquatre de la gendarmerie. Une bicyclette. De l'autre côté du barbelé : un sac à dos de l'armée américaine. Il distingue deux formes qui descendent la prairie jaune. La luminosité et sa légère myopie l'empêchent de faire le point. Les formes sont humaines, ce ne sont pas des génisses. Deux hommes marchent dans sa direction. Et aucun cheval à l'horizon. Pas de Choranche au galop. Duroy pourrait bien gagner le pari qu'il s'est lancé à lui-même. Mais le prénom résonne : *Marie Marie Marie*. Sa frange brushée et bourgeoisement relevée sur le front, son béret en feutre sur la nuque, son bas de nez en haut de cœur, ses pommettes renflées, ses lèvres rouges et charnues et son menton court. Et sa langue douce comme de la chair d'avocat, le goût gras et toujours acide offert par sa bouche. Le corps doit être d'où ils viennent. Choranche n'aura pas le temps de descendre de son cheval qu'il aura déjà signé l'ordre de transfert, bon Dieu de bon sang. *Marie Marie Marie…*

Duroy enjambe le barbelé. Un piquant accroche son entrecuisse. Il pince le tissu pour épargner ses adducteurs. Il détache l'étoffe qu'il sait irrémédiablement filée. Il passe l'obstacle, souffle. Louise va râler. La belle-mère Fenouil aussi. Avec le sourire. Elle sera contente de rapiécer. C'est une excellente couturière et la personne que Duroy préfère dans la famille. Il compte sa femme et sa propre mère dans le lot.

Là, à Saint-Julien-en-Vercors, ce matin chaud, Duroy s'allumerait bien une nouvelle cigarette mais il doit y aller. Il monte. Il identifie cette fois : deux personnes. Une femme, en fait, très grande – il dirait un mètre soixante-quinze –, marche devant un homme mûr – disons quarante-cinq ans. La femme porte une casquette, un treillis ; l'homme une salopette de travail. Duroy va moins vite qu'eux. Quand le duo le rejoint, la fille est jeune. Sa casquette est étrange. Duroy n'en a jamais vu de comme ça. Elle le fixe depuis trois mètres, le regard aussi déterminé que ses longues jambes. Elle a des yeux marron, immenses, des cils sur lesquels pourrait se poser un bimoteur. Elle fixe la crosse du pistolet. Duroy fait un pas de côté et hoche la tête. La fille ne dévie pas de sa trajectoire. Elle promène un appareil photo au bout de son bras gauche. Elle a la mâchoire carrée. Un N et un Y s'entremêlent au-dessus de sa visière ronde. L'homme qui la suit a plutôt la cinquantaine. Il a le regard dans le vague, les yeux rouges. C'est un paysan du cru, pourtant il a pleuré. Il laisse le commissaire à son destin. Duroy stoppe. Il se tourne et les observe descendre le champ. Trois secondes. Puis il reprend son ascension. Pendant qu'il monte, il conclut : la fille sent la vanille. Elle est aussi du genre à se présenter sous de mauvais auspices. C'est une Américaine, à deux contre un. Il aime.

Duroy a fini l'ascension. Il est au bout de la prairie, au-dessus d'une fosse circulaire de trente mètres de diamètre. Les grands pins filtrent la lumière. Il y a un monticule de branches entassées. Des effluves secs de bois mort. Deux gendarmes s'affairent. Des sacs en toile de jute font office de drap mortuaire. Il reconnaît le plus gros, Riton. Les sacs à patates sont

flavescents, terreux. Les deux gendarmes positionnent le dernier en longueur. Mais le bras droit dépasse. Ainsi que les jambes, les pieds. Deux pieds de taille 36, comme ceux d'une enfant. L'intérieur du bras est blanc. La peau est blanche. Une peau crémeuse. Duroy sait qu'elle a perdu sa souplesse. Il s'imagine la palper, trois mètres en contrebas. Il aperçoit les doigts, crochetés. Les ongles. Il a le cerveau assez lent pour la minutie, jamais de fulgurances. Il était un bon inspecteur de la criminelle pour ça.

Il redresse le regard. C'est le bruit. Il connaît. Le craquement de brindilles. Il décrypte encore lentement. Il a besoin des yeux pour comprendre. Et il voit. Immédiatement, il entend mieux. Le claquement des sabots. Le souffle animal. C'est de l'autre côté de la fosse. Les naseaux humides et dilatés. L'écume du poitrail entre les longues jambes. Le cheval est pommelé. Et ce n'est pas un cheval mais une jument. Son corps puissant est moucheté de flocons. Ses jambes noircissent en direction du sol. Sa longue crinière est une coiffe royale, lisse, oblongue. Les crins soyeux de sa queue virevoltent de blanc. Et sur la selle, l'objet premier de la course : Choranche.

Ils s'observent une demi-seconde, à savoir qui va dégainer le premier. Choranche biaise avec un sourire. Il est trop fier de lui. C'est une grossière diversion. Duroy ne va pas perdre contre la cavalerie française.

À cet instant, un gars surgit, c'est le troisième larron, le voleur de mise. Il sort d'un buisson, de nulle part. Il s'élance en direction du corps et passe entre les deux gendarmes. Il les bouscule. Duroy entrevoit à peine sa silhouette que ses semelles heurtent l'amoncellement de cailloux qui dégoulinent. Les sabots avant de la jument s'écrasent sur le parterre de feuilles.

Le pied droit de Duroy bute sur une roche brisée. La jument se pose déjà et la commande suivante est donnée, les jambes antérieures s'ancrent dans le sol pour préparer le nouveau départ. C'est la jument qui va gagner. Le commissaire le sait. Le pelage brillant de sueur, les muscles affûtés, tous

mobilisés. Elle fait deux bonds puis se cabre devant l'homme qui se protège et tombe à la renverse. Il est petit, moustachu. La jument exécute consciemment. Ses sabots effleurent le front et percutent le sol entre les jambes écartées. Elle est humble, elle ne défie pas Duroy du regard. L'homme se relève. Choranche immobilise les cinq cents kilos de viande. Il toise tout, le centre de gravité un mètre et soixante-dix centimètres par-dessus l'homme, les deux gendarmes, Duroy, tout.

Les gendarmes ont pollué la scène, mais un crime a ses détails que Duroy connaît par cœur, ses tables de multiplication. Il avance pendant que la jument fait deux pas vers le moustachu, pour lui barrer la route. Choranche dit :

— Refluez, soldat !

L'homme n'a d'autre choix que le reculons. Le cheval le presse jusqu'au tas de bois. Quand il est coincé, Choranche ajoute :

— Déclinez, soldat.

L'homme n'a rien d'un soldat. Il porte une chemise retroussée aux manches. Son bermuda vert-de-gris fait allemand. Un petit calibre est accroché à son ceinturon en cuir marron. Ses chaussettes hautes tombent sur le bas de ses mollets. Pourtant, il salue Choranche à la militaire. Il bredouille :

— Caporal Louis Watrin, FFI Drôme, zone nord, bataillon AS Vercors, escadron 11e cuirassiers, chef !

Choranche sourit et réplique :

— Vous connaissez votre nom, c'est excellent, caporal.

— Oui, chef !

Choranche ajoute :

— Disposez.

Duroy a l'habitude de perdre mais goûte peu au cérémonial. L'homme lui dit quelque chose et sa mission baronne Ehrlich est définitivement oubliée. Il devine les traits de la jeune fille, les formes sous la toile. Il

examine les doigts épais et les ongles vernis. L’homme qu’il a croisé dans la prairie avec l’Américaine doit être le père. La fille émargeait entre vingt et vingt-cinq ans avant de devenir un cadavre. Il le déduit rien qu’à la peau des pieds, sans corne au talon, rien, lisse et pure. Elle a les orteils manucurés, aussi. C’est une urbaine. Finalement, le gars n’est peut-être pas son père. Il remarque maintenant les mèches de cheveux sur le lit d’aiguilles et de feuilles, les traces de lutte. Le corps ne semble pas avoir été traîné, il est disposé là où elle est morte. Les traces peuvent être celles des gendarmes. Il a cependant la conviction qu’il y a eu bagarre, ici. Il extrapole les mouvements grâce aux sillons creusés dans la terre. Il y avait la fille. Il y avait un homme. Non, il y avait *deux* hommes. Les poignets n’ont pas été ligotés. Il n’y a aucune marbrure générée par la friction d’une corde. Ils étaient deux, c’est probable. Duroy n’a pas encore vu les sévices, mais il examine les vêtements roulés en boule sous le tas de branches. Une robe. Bleu roi. Les deux hommes l’ont coincée. Elle était assise contre ce tronc, là. Le premier homme l’empêchait de gigoter. C’est le second. L’autre lui a coupé les cheveux. Et puis ils ont arraché le vêtement. Ils ont retiré la culotte. Ils l’ont prise ici, de force. Oui, ils l’ont violée. Et ils l’ont tuée.

Alors que la jument se dirige vers le buisson d’où a jailli l’ombre du caporal Louis Watrin, Duroy approche de la morte. Watrin suit la jument et se risque. Il marmonne :

— C’est ma fiancée, c’est ma fiancée…

Il ne le dit pas au corps, il le dit à un cul de canasson. Duroy se penche au-dessus de la morte. C’est là que le maréchal des logis Marchal se souvient de sa propre existence. Il fait un pas en avant et ordonne :

— Ne touchez pas, monsieur !

Duroy attrape pourtant l’ourlet d’un sac en toile de jute. Et le visage apparaît. Duroy observe. Les muscles de la mâchoire sont tendus, les yeux noirs sont comme voilés de cataracte. Les cheveux sont mal coupés, pour en faire une folle. Faute de tonte, elle a été marquée. L’un des meurtriers a pris

soin de souiller sa chevelure. Ils étaient forcément deux, un chef et un exécutant pris dans la tourmente. C'était prémédité. On ne se balade pas avec une paire de ciseaux dans les bois. Tout en auscultant et sans un regard pour le gendarme, il assène :

— Duroy, commissariat à la République, délégation à l'épuration.

Le maréchal est désarçonné. Son compère, Riton, a les mains sur les hanches. Riton n'est pas mécontent. Il n'a jamais aimé la morgue de son supérieur envers les miséreux ni sa soumission spontanée aux puissants. Il s'est habitué au cadavre, aussi. Il a entendu le mot « épuration » mais, bon an mal an, il a la conscience tranquille. Il s'est bien comporté du temps des Allemands et encore mieux de celui des macaronis. Les gendarmes ont laissé le maquis aux maquisards alors qu'ils auraient pu tout balancer. Et surtout, il observe le manège de Choranche, détesté des gens du plateau pour ses manières d'ailleurs et respecté par les mêmes pour sa science du combat. Si le magnétisme du cavalier et de sa jument hypnotise Riton et Marchal, il n'a aucun effet sur le commissaire. Duroy est concentré sur son travail. Il ne voit pas l'officier glisser contre le flanc de la jument, puis lui administrer une caresse respectable à l'encolure. Il voit que le FFI a les poings serrés et en déduit qu'il est anxieux. Il sonde le visage austère de la fille, son nez trop plat, ses joues potelées, le buste griffé, les bretelles du bustier blanc. Il repère les points de pression qui ont marqué la face latérale du cou, à droite, et l'hématome à gauche. Un seul point de contact, un pouce qui s'est enfoncé sous la gorge. Il retient qu'une main a serré ici, une main droite. Ce n'est sans doute pas la cause de la mort. Duroy localise l'arme du crime, le caillou anguleux, à deux mètres, taché. Il devine alors l'arrière du crâne, défoncé. Il examine enfin l'auréole, la terre mouillée de sang noir, la sécheresse de la surface. À la couleur de la peau et à la rigidité du cadavre, il convient que la mort remonte à la veille. D'instinct, il dirait le soir, la veille au soir. Et à la tombée de la nuit. C'est un meurtre, il n'y a aucun doute possible.

Choranche glisse la main sous la monture de son sabre, ornée de palmes. Il empoigne et extrait la large lame blanche de son fourreau. Désormais, Duroy l'observe. C'est à cause de l'éclat doré. Du tranchant affûté. Choranche semble échappé d'une bataille d'Empire. L'arme n'est pas assortie à son bermuda ni à ses chaussettes montant jusqu'à ses cuisses poilues. L'officier écarte une branche du bosquet. D'un mouvement souple, il va chercher un mètre vers le sol. Puis il pivote. Un brassard bleu et rouge est planté à la pointe de son arme. Il avance sur le FFI. Plutôt que de lui trancher la gorge, il dit :

— Votre brassard, Petit Louis.

Là, Duroy pige enfin. C'est le FFI qui se planquait derrière son pare-chocs et pissait contre le tronc d'arbre il y a environ deux heures. Il le reconnaît, même. Petit, moustachu. Il a un front étroit et de grandes oreilles. Ses bras sont velus. Duroy enregistre ses réactions. C'est étrange, la jument fait de même, prête à mettre un coup de sabot en cas d'attaque sur son maître. Le soldat est gêné. À cause de l'emploi de son surnom ? Parce qu'il a perdu son brassard en franchissant le bosquet ? Duroy n'en sait rien. En tout cas, il affronte le regard de Choranche trop longtemps. Le commissaire perçoit la contraction des muscles de sa mâchoire. Le buste gonflé, car le FFI a bloqué sa respiration. Il n'a pas la cornée rougie par les pleurs. Sa fiancée est raide morte à trois mètres et il se concentre sur le brassard. Choranche le terrorise, il joue avec lui. Le FFI tend une main. Il ne remercie pas et baisse les yeux.

Il y a donc une jument, un officier de cavalerie, deux gendarmes et lui sur la scène de crime. C'est beaucoup trop. Duroy dit :

— C'est le foutoir, ici. Évacuation du périmètre !

Il s'agite un peu. Petit Louis se tourne en ragrafant son brassard autour de son biceps. Les gendarmes sont deux cruches vides d'eau, spectateurs de leur vie. Riton sonde alors Marchal qui hoche la tête pour signifier qu'il est

évidemment prêt à tout et surtout à obéir. Duroy s’adresse maintenant à Choranche :

— Vous aussi, colonel.

Choranche rengaine son sabre et lâche :

— L’administration de cette zone me revient jusqu’à ce soir minuit, commissaire.

— Votre zone est administrée par le commissariat à la République, lieutenant-colonel. La victime a été tondue. C’est un crime politique : de fait, dans mes prérogatives.

Choranche lui sourit. C’est un habitué de la mort. Duroy aussi, mais elle le perturbe. Chaque fois. L’officier demande :

— Et votre prisonnière ?

— Vous n’avez pas signé l’ordre de transfert. Jusqu’à preuve du contraire, il s’agit encore de la vôtre.

Choranche encaisse. Il n’a pas pour habitude d’humilier les vaincus. À contretemps, le FFI s’empresse d’affirmer :

— Les hommes vont commencer la chasse, mon lieutenant-colonel. L’assassin a essayé de forcer mon barrage. C’est un Italien, un cousin Fucilla, une famille de charbonniers.

Duroy enregistre le patronyme. Les gens d’ici n’ont jamais aimé les Italiens qui sont venus tailler la route des Grands Goulets et ses tunnels dans la falaise sans jamais repartir. Ils y ont laissé un millier des leurs. Duroy sort enfin son paquet de cigarettes et s’enfile une américaine entre les lèvres. Il l’allume et la fumée de soufre lui fait plisser les paupières. Il fixe le FFI, demande :

— Qu’est-ce qui vous fait dire qu’il est l’assassin ?

Petit Louis répond du tac au tac :

— Il a forcé mon barrage et il a déjà dix ans de bagne dans les pattes.

Le commissaire soutient son regard. Son cerveau fonctionne lentement, mais sa mécanique est fiable. Le FFI parle du type qui a fendu le troupeau

de vaches à la sortie de Saint-Julien. Duroy demande :

— Vous parlez du vagabond tatoué qui remontait la départementale vers 8 h 30, ce matin, n’est-ce pas ?

— Je parle de Simeone Fucilla.

Petit Louis ajoute :

— De quoi vous vous mêlez, d’abord ? C’était ma fiancée.

Duroy aspire une longue taffe. Ça fait deux fois que le FFI souligne ses fiançailles. Il souffle la fumée en hauteur. Il s’adresse à Choranche :

— Avec tout mon respect, lieutenant-colonel, si vos hommes lynchent quelqu’un sans enquête préalable, je les fais inculper pour meurtre avec préméditation. Dans le jargon policier, c’est un assassinat.

Choranche saisit les rênes de sa jument par-dessus son épaule. Il rétorque, contre toute attente :

— Vous me plaisez bien, commissaire. Avec Isabel, nous allons régler la question plus vite que vous ne le pensez.

Selon toute vraisemblance, Isabel est la jument. Choranche désigne le FFI du doigt :

— Évacuez le périmètre, maintenant. Et restez en dehors de ça, sinon, vous aurez affaire à moi.

— Mais…

Il le coupe :

— En personne. Que vous soyez son fiancé n’y change rien.

Duroy se baisse et tire les sacs un à un. Tout le monde se concentre sur ses mouvements plutôt que sur le corps. Sauf Petit Louis. Il toise. C’est normal. Duroy sait que la mort rend méchant.

Choranche commande alors deux pas latéraux et la jument avance le long d’une diagonale imaginaire. Le déplacement n’a rien de naturel, il est d’une beauté humaine, rectiligne. Le bout de nez de la bête est étroit, le chanfrein blanc encadré par des poils gris qui forment un V. La lèvre supérieure de la jument tremble. Ses paupières taillent deux arêtes qui

allongent son regard en amande. C’est là que Duroy pense à son ami Bornan, son pote de la Résistance. La petite Espagnole qu’il drague s’appelle Isabel, comme la jument. C’est la deuxième fois qu’il pense à Bornan ce matin. Ce genre de coïncidences indiquent qu’il aura peut-être besoin de lui. Duroy lutte contre ses instincts, mais il croit depuis toujours à la fatalité du Ciel. Il n’a pas le temps de se le reprocher que Choranche galope déjà sur le sentier.

# L’ombre du grand rapace a caché les étoiles

Judith a lâché le père Valette à l’embranchement de la départementale, un cousin l’a raccompagné chez lui. Judith ne sait plus trop où elle en est. La morte est sa fille. Elle était institutrice à Grenoble. Elle s’appelait Marie. Il n’a pas voulu en dire plus. Il était secoué. Dans son reportage sur le Vercors, Judith s’est risquée à dire qu’André Valette était fils unique. Or il était le cadet de sa sœur et Judith n’aime pas ça. Elle essaie d’être exacte, du mieux que possible.

Là, il est 11 heures passées. Elle a sprinté jusqu’au centre du village. Elle ne sait même pas pourquoi. Saint-Agnan est de l’autre côté, au sud. Les clefs de sa chambre sont dans son sac à dos, contre la façade de la maison, sous la roue arrière de sa bicyclette. Sûrement qu’elle voulait oublier la fille morte. Marie. Elle était plus jeune qu’elle. Elle se demande ce qu’elle foutait à Grenoble. Son père et son frère étaient identifiés « Armée secrète ». Pourquoi elle n’était pas avec eux depuis l’invasion allemande de la zone sud ? Judith caresse la surface argentine de la fontaine. Plus de fils, plus de fille. Une ferme incendiée par les Mongols[1]. Judith cherche son reflet sur l’eau qui frétille. Elle a une tête de poisson et des écailles grises. Pourtant, il n’y a aucun reflet, même pas celui du ciel. La Petite Sirène n’existe pas. Alors elle écope l’eau et la fait gicler sur sa nuque. Mais ça ne lui suffit pas. Elle a encore chaud. Judith plonge sa casquette dans l’eau gelée. Elle la ressort débordante et se la colle sur la tête. *Elle a été tuée*. L’eau lui coule dans la nuque, longe sa colonne vertébrale, tiédit. Elle finit

par humecter sa raie des fesses. *Quelqu'un l'a tuée*. Son haut est trempé devant. Ça lui fait presque des seins à la place de ses gants de toilette. *Fucking day, fucking sun and fucking death*.

Des aboiements arrivent du nord. Judith aperçoit la meute et la suite. Dix types armés remontent la rue principale. Les chiens précèdent, ils sont en feu. Judith n'y connaît rien en classification canine. Pourtant, il y a trois épagneuls bretons, un setter anglais, un fox-terrier et deux brunos du Jura. Les épagneuls sont les gueulards de la meute. Et surtout ils lui fondent dessus alors qu'elle déteste les clebs. Son maillot colle à son nombril et elle compte. Vite. Un, deux, trois, quatre-cinq-six-sept. Ils vont la déchiqueter. Elle cale ses hanches contre le bassin de la fontaine. Elle se trouve maintenant sur la pointe des pieds sans rien avoir commandé. C'est le chien le plus élégant qui prend les devants. Robe blanche, museau pointu, soies qui volent à l'arrière des pattes. Les paupières de Judith clignent. Elle manque de basculer dans le bassin. Autant y plonger volontairement, dans la baille. Pourquoi pas, d'abord ? C'est une excellente nageuse. Elle ferme les yeux. Elle évalue les risques contre son gré.

Judith ne voit pas le chien se dresser et pousser sur ses pattes antérieures. En revanche, elle émet un cri quand les coussinets et les griffes à demi rentrées rencontrent sa poitrine. Le chien commence par l'écorcher pour lui faire mal, puis il s'occupera du reste. Par réflexe, elle lâche le rebord en pierre et chasse le setter. *C'est un toutou, patate à l'eau.* L'autre s'en fout. Elle ouvre les yeux. Il lui lèche déjà le menton. Elle le caresse entre les deux oreilles pour le calmer. Il a une bonne gueule, bigarrée de noir et de roux, des yeux tristes par-dessus lesquels mollissent ses paupières. Sa langue est fine et pendouille. Il lui en met un coup en travers de la bouche. C'est tiède et le setter trémousse de la queue comme pour une première fois. Judith dit :

— Gentil toutou, gentil.

Elle évacue le chien et avance sur la place. Mais les compères de l'éclaireur rappliquent à quatre pattes et forment un cercle autour d'elle. Un bruno du Jura lui renifle l'entrecuisse. Un sifflement claque. Les épagneuls couinent comme des mauviettes. Une main invisible a dû leur cogner les fessiers. La meute se reforme et obéit. Six des chiens s'élancent vers les hommes en armes, tête basse et queue entre les cuisseaux. Sauf le setter. L'anglais reste avec Judith. Il dresse même le museau vers sa main. Alors, un gars approche et crie :

— Au pied, Titou !

Mais le Titou demeure là. Il marche tranquille avec sa maîtresse d'un jour, c'est un flegmatique. Il se fout du lendemain puisqu'il ne le pense pas. Son maître répète en tapant sur sa cuisse :

— Titou, au pied !

Sa semelle droite frappe la terre battue. Une fois. Judith retrouve ses esprits. Sa tête pivote. Elle a laissé son sac à dos sous son vélo. Mais son matériel ne craint évidemment rien, il est bien mieux à l'ombre de la façade que sur son râble humide. Elle suit le chien qui finit par se soumettre et traverse la place. Elle évalue. *Que foutent ces gosses, à encore faire la guerre ? Les gars en vie se sont tous taillés il y a quinze jours.* Ceux-là portent des brassards FFI. C'est le groupe du barrage nord de Saint-Julien. Elle dévisage l'homme pendant que trois autres la reluquent. C'est leur chef, elle le reconnaît. Une grande perche d'un mètre quatre-vingt-douze, ce n'est pas si fréquent. Ça ne s'oublie pas. Surtout que c'est un môme, il se rase à peine, il a dix-sept balais à tout casser. Judith demande :

— Ça va, Robert ?

Elle prononce *Robert* à l'américaine : le *R* est un rond, le *o* sonne *a* et le *t* gicle entre ses dents. Elle sait dire *Robert* à la française, mais elle fait exprès. L'effet est immédiat. Le menton se lève. C'est à lui que parle la journaliste de New York. Et il a des témoins. Ils sont désormais cinq à avoir entendu. Les cinq gars matent Judith de loin, les mains sur les hanches, des

sourires à faire péter les maxillaires, fusils bien en vue. *On en est, ma p'tite dame, des combattants de la liberté, on va refouler le Fritzouille jusqu'à bien après le Rhin*. Les quatre derniers ont stoppé les machines. Ils attendent les instructions de leur chef. Judith demande :

— Vous partez à la chasse par cette chaleur ?

Le jeune Robert réplique :

— Chasse à l'homme, mademoiselle Judith.

Judith est connue comme le loup blanc sur le plateau. Il y avait deux mille habitants pour cinq communes. La 157e division du général Karl Pflaum est peut-être une division de réserve, mais ses troupes montagnardes ont tout massacré, sans compter l'appui aérien des planeurs de la Luftwaffe. Ils ont attaqué à dix mille et ça ressemblait à des soldats d'élite. Les habitants, il en reste mille huit cents, maintenant. Deux cents viennent de mourir, des civils.

— Il y a des collabos, par ici ?

— Non, c'est nettoyé. On cherche un tueur.

Judith est ensuquée mais réplique :

— Marie Valette ?

— Ben oui, comment vous savez ?

— J'étais avec son père aux Albert il y a une demi-heure.

Le freluquet hausse les épaules. Puis il replace la sangle de son arme sur son épaule. Et il tapote le rabat de sa vieille besace.

— C'est un des chez les Fucilla. Il va tirer vers le sud pour gagner les montagnes. Mais il reverra jamais l'Italie, parole.

Il doit le dire pour se convaincre lui-même. Alors il ajoute :

— C'était la fiancée de l'un des nôtres.

— Marie ?

— De Petit Louis, un brave de la première heure.

Judith quitte sa casquette et s'essuie le front avec le plat de la main. La première heure, ça veut dire début 1943, à la mise en place du STO. Tout le

monde devient résistant depuis juin, il y en avait pourtant bien moins que les bistrots à la démobilisation, à l'automne 1940.

Un rapace décolle de l'à-pic. Il fend l'azur et part en piqué. Judith le voit, aigle royal. Sa cible doit être un mulot qui se dandine au bord du Buyèche, le ru qui coule plein sud attiré par la Vernaison, torrent de rien qui a taillé les gorges profondes des Grands Goulets. Vers le sud… Comme l'homme chassé, d'après le gosse. Si l'Italien suit le filet d'eau, ils le trouveront et ils le pendront en place publique. Judith pose une main sur sa hanche qui remonte. L'oiseau disparaît. Ce n'est pas un aigle mais un gypaète barbu.

— Vous voulez l'arrêter ou le tuer, en fait ?

— On va faire ce qu'on a à faire, mademoiselle Judith. Les Valette, c'est le diable qui leur est tombé dessus. Le Dédé y est déjà passé en janvier. Et nous, le diable, on veut pas le tirer par la queue, on va la lui couper et en faire des raviolis.

Le Robert a l'humour d'un clown maquillé à la pastèque et la repartie d'un débile. Judith déteste les bas du front que la guerre fabrique par charrettes. Elle sait bien que les armes sont portées par des trop jeunes, qu'il faut du romantisme et de la camaraderie, et surtout pas de boutiques, ni de mariages, pour aller défendre la patrie parmi les montagnes. Mais quand même. Elle préférerait que les gosses s'en tiennent à tirer leur crampe plutôt que des cartouches et des balles. Elle a roulé sa bosse. Elle sait que la guerre nettoie la jeunesse. C'est une évidence. Mais. *Mais quoi ?* Judith renifle et déglutit. *Ça suffit, cocotte. C'est toi, la gamine qui joue à la grande.* Elle sourit avec toutes ses dents au grand con qui lui lance un regard dur. *Ne juge pas, fais juste le job.* Elle dit :

— Ça vous dérange, si je viens avec vous ?

---

1. Surnom des membres des légions de l'Est (Russes, Ukrainiens, Caucasiens).

# L’ouragan se resserre

L’estafette est rapprochée au mieux. Riton tient le cadavre par les aisselles, Marchal par les chevilles. La culotte est rajustée. Le bout de femme pèse moins de cinquante kilos. Elle a un peu de ventre mais est minuscule, un mètre cinquante-six, cinquante-sept. Riton va entamer la pente pour passer par-dessus le talus. Le commissaire Duroy récapitule. Il sait grâce aux questions posées à Riton : que Marie Valette avait vingt-trois ans et qu’elle était institutrice à Grenoble ; qu’elle était la fille de François Valette, paysan de La Chapelle-en-Vercors ; que la ferme Valette a été incendiée ; que son frère, André, est mort à Malleval en début d’année, tué par la Milice ; que la mère s’appelle Étiennette, née Bret, « une chic fille, joliette, bien généreuse ».

Duroy s’accroupit. Il saisit une mèche de cheveux. Les cheveux sont châtains. Ils mesurent vingt-cinq centimètres. Il les fait rouler entre son pouce et son index. Il jette un regard circulaire, vérifie. Aucune mèche n’est marquée de sang. Ils l’ont rasée avant, pour qu’elle comprenne. Duroy cherche l’ordre de transfert dans son pantalon. Il le trouve dans la poche droite et le déplie. Il place la mèche sur une pliure. Les cheveux sont fins, mais ils sont raides. Duroy referme le papier sur la pièce à conviction. Il le replace dans sa poche. Il se relève. Marchal a étalé la robe sur un tronc couché. Une des bretelles est ensanglantée. Le bleu est soutenu. Les plis partent de la ceinture étroite puis s’estompent. La robe n’est pas de confection artisanale. Duroy avance et vérifie. Il y a une étiquette. Il lit :

« JOANNARD – LYON ». C’est un établissement prestigieux du 6e arrondissement. Il connaît. Il n’a pas besoin de cogiter. Sa femme est institutrice, mariée à un flic, le père Fenouil est un paysan du Royans : Louise n’a pas les moyens de porter du Joannard. Il n’a pas envie de penser à elle. Il imagine Marie dans un manteau de riches. *Sa* Marie. Il se reprend. Joannard est fourreur, ils font dans le vison et les queues de renard. Ils doivent aussi confectionner des robes. Il étudie les ballerines. Il n’en tire aucune conclusion. Il dit :

— N’oubliez pas la robe et les chaussures !

Les gendarmes entendent, ils n’écoutent pas. Les pieds de Marchal glissent. Le corps de Marie Valette frotte. Riton tire de toutes ses forces. Le dos s’écorche sur un caillou qui affleure de la terre. L’herbe souille la fesse gauche du cadavre. Marchal lâche prise, mais la morte est en haut, ça y est. Le regard de Riton se fige sur son visage. Il la connaissait. Il l’aimait bien malgré ses grands airs. Ou grâce à eux. Il est patraque. Il n’aime déjà pas la saignée du cochon ni la chasse, alors la Marie Valette…

Marchal finit de grimper en s’aidant des mains. Duroy est debout, au centre de la fosse. Il visualise une dernière fois. Ça ne colle pas. Père résistant, frère résistant. Cheveux coupés. On ne tond que pour signifier la collaboration. Une fille de résistants, non, improbable. Pas plus que cette robe sur le dos d’une paysanne du Vercors fraîchement sortie de l’ÉN, comme on appelle l’école normale des institutrices. Duroy scrute Riton, le seul autochtone. Le Vercors n’avait pas besoin de ça. Riton tend la main à son chef. Duroy avance, s’approche du duo, du corps. Ils les voient tous immenses. Il demande d’en bas :

— Dites, vous m’avez dit qu’elle montait que le dimanche et qu’elle était restée à Grenoble. Cette information est fiable ?

Riton finit de hisser son chef. Il reprend sa respiration. Il est tout rouge. Il hésite puis lâche après s’être épongé le front :

— Sûr. La Marie, elle aimait bien la ville. Faut dire qu’il y a mieux que nous autres, par là-bas…

Duroy demande :

— Elle n’était pas fiancée à Watrin ?

— Si, avec le Petit Louis.

Riton hausse les épaules. Il ajoute :

— C’est comme ça que l’avaient imaginé les familles. Ils se seraient mariés après, vous pensez bien.

Le Riton a l’air contrarié, alors le commissaire se risque :

— C’en est un de la vingt-troisième heure, Watrin ?

Riton fronce les sourcils, ses mains se décrochent de ses hanches. On a l’habitude de se liguer contre les étrangers qui débarquent ici. Il répond, vite :

— Ah non ! inspecteur, vous n’y êtes pas du tout ! Le Petit Louis a ses défauts. Peut-être qu’il est trop grande gueule et que sa tête s’échauffe, mais il était de la première heure. Il est revenu ici qu’en mars 1943. Avant, il était vers Romans et donnait déjà la main à son oncle. Son oncle, c’est le chef des résistants de Saint-Donat.

Duroy ingère les informations. Riton a encore envie d’en dire, mais Duroy l’interrompt :

— Quel âge a-t-il ?

— Il est de 1919, c’est mon conscrit.

Duroy calibre Riton. Il leur aurait donné une petite vingtaine, vingt-deux, vingt-trois ans. Pas vingt-cinq en tout cas. Pour Riton, ça vient du gras qui lui pouponne les joues. Riton ne soutient pas le regard. Il détaille maintenant son chef qui époussette son uniforme. Riton marmonne :

— On m’a demandé de rester gendarme, moi.

Marchal redresse le menton. Il jette son regard sur son subordonné, sur le commissaire, puis il s’arrange pour le jeter sur autre chose. Malheureusement, c’est sur la morte. Il porte la main à sa bouche, se plie en

deux et court façon tortue sur trois mètres. Il dégueule au bas d'un hêtre. C'est la chaleur, le corps, la montée du talus. C'est à cause de la dernière assertion de Riton. La présence d'un commissaire de la délégation à l'*épuration*.

Tout le monde a des reproches à se faire quand le vent tourne et que l'ouragan se rapproche. Duroy sait qui il est et pourquoi il a été choisi. Sa mission est effectivement de nettoyer rapidement la région des salopards, mais elle est aussi de cadrer les excès de colère. Duroy est minutieux, calme. Il n'a pas d'ambition, si ce n'est d'agir en accord avec ce qu'il sait de lui-même. Duroy laisse Marchal s'essuyer les lèvres sous les yeux de personne. Il détaille une empreinte de sabot enfoncée dans le sol.

Il cogite. Duroy sait aussi, grâce aux questions posées au maréchal des logis Marchal : que Simeone Fucilla a été incarcéré durant l'année 1938 à Marseille pour vols à répétition ; qu'il est sur le plateau depuis fin 1943 ; que les gendarmes le suspectent de marché noir ; que ses cousins italiens vivent dans des cabanons, à Loscence, La Chapelle-en-Vercors ; que tous les Fucilla font dans le charbonnage, le bûcheronnage, des forestiers traîne-savates. Que le Simeone va mourir sous très peu si les FFI le trouvent. Il cogite encore. Il a croisé l'Italien aux tatouages ce matin vers 8 h 30. La morte l'était depuis au moins douze heures. Soit Fucilla est revenu contempler son crime au petit matin, soit il est innocent. Il accélère. Il traite les informations. C'est un vagabond macaroni sorti du pénitencier. Ce n'est pas lui. Il devine. Ce n'est pas lui, mais il va crever. Duroy le sent. Les circonstances veulent des coupables. Simeone Fucilla est idéal. Il faut bouger, informer sa hiérarchie du contretemps. Il demande à Marchal comme pour le remettre en selle :

— Le téléphone fonctionne, à la gendarmerie ?

Marchal rétorque :

— Désolé, la ligne est hors service. Si vous voulez établir une communication au plus proche, c'est le QG militaire de Saint-Martin.

Duroy s’adresse encore au chef :

— Faites le nécessaire pour le corps, comme convenu, pas de visites avant l’autopsie. Et placez les pièces à conviction sous scellés. Nous ne voulons aucun débordement de haine.

Quand Duroy prononce « nous », il entend que ça veut dire *lui* et *Dieu*. Il le voit dans les yeux de Riton. Dieu est peut-être bien le général de Gaulle. Ou Eisenhower. Ou Churchill. Ou Staline, allez savoir. Les dieux succèdent toujours au diable.

Avant de partir, le commissaire Duroy demande :

— Une fille accompagnait M. Valette quand je l’ai croisé dans la prairie. Qui est-ce ?

Riton rétorque :

— Judith Ashton, une journaliste américaine.

Duroy regarde sa montre. Il est 11 h 11. Le diable se nomme Adolf Hitler. Les forces lumineuses auront sa peau. Le maréchal des logis ordonne à Riton d’attraper le cadavre par les pieds.

# C’est l’air pur c’est le feu

Ils ratissent vers la falaise depuis une heure. Sous le cagnard, c’est une éternité. Ils s’appellent Joseph, Jean, René et Robert. Entre eux, ils se donnent du Jojo, Jeannot, du Néné et du Grand. Quand Néné n’est pas présent, les autres l’appellent Gros Néné. Judith suit à une dizaine de mètres, entre les arbres. Elle est à l’aise, joue avec les ombres des sapins qui s’allongent, sac sur le dos, appareil photo au poignet. Seulement, elle n’a pas d’eau. Et elle ne veut rien leur demander. Pas plus qu’aux six autres gars qui s’occupent de la large prairie encaissée et fauchée entre la route et la montagne, cinquante mètres plus bas.

Il fait 36 °C. Chaque seconde pèse, l’air manque. Les sapins sont verts mais ils suintent, leur résine se liquéfie. Les aiguilles grillées crissent sous les chaussures dans des senteurs d’huile. La falaise ne fait pas d’ombre, le soleil passe entre les branches. Il est haut, les nargue du sud. Ils prennent ses rayons plein front, se protègent comme ils peuvent derrière les troncs gris. Judith a baissé la visière de sa casquette. Son horizon est court. Ils chassent un homme.

Le fox-terrier de la fontaine est avec eux, dans la zone de Jojo. Le setter qui a sauté sur Judith, Titou, n’est plus là. Il a détalé. Judith allonge les foulées. Le grand Robert maugrée à répétition. Il ressasse encore. Il ne s’adresse pas vraiment à elle. Il dit :

— Titou est au cul d’une biche, c’est pas possible.

C’est ce type qui est *pas possible*. Les chasseurs ont l’habitude de perdre un chien d’arrêt qui suit du gros. Ça fait huit fois qu’il débite sa stupidité de chevreuil. Sûrement à cause de l’ambiance, il est écarlate. Et plus encore parce qu’il est aussi con qu’un manche de pioche.

Robert fait de cette chasse une affaire personnelle. Il a rationnellement l’avantage du terrain. Il a des chiens, des armes et ses gars, tous plus vieux que lui. Ses gars vérifient derrière chaque tronc d’arbre, ils sondent les cimes. Le vrai sujet est : *Pourquoi ce boutonneux est chef, comment a-t-il fait ?* Judith n’en sait rien. Elle a en revanche saisi que, s’il ne chope pas le rital, ça sera à cause d’une biche. Foutue biche. Robert la détaille d’un regard de travers. Judith déteste ses yeux qui lui harcèlent les formes. Elle ignore. Au bout de trente mètres de marche, Robert s’arrête. Il se cale contre un tronc. Il boit une gorgée et tend sa gourde à Judith, une corde enroulée par-dessus son épaule. Il est trop avenant pour que ça soit vrai. Judith boirait bien, sa langue est râpeuse. Mais il la traite de « biche ». Elle entend une voix déformée. Il a dit : *bitch*. Elle dit :

— Non, merci.

Ils ne trouveront jamais le rital. Judith a déjà pris une photo de l’homme. De ses tatouages. C’était il y a deux mois, à Vassieux. Simeone Fucilla est un Indien des Abruzzes. Il est sec, taillé pour courir dans les montagnes. Il va parvenir à s’échapper. Ils vont perdre. Elle le veut depuis le départ.

Dans le groupe de la forêt, en plus de Robert, deux types sont du coin. C’est une considération tactique non négligeable. Il s’agit de Joseph, râblé, jambes courtes et longs bras, et de Néné, gros de partout, grosses chevilles, gros ventre et gros poignets, trombine de simplet. Mais ils ont beau être d’ici, c’est le feu dans leurs jambes. Ils n’aboutiront pas. En vrai, ils sont des pistards du petit bonheur la chance. Judith accompagne des gosses qui se prennent pour des cow-boys. Depuis petite, elle a toujours été du camp des Indiens. C’est plus fort qu’elle. Elle a vu *Stagecoach*[1] avant de

déguerpir de Big Apple. Ça n'a pas modifié son appréciation. Bien au contraire. Les Peaux-Rouges bariolés et sanguinaires ? C'est du grand n'importe quoi. Alors que la sueur perle au creux de ses clavicules, elle doit s'y résoudre : elle pue et elle n'aime pas ces types. Elle préfère même leur clébard, Titou, le setter fugitif. Il faut dire qu'il a été amical.

Cependant, Judith se trompe. Elle ne prend jamais en compte le facteur du hasard. C'est une déformation professionnelle. Or, depuis que le monde est monde, la chance sourit aux couillons plutôt qu'aux audacieux. Judith en a une nouvelle preuve quand Joseph, le gars trapu, gueule :

— Oh, Grand, regarde ça !

C'est à treize mètres. Jojo exhibe une besace. La musette pendule au-dessus de son front. Jojo remonte ensuite vers Judith et son chef, Robert. Plutôt vers son chef et Judith. Il a de bons cuisseaux, des épaules de forestier. Le fox-terrier court derrière lui. Jojo arrive essoufflé. Il tend le sac à Robert. Le chef examine. Judith voit comme lui : le rabat, le sang. À la mine des deux FFI et du chien, aucun doute : ils ont rendez-vous avec l'histoire, fox compris. La voix du grand Robert précède ses pensées :

— Soit Fucilla est blessé, soit c'est le sang de Marie.

Il dégrafe les sangles de la musette, s'accroupit. Il vide le contenu sur le lit d'aiguilles rousses. Il y a : un quignon de pain, une saucisse roulée dans un torchon graisseux. Il y a : des papiers, des lettres. Il y a : une gourde métallique. Il la secoue. Elle est à moitié vide. Il y a : un foulard, un porte-monnaie, une chaîne, un pendentif. C'est un foulard de femme, un porte-monnaie de femme. C'est une chaîne de baptême et un médaillon de la Vierge Marie. Ils sont en or. Robert ouvre le porte-monnaie, des pièces glissent. Elles miroitent dans un filet de soleil. Judith se penche et ramasse. Elle tend le foulard entre ses bras. C'est un petit carré, l'imprimé représente un roi dans son château. C'est écrit « EDWARD REX ». Les animaux sont rouges, verts, nombreux. Judith décrypte l'étiquette : « HERMÈS – PARIS ».

Elle n’a pas besoin de renifler. Le foulard embaume le parfum, les fleurs. Le grand Robert déplie un papier et lit à haute voix :

— « Marie Valette. »

Judith scrute la trouvaille de Robert par transparence. Elle lit à l’envers : « ERÈSI’L ED LARÉNÉG TNEMELLIATIVAR ». Elle remet à l’endroit dans sa tête. RAVITAILLEMENT GÉNÉRAL DE L’ISÈRE. Ensuite, elle lit de droite à gauche : « FRUITS ET LÉGUMES ». C’est un ticket de rationnement. Elle froisse le foulard dans sa main droite. Un méchant sourire s’accroche à la mâchoire de Robert. Il est destiné à Judith. Il fait ça pour l’impressionner. Mais Judith spécule déjà : un foulard Hermès, des tickets de rationnement. Et du sang. Marie Valette. Un foulard Hermès ? Ça vaut cher. François Valette est un rustique. Étiennette Valette est une rustique. Le fils, André Valette, était un rustique. La fille Valette se parfumait. Elle portait un foulard de luxe. Judith s’éponge le front avec le poignet. Sa casquette se dévisse de sa tête. Elle doit se l’avouer : cette fille n’aurait pas dû en avoir les moyens et on ne se balade pas avec un foulard en soie dans les bois un été de bombes et de canicule. Ça n’a pas de sens. Sauf si l’Italien a volé. Il a le profil.

Le grand farfouille à l’intérieur du sac. Il reste un paquet. Il dénoue le lien. Les lettres s’étalent. Judith en attrape une, la déplie. Le Jojo reprend toujours son souffle. Il trépigne. Il bande les muscles de ses avant-bras. Le fox-terrier halète, langue rose et pâle entre deux crocs pointus. Le papier est fin, jauni. Judith décrypte. C’est de l’italien. Elle baragouine un peu, avec l’accent toscan. Ça débute par : « *Caro Simeone*. » Judith lit : « *Mi manchi tantissimo.* » C’est signé : « *Tua Lucia, per sempre.* » C’est une lettre d’amour. On ne peut pas se tromper.

Le grand Robert cale son pouce et son index entre ses lèvres. Il siffle. Il sait siffler. C’est important quand on est chef. On discerne des pas qui arrivent, une armée de chasseurs qui zigzaguent entre les arbres, montent la

pente boisée. Pourtant, seuls Néné et Jeannot rappliquent. Ils sont rouges comme du ketchup à cause de la chaleur et de la crasse.

Robert tourne le dos au soleil. Il présente la chaîne. Elle oscille au bout de son bras. Les trois autres plissent les paupières et froncent les sourcils. Leurs fronts raccourcissent. Surtout celui de Jojo. Il porte son béret en laine à l'envers. C'est totalement inconséquent. Aussi stupide que de siffler ses gars alors que Fucilla est sans doute dans les parages. La Vierge Marie en est prise de vertiges sur le médaillon. Robert dit :

— Il est pas loin. Il vient de signer son arrêt de mort. On tire à vue.

Il ajoute :

— C'est les affaires au Fucilla. Il y a des tickets de rationnement au nom de Marie Valette. Il l'a tuée et il l'a spoliée.

Judith ne veut pas participer à la sarabande. Son regard se perd au hasard. Il passe entre deux arbres, atterrit sur la falaise. Elle repère une voie, trente mètres au sud, là où le bois grimpe en triangle sur la roche. Le grand Robert désigne la besace. Il assène à sa troupe :

— C'est le sang de la Marie. Il a tué l'une des nôtres. Il doit payer pour tous les Italiens.

Il gueule :

— Mort ou vif !

Il a une voix de puceau. Il va chercher les yeux de Judith pour constater l'effet de son statut et de ses ordres. Il suit alors son regard. Et il voit la même chose qu'elle. Il tend le bras et désigne. Il dit :

— Vérifie là-bas, Jeannot. Il a pu vouloir grimper s'il est fada.

Judith se mord l'intérieur des joues. *Fuck.* Au fond d'elle, elle ne veut pas qu'ils retrouvent Simeone Fucilla. Le foulard, les tickets de rationnement, la chaîne et la médaille n'y changent rien. Et elle pense en américain. C'est très mauvais signe. Pourtant, l'Italien a bien dû tuer Marie Valette. Elle en a la preuve. Mais elle a aussi comme un doute. Le doute

vient de l’odeur, du foulard. Il sent la coriandre, la mandarine, la pêche, le jasmin. Les ordres de Robert fusent :

— Néné, va chercher les autres, rassemblement général. Jojo, fais renifler au chien.

Néné se tire, il dévale. Jojo attrape le fox-terrier par le cou. Il fourre la musette sous la truffe de l’animal. Il lui frotte dessus. Le chien couine. Jojo lui met une tape sur l’arrière-train. Le fox avance. Il renifle un bosquet de thym. Il lance un regard à son maître et part comme une balle. Il remonte en biais. Il saute par-dessus un arbre mort et couché, soulève de la poussière. Il bondit une dernière fois puis freine des quatre fers. Il manque de finir cul par-dessus tête. Il est aussi improbable que ses maîtres. Tout ça n’est qu’un jeu. Ce sont tous des gosses.

Cependant, ça sent aussi le massacre. Les pattes antérieures du chien grattent maintenant le sol comme pour déterrer les ossements d’un sanglier. Judith voit le bosquet. C’est où l’infortune a conduit ses yeux, à la base du triangle d’arbres bas qui montent oblique vers la roche. Elle ne veut pas voir. Elle dévie le regard. Dans une diagonale vide, elle aperçoit les premières baraques de Saint-Martin-en-Vercors en contrebas. Comme si Dieu avait planté les résineux pour elle. Le fox-terrier jappe. Judith comprend aussi vite que les trois gars. Robert contrôle son fusil. Il met en joue. Il dit :

— En formation.

L’exécution de l’ordre consiste à avancer en ligne, espacés de deux mètres, les fusils épaulés. Le chien s’enfonce. Il disparaît. Il n’aboie plus. Trois secondes après, il grogne, comme s’il s’était agrippé à une proie. C’est un chien de chasse à gros gibier, il l’a sûrement fait. Ses mâchoires sont aussi puissantes que celles d’une orque. Ses crocs se sont enfoncés dans de la chair.

Jojo, Jeannot et le grand Robert avancent. Dix mètres. Ils vont tirer. Judith fouille dans son sac à dos. *Grouille, grouille*. Elle ne trouve pas son

appareil photo. Elle perd les pédales. Son sang bouillonne. Elle n’a jamais photographié de meurtre, juste avant la mort. L’appareil est là. Il pend à son poignet. Dans un même mouvement, elle l’attrape et le déhousse. Elle aspire de l’air chaud, bloque sa respiration.

Judith n’y peut rien, c’est comme le soleil. Si c’est Simeone Fucilla, ils vont lui régler son compte. Un homme hurle. Le chien couine. C’est à vingt-cinq mètres d’elle. Une forme jaillit. Elle s’élance dans l’inclinaison. Évidemment, que c’est un homme et que c’est lui. Il y a un objet dans sa main droite. Un couteau. L’autre main est comme bandée dans un chiffon, il y a du sang. Le chien est accroché à sa jambe. Les semelles de Judith écrasent quatre fleurs bleues de cupidone qui ont séché sur pied. Elle arme son appareil. Elle voit. Le chien est touché au flanc. Le bras qui monte. Les tatouages. Le dos osseux. Le chien est suspendu à sa proie.

Le grand Robert casse la ligne. Il cavale à grandes enjambées, saute par-dessus les herbes et les branches. Les deux autres se figent. Ils visent. C’est Robert qui tire le premier. Le Lee-Enfield crache une cartouche. Judith voit le feu. De l’écorce vole. Elle connaît parfaitement ce fusil d’infanterie britannique. Il reste cinq coups. Cinq. La pente devient plus raide. Le chien gigote. L’homme traqué ralentit. Fucilla va y passer. Il a tué et il va mourir.

C’est au moment où l’Italien agrippe une oreille du chien de sa main bandée et que son bras s’abat pour le percer : Judith déclenche. Un dixième de seconde avant. Elle sait faire. Du sang gicle du pelage beige. L’index de Robert presse la queue de détente. Le chien lâche prise. Le deuxième coup de feu part. Le projectile touche. Il transperce l’omoplate de l’homme. La puissance d’impact fait vriller son buste. Fucilla pivote sur ses hanches et son bassin entraîne ses deux jambes dans un tourbillon. Puis l’Italien reste figé une demi-seconde. Il est de face quand Judith croise son regard dans l’objectif. Les tatouages recouvrent ses bras, il en a même dans le cou. Le projectile a brûlé son marcel au niveau de son pectoral droit. Il n’y a pas

encore de sang. L’homme bascule et s’effondre sur le dos. Ses lunettes volent. Le chien couine.

Plus haut, dans l’étroite vallée, la cloche de Saint-Julien se balance dans son beffroi. Le premier coup retentit. Il descend le vallon pendant que le deuxième percute le métal. Les douze coups sont frappés. Ils fondent sur la montagne et s’entremêlent, sans jamais parvenir à surmonter la falaise. L’Italien halète. Le chien suffoque. Le jeune Robert avance, ses pieds raclent le sol, soulèvent les aiguilles. Fusil en joue, il vise. Quand il arrive à deux mètres de l’Italien, il lui reste quatre cartouches dans le chargeur. Judith se dit que son procès se résumera bientôt à une balle dans le front. Plus haut, le soleil brûle la roche. Au milieu de la falaise, la Vierge du Vercors attend que la nuit vienne.

---

1. Titre américain de *La Chevauchée fantastique* de John Ford (1939), avec John Wayne dans le rôle du hors-la-loi Ringo Kid.

# Des imbéciles font justice de nos rêves

Duroy raccroche le combiné en Bakélite. Le radio l'observe. C'est un gars banal, cheveux ras. Il n'a perdu aucune miette de sa conversation avec le commissariat à la République. C'est surtout Duroy qui a parlé. L'échange disait : « Un crime politique a été commis à Saint-Julien-en-Vercors » ; « Je réclame l'aval des supérieurs » ; « L'urgence est d'encadrer les résistants échauffés du Vercors ». Il disait : « La victime a une vingtaine d'années, elle s'appelle Marie Valette » ; « Le transfert de la baronne Ehrlich attendra » ; « L'enquête sera bouclée avant la nuit ». À l'autre bout du fil, le secrétaire du délégué à l'épuration a pris note.

Duroy observe les chaussettes montantes du radio par-dessous la table. Il hésite. Il aurait pu demander son assistance pour télégraphier un message à ses chefs. Pour le reste, il n'a pas besoin de lui. Donc il se lance. Il décroche à nouveau le combiné, actionne le cadran jusqu'à la butée. Il compose les trois premières lettres du central. La voix de la téléphoniste est toujours plaisante. C'est la même femme. Duroy dirait trente ans. Il demande le *Café des Francs Joueurs* à Oullins. La demoiselle du téléphone dit :

— Je vous bascule sur un autre standard.

Une minute plus tard, le commissaire perçoit le brouhaha du bar, seul clos couvert du sud de Lyon, terrain de jeux préféré des boulistes et repaire des forcenés de belote coinchée. C'est Martine qui répond. Martine est la patronne, voix gouailleuse, il la connaît bien. Elle a perdu son mari en 1938.

Accident aux entrepôts de la SNCF. Duroy demande Roger Bazin. C’est le nom d’état civil de son ami Bornan. Il y a comme une gêne dans la réponse. C’est que son camarade passe son temps libre à draguer Isabel, la serveuse espagnole.

Martine dit que Roger Bazin est bien dans les parages. Elle fait donc patienter. Durant l’attente, le radio a repris ses affaires, il réceptionne un télégramme. Le rouleau déroule une bandelette de papier blanc. Le radio décrypte, puis la poignée du télégraphe crépite. La voix aiguë de Bornan grésille enfin dans l’écouteur :

— Allô ?

— Bonjour, Roger, c’est Duroy. J’ai besoin de toi.

— Salut, Georges. Où ça ?

— Grenoble.

Duroy marque une pause. Il ajoute :

— Il faut que tu me renseignes sur une dénommée Marie Valette. Elle y était institutrice. Elle vient d’être assassinée dans le Vercors. Tu peux me rendre ce service ?

Le radio s’immobilise. Il fixe désormais Duroy. Le commissaire a la mâchoire serrée. Il lui fait signe de continuer son travail. L’autre s’exécute. Bornan demande :

— Tu as une adresse, le nom de l’école ?

— Non.

— C’est pour quand ?

— Au plus vite, ça chauffe, ici. Les FFI du coin ont organisé une chasse à l’homme pour trouver un suspect. Il va y avoir du grabuge. Quand tu as les infos, il faudrait me les monter à Saint-Martin-en-Vercors. Je suis désolé de te prendre au débotté.

— Il y a encore beaucoup de gars, là-haut ?

— Non, tout le monde a quitté le plateau. Il reste les locaux. Et Choranche, le chef de la zone sud, qui aura sa nouvelle affectation ce soir.

Le radio pourrait tout aussi bien télégraphier une lettre d’amour, ça serait pareil. Duroy sait qu’il ne fait que l’écouter.

— Choranche… Un cas, pas vrai ! Fidèle à sa légende ?

Duroy sonde encore le radio avant de répondre. Il dit :

— Pire que ça.

Le radio ne moufte pas. Il codifie en fait un message pour Paris. Duroy va pour saluer, mais Bornan est en amitié à l’opposé de ce qu’il est en mission : c’est une pipelette. Il interroge :

— Tu es dans ta belle-famille ?

— Non, non, ils sont dans le Royans, pas très loin certes…

Duroy précise :

— Il ne s’agit pas d’une affaire personnelle.

Il y a un silence. Duroy ne veut pas relancer. Il laisse faire.

— Je m’occupe de ta Marie Valette. Je peux te joindre où si besoin ?

— QG militaire de Saint-Martin.

Duroy ne salue pas. Il raccroche, se lève et quitte le bâtiment. Il doit aller chez les Valette. D’ailleurs, il aurait dû appeler Bornan après. Les informations auraient été circonstanciées. Mais se rendre à La Chapelle aurait fait un détour. Son temps est compté. Les FFI vont trouver l’Italien, le lyncher. Et Bornan saura de toute façon se débrouiller. Il était un messager du contre-espionnage. Il sait faire.

Duroy descend la ruelle en direction de son véhicule. Il entend des cris, des aboiements en masse. Il allonge le pas. À l’angle du dernier bâtiment, il est sur la placette. Côté sud. Il y a l’église, son versant méridional qui file en pente douce, quand l’autre, plus étroit, monte à pic. Sa voiture est bien là, à l’ombre du platane fourni, quatre mètres devant la mairie. Trois types traînent un corps sous le commandement d’un FFI. Il y a un gros et un blondin, et un autre. Il reconnaît le chef. C’est le grand freluquet du barrage qui a examiné son laissez-passer. Il est juste derrière la fontaine à double dégorgeoir. Il reconnaît aussi le gros. Et ce n’est pas tout. Six autres

retiennent une meute de chiens. Plus bas. Les chiens étirent les laisses. Ils tiennent le gibier, ils veulent renifler Simeone Fucilla.

Duroy examine et compte par-dessus la fontaine. Il y a onze hommes. En armes. Onze FFI. Le dernier est de biais, il ne distingue pas son visage. Il y a aussi les habitants : sept femmes âgées, deux hommes mûrs, sans doute des fils. Il y a une dizaine de gosses, dont trois de ceux qui jouaient à la guerre ici même ce matin et qui chantaient encore « Maréchal nous voilà » à l'école il y a peu. Il y a aussi une femme d'une quarantaine d'années, seule, contre la façade de la mairie. Il est 12 h 43 et ça fait plus de trente personnes qui font le spectacle ou y assistent.

Fucilla est ligoté aux chevilles et aux poignets, les bras au-dessus de la tête. Ses jambes bringuebalent. Elles sont attachées entre elles par un emmêlement de cordes. Son marcel est terreux, imbibé de sang à l'épaule droite, le pantalon déchiré sous le ficelage. Duroy discerne les tatouages, la fine moustache taillée ras. Il est mort. C'est trop tard. Duroy a échoué. Il va falloir inculper des FFI pour assassinat. Ou fermer les yeux au nom de la cause. Il sort alors son paquet de cigarettes. Il gratte une allumette et flambe la pointe d'une américaine.

Quand il secoue la flamme pour l'éteindre, le buste de l'Italien se soulève de la terre battue. La tête pivote. Les yeux s'ouvrent puis se referment. De la bave coule. Elle est rouge. Il est vivant. Duroy a encore une chance. Les FFI le traînent évidemment comme un animal depuis loin. Ils l'ont remorqué dans la forêt, les champs, sur la route, le bitume. Mais il est vivant. C'est une carne, un genre d'ancien bagnard. Ces hommes-là ont plusieurs vies. Le poignard tatoué bleu sur l'avant-bras droit répond à la croix de l'avant-bras gauche. Duroy jette l'allumette un tiers noire. Elle virevolte et son extrémité se brise sur le sol.

Duroy calcule le meilleur choix. Un mètre de terre après, les muscles du cou de l'Italien cèdent. La tête rebondit dans l'ocre pâle, couleur de sable. La mâchoire est molle, maintenant. Duroy observe l'arbre touffu, la branche

horizontale. Il s’imagine l’avant et connaît l’après. Ils l’ont tiré comme un lapin, ficelé façon caillette. Et ils vont le finir. La foule se masse pour la pendaison. Elle va peut-être grossir.

Alors que les trois bougres tirent l’Italien jusqu’à sa potence et le charrient par-dessus un muret, un FFI se détache des suiveurs. Il est petit. C’est celui dont Duroy n’a pas vu le visage. Il remonte en courant, fend la meute de chiens en transe. Il tient son fusil par le canon. Il saute le muret. Le FFI fait deux pas chassés et ajuste. Il abat la crosse sur la pommette. La pommette s’enfonce, les os craquent, la peau éclate. Fucilla n’émet aucun son. Les cris de la foule commencent. Ils fusent. Les vieilles ont les poings serrés, les gosses braillent. Le sang gicle. Les gosses tapent dans leurs mains. Un enfant avance. Il s’approche de Fucilla et balance un coup de pied dans son flanc. C’est le gosse à l’arme automatique de ce matin, le plus grand. Il tient sa vraie guerre. Le corps de l’Italien se retourne. Son marcel part en lambeaux, comme la peau. L’homme est une poupée de chiffon, de sang. Ses membres se désarticulent vers les genoux, ses pieds ne sont qu’une queue de limace. Les vieilles sont en bordure de route. Ce sont les spectatrices des mauvaises places. L’une d’elles a le menton pointu, des yeux de démon, bleus et translucides. Elle hurle :

— Tuez-le ! Tuez-le !

Les autres gosses s’associent. Ils forment un demi-cercle. Ce sont les trois plus jeunes qui débutent. Certains n’ont pas huit ans. Ils hurlent :

— À mort !

L’un des hommes mûrs crie :

— Salopard de macaroni ! C’est lui, l’assassin, le crevard !

Duroy identifie le FFI qui frappe au fusil et s’acharne : c’est Petit Louis. Le petit FFI qui a pissé contre un tronc d’arbre à l’entrée du village. Les coups de crosse pleuvent. Duroy contrôle. Le fiancé de la morte. Même trogne, même hargne sous la moustache. Petit Louis soulève son arme plus

haut, monte le canon, prépare le coup fatal. Il aura sa peau, le vengeur. La mort est à lui.

Le fusil monte comme un pilon dans l'ombre du platane. Trois chiens remorquent un type qui les tient en laisse, un gars râblé aux épaules solides, bâti comme un tank. Il ne tient pas. Les chiens sautent le muret et atteignent le corps. Duroy connaît leur race. Ce sont des épagneuls. Les chiens reniflent les pieds. Un noir et blanc urine contre le platane. La joue ensanglantée de l'Italien frotte le sol. Le reste du visage est amoché. La paupière close. La peau burinée brille à travers le sale. Le sang mouille la terre claire. Les chiens y collent leurs truffes. Duroy tire une taffe qui sera la dernière.

Il est commissaire de police près le délégué à l'épuration. Il pense doucement mais est là pour ça. Des gosses FFI, tout héros qu'ils soient, ne tueront pas un homme sans enquête ni procès. Bien sûr, qu'ils le peuvent. Et qu'ils le veulent. Mais Duroy remplira sa mission. Coûte que coûte. Sauf qu'un chien mord déjà un mollet de l'Italien. Il déchiquette et ressort un morceau d'étoffe dans la gueule.

Les lèvres de l'Italien s'entrouvrent comme celle d'un goujon hors de l'eau. La crosse de Petit Louis s'abat. Le coup est porté sur la chute de reins, imprécis, rageux. Il ne tuera pas. Si le corps avait été sur le dos, il lui aurait explosé le foie. La femme qui est toujours seule devant la mairie porte la main à sa bouche. Elle est adossée à une porte. Des larmes emplissent ses paupières inférieures. Elle est figée, plus proche que la foule. Mais elle est hors de la meute. Fucilla émet des borborygmes. Des bulles écarlates éclatent à la commissure de ses lèvres, fondent dans les poils. Duroy connaît la scène. Elle se répète aux quatre coins de France. C'est l'orchestre des ombres, les imbéciles qui font justice de leurs rêves.

Le chef des FFI donne des instructions, encourage ses hommes. Le FFI trapu retient enfin les chiens. Les épagneuls couinent. Un gars fabrique un nœud coulant. Il lance la corde par-dessus la branche du platane. C'est le

gros. Duroy n’a que des ennemis parmi la foule. Sauf la femme de quarante ans. Et elle pleure, désormais. Il n’a donc pas d’autre option. Il doit se servir de son arme même s’il a une chance sur deux d’être lynché lui aussi. Il jette sa cigarette. La fumée décampe par sa bouche. Les chiens se regroupent. Ils se montent dessus, comme pour voir. Ils sont à trois mètres du corps. Leurs maîtres les tiennent à nouveau à distance. Ils pourraient bien les lâcher. Duroy porte enfin la main à son Luger.

Duroy n’a pas remarqué une personne. C’est l’Américaine. Elle est derrière les vieilles qui forment le chœur et crient à la mort. Et il n’a pas le temps de dégainer. Elle surgit, s’élance. Le gendarme Riton lui a indiqué son nom, mais Duroy ne l’a pas imprimé. Julia Dayton ? Non, ce n’est pas ça. La voilà qui bouscule une dame possédée, les yeux rivés sur l’Italien et bouche hurlante. L’Américaine crie :

— Arrêtez, arrêtez ça !

Les vieilles cessent immédiatement. Les chiens beuglent toujours. L’Américaine court encore cinq mètres en direction du corps, des trois FFI, de Petit Louis qui a armé un autre coup. Les cris l’interrompent :

— Stop ! Stop ! Arrêtez ça !

L’Américaine est intrépide mais le deuxième homme mûr, jusque-là spectateur, est sur son chemin. Il veut son bout de gloire. Il fléchit les jambes à 90°, ses bras s’écartent. Quand elle est à portée, l’homme attaque la hanche de la fille avec son épaule droite et la ceinture. Il broie entre ses bras, pousse sur ses cuisses. Duroy connaît ce mouvement. C’est une technique de lutte mise en œuvre au rugby, ce sport de brutes pratiqué par des brutes. Il l’a déjà vue. Ça s’appelle un *placage*. Les gosses applaudissent, estomaqués. Voilà le pays qui se libère ! Duroy dégaine son Luger.

Le commissaire avance de trois pas. Il ne sait pas où il doit tirer, ni sur qui. Peut-être sur le ciel. Il passe la fontaine, longe la façade de l’église, les deux marches plates, longues. Mais le chef FFI le repère. Le grand freluquet

bondit, épaule son fusil et le vise. Son compère du barrage, Petit Louis, se tourne alors. Il laisse l'Italien à son sang, le visage contusionné, les membres estropiés, le dos pelé, sous le platane. Les chiens se léchouillent et se mordent. Le grand gamin balance un dernier coup de pied. Dans le menton, cette fois. Ses copains redoublent d'applaudissements. Les semelles de Duroy glissent sur la terre battue. Il avance de deux mètres. Petit Louis épaule à son tour. Les trois FFI cessent de traîner le corps qui s'immobilise. Duroy ordonne :

— Lâchez cet homme.

Le ton y est, mais la voix est couverte par les cris des femmes qui ont repris et le braillement souverain des gamins. Et puis, il n'y a rien à lâcher si ce n'est des cordes. De toute façon, les trois FFI n'abandonnent rien. L'un d'eux, le blondin, ouvre le nœud coulant et se rapproche du corps. Il se penche et ajuste la corde autour du cou.

Au sol, l'Américaine se remet à peine du tampon assené. Elle se défait tout de même de l'étreinte du gars qui l'a plaquée et s'est à moitié estourbi en plaçant sa tête du mauvais côté. L'Américaine se met à genoux. Vite. Bouche ouverte. Elle entraperçoit Duroy, le pistolet argenté au bout de ses deux bras tendus. La crosse en bois entre ses mains calmes. Duroy hurle :

— Police, posez vos armes !

Tout le monde voit et tout le monde entend. Les cris de vieilles s'éteignent. La mort vient toujours après un court moment de silence. Le gamin cogneur harangue la foule, saute du muret. Le fusil du chef FFI s'incline. Duroy a réussi. Ils ont compris. Ils vont obtempérer, se taire. Tous. Sauf que Petit Louis ne bouge pas. Il est en sueur, le brassard FFI serré autour du biceps. Ce n'est pas un gars de Lyon, surtout un officiel, qui va lui voler sa mort. Le trou de son canon est noir et il va cracher le feu.

L'Américaine est encore à quatre pattes, sinon elle sauterait sur Petit Louis pour dévier le tir. Mais c'est trop tard, le doigt de Petit Louis commence à presser la queue de détente. Duroy bloque alors sa respiration.

Une gouttelette coule sur son front. Bizarrement, elle lui semble froide. Il la sent se détacher de son nez quand un cliquetis se déclenche et qu’un claquement éclate dans l’air saturé de la place, trente paires d’yeux braquées sur lui. Rien que des gens de bien qui ont perdu les leurs.

# Et quelqu’un pour guider la fête redoublée

Ils arrivent du dessous. La route du Buëch est bombée, fissurée par les fontes de l’hiver, quand la neige recouvre tout et oblige les hommes. La troupe a passé les premières baraques. C’est la dernière côte avant le village pendu au flanc de la colline, avant les arbres d’en haut qui chaperonnent. Trois gars de la traque tirent le corps de Fucilla sur le goudron blanchi et dur : Jeannot, Néné et un blond. Robert, le chef FFI, ouvre la marche. Il a une cigarette au bec et le fusil sur l’épaule. Les autres tiennent les chiens en laisse. Ils font comme ils peuvent, transpirent et braillent après les bêtes. Jojo est plus costaud, il s’en sort mieux. Les chiens ont fait le travail, ils veulent leur récompense. Toujours aucune trace du setter. Titou n’est pas revenu. Un chevreuil va le perdre. Il chutera dans un scialet[1].

Judith a le temps de penser. Elle marche quinze mètres derrière le cortège. Ça fait un moment. Depuis la forêt. Elle s’est trempé la tête au ru pour la refroidir. Elle a même pensé au gars à la voiture, celui qu’elle a croisé dans la prairie avec François Valette. Elle est certaine que l’automobile garée aux Albert est celle qui a traversé Saint-Julien après l’aube, juste avant qu’elle enfourche son vélo et que les gendarmes décident d’en finir avec elle. Si elle n’avait jamais vu cette voiture, elle ne serait pas dans un tel merdier. Pas de battue, pas de chiens, pas d’Italien. C’est à cause de ce type, tout ça. Judith secoue la tête. *N’importe quoi*.

Judith s’est donc mouillé la tête au Buyèche et puis elle a négocié avec le jeune Robert pour que ses hommes cessent de trimbaler Fucilla au bout

de cordes. Robert n’a rien voulu savoir. Évidemment. Donc, le corps racle le bitume. Les gravillons transpercent son marcel, écorchent sa peau. Du sang imbibe son épaule gauche. Le jeune Robert précède. L’Italien est son trophée. *Nom de Dieu, il est déjà mort.* Judith pince le bout de sa langue entre ses dents pour faire couler la salive. Elle ajuste sa casquette et crache. Elle dodeline de la tête. Le fox-terrier que Fucilla a blessé au couteau a été achevé sur place. C’est Jojo qui a tiré. Il lui a mis une balle entre les yeux et les gars l’ont vaguement recouvert de branchages et d’herbes mortes. *S’ils font ça à leur propre chien…* Judith inspire jusqu’au ventre. Sa cage thoracique lui gonfle le buste. Elle n’a que vingt-huit ans mais elle en pèse cinquante, peut-être plus. Depuis le temps que ça dure. Elle voudrait que ça s’arrête. Alors elle expire.

Robert arrive maintenant au croisement de la rue principale. Le tapage a attiré quelques curieux. Il répond à l’apostrophe d’une vieille dame en robe. Un châle noir recouvre sa chemise brodée et à manches longues. Elle ne sue pas. Sa peau est devenue trop épaisse pour laisser passer le chaud. Le jeune Robert baragouine :

— C’est l’assassin de la Marie Valette, un de ces enfoirés de Fucilla !

Il jette son mégot et traverse la route. La vieille tambourine alors sur deux portes pendant que les trois tracteurs hissent le corps. La dame est courbée, la tête sous le dos, mais elle est leste. Peut-être l’était-elle moins il y a une minute. Trois femmes sortent de la même bâtisse. Elles sont accoutrées à l’identique. Elles examinent le corps qui monte la rue, font un pas de recul quand débarquent les chiens. Judith n’a pas l’idée de sortir le Leica. Il est calé dans son sac. Elle ne prendra pas de photos. Ni d’elles, ni de Simeone Fucilla, ni de personne. Un point, c’est tout. Elle ne photographiera plus de morts. Jusqu’à l’Est.

Quand Judith atteint la place, les FFI remontent Fucilla vers le parvis de l’église. Les quatre vieilles suivent, derrière les chiens, derrière Judith. Elles sont la queue du cortège. Robert se dirige vers un FFI qui l’attend, plus

vieux que lui, vertical à côté de son fusil mais petit. Il lui met une tape dans le dos. Judith l'a déjà vu, il est aussi du barrage de Saint-Julien. C'est la même équipe. Mais elle ne le remet pas plus que ça. En tout cas, elle ne connaît pas son nom. Le type attend le corps. Il n'attend même que ça. C'est là qu'une ribambelle de gosses dégringole du chemin des Écoliers. Ils courent après un plus vieux qu'eux, en culottes courtes. Deux hommes mûrs sortent aussi de la mairie. Une porte claque. Ils ont quarante, quarante-cinq ans, sont en bras de chemise. Le corps passe devant le FFI au fusil. Le petit gars a préparé sa glaire. Il la crache dessus.

Le jeune Robert a une idée en tête. Judith comprend ce qu'il réserve à Fucilla quand ses yeux captent les feuilles du platane. L'Italien est peut-être déjà mort, mais ils vont le pendre quand même. Judith entraperçoit alors le cadran de l'horloge. Il est 12 h 42. Bientôt 12 h 43 au mur de l'église sans clocher, là, juste au-dessus du fronton triangulaire, de la double porte massive, noircie et incrustée de balles, dans l'axe de l'œil-de-bœuf, comme une réplique. 12 h 42. Bientôt 43.

Les gosses sont maintenant sur la placette. Ils débordent les vieilles, se fourguent des coups d'épaule. Ils doublent aussi Judith. Un petit roux pousse un autre qui se prend les pieds dans ceux d'un camarade. Ce dernier s'étale sur la terre battue, beige, sèche. C'est vers la voiture. Les autres se marrent, lui chouine. Il se redresse et frotte ses genoux qui saignent déjà. Les gosses forment un demi-cercle en dessous de l'arbre. Judith reconnaît le véhicule.

Judith jette un œil derrière elle. Les quatre vieilles sont arrêtées. Elles sont postées en bordure de route, attendent. Une femme dévale le chemin des Écoliers. À trois contre un, c'est l'institutrice. Ses jambes cavalent sous sa jupe qui plisse. Judith lit les inscriptions sur la façade de la maisonnette qui borde la place. Les deux fenêtres du second sont ouvertes. Les volets du premier sont clos. Les portes du rez-de-chaussée aussi. C'est écrit à la peinture, marron-rouge sur fond blanc. Entre la paire de fenêtres :

« MAIRIE ». Au-dessus des portes : « TÉLÉPHONE ». Trois bicyclettes sont entreposées contre le mur.

Judith toise les vieilles qui ne la remarquent plus, absorbée comme un cachet UPSA par un verre d'eau. Judith veut partir, certes. D'autant que trois autres mégères rappliquent pour rejoindre leurs congénères. Elles viennent du sud, remontent la route principale, bien trop pressées pour leurs os. Mais Judith est encore là.

Pourtant, elle ne peut assister au supplice. Alors elle sonde la route au nord. Elle va marcher jusqu'à Saint-Julien. Elle va même courir. Elle se met en mouvement, file dans la direction opposée. Pas rapides. Elle croise l'institutrice. Qui ne rejoint pas les enfants. Non, elle se glisse le long de la façade, se poste devant la mairie.

Judith s'arrête. Net. La tête lui tourne. Son sac à dos lui semble trop lourd pour la première fois de sa vie. Elle ne risque pas de courir les trois kilomètres qui séparent les deux villages. Ça monte trop. Même sur du plat, elle ne pourrait pas. Elle pivote. C'est mécanique. Judith scrute. L'institutrice n'est pas comme les autres. Elle a les poings serrés, la tête escamotée entre les épaules. Ses lèvres sont tendues, elles rentrent dans ses joues. Les plis de son front se creusent quand les vieilles parlent entre elles. Elles complotent. Elles sont sept. C'est leur jour de chance. La vindicte ramènera leurs morts. À l'instinct, Judith fait demi-tour. L'institutrice observe le corps. Son regard inspire la prière, miscellanées d'amour et d'angoisse.

Judith se fige au milieu de la route, derrière les vieilles. Elle entraperçoit le type qu'elle a croisé quand elle raccompagnait François Valette. La Peugeot est à lui. Il se plante à une dizaine de mètres de l'église, un pentagone asymétrique, dans l'axe de la fontaine qui goutte. Il allume une cigarette, souffle la fumée. Il a les cheveux très noirs, plutôt en arrière. Seule une mèche frisotte vers son front. Il porte un pantalon de toile, une chemise. Il porte surtout un holster d'épaule et une cravate courte,

bordeaux. Il observe le corps de l'Italien. Judith suit son regard. Mais elle ne voit pas. Les dos des vieilles lui obstruent la vue.

Puis le corps apparaît. C'est Néné et Jeannot qui le tractent, toujours avec le blond. Le jeune Robert pilote la manœuvre. C'est là que le petit FFI, celui qui a craché sur Fucilla, se détache des suiveurs et fonce sur sa cible. Il franchit le muret en pierre. Il arme son fusil en marteau piqueur et cogne l'Italien à la tête. Judith ferme les paupières, le sang afflue à ses tempes. Sa mâchoire se contracte, elle déglutit. La clameur s'élève alors. Ce sont les vieilles, des cris d'enfant, des voix d'homme, des applaudissements et des rires. Lorsqu'elle rouvre les yeux, un gamin a rejoint le petit FFI qui s'acharne à coups de crosse. Le gosse est grand. Il cogne les côtes. C'est la collision du pied et la traction des FFI qui tournent le corps. Fucilla gît maintenant sur le ventre. Le petit FFI va le tuer une deuxième fois avant la pendaison. Une vieille hurle :

— Tuez-le ! Tuez-le !

Et trois bambins pas plus hauts que deux grenades hurlent :

— À mort !

Un des hommes mûrs dit :

— Salopard de macaroni ! C'est lui, l'assassin, le crevard !

Les coups de crosse ne s'interrompent pas. Les chiens débarquent, Jojo ne les tient plus. Un petit poilu chope l'Italien à un mollet. Il mâchouille un bout de tissu, de la peau d'homme. Judith ne calcule pas. Elle entrevoit la femme contre le mur de la mairie. L'institutrice se retient la bouche, elle pleure. De l'autre côté, il y a le type de la prairie, le propriétaire de la voiture. Il catapulte sa cigarette puis porte la main à son aisselle.

Judith démarre. Elle court droit devant. Le passage est restreint, mais elle fonce, les épaules en avant. Elle percute le bras d'une vieille qui vocifère, la première, celle qui a rameuté. Elle ne perçoit plus que le hurlement des chiens. Elle braille :

— Arrêtez, arrêtez ça !

Elle remonte cinq mètres à l’oblique, sous la fontaine. Elle ne voit pas que le petit FFI va à nouveau frapper Fucilla de son fusil, mais elle gueule encore :

— Stop ! Stop ! Arrêtez ça !

Elle ne voit pas non plus sur sa droite. Pourtant, un homme fait deux pas chassés, ouvre les bras. C’est un des hommes mûrs et c’est brutal. La hanche de Judith se déforme à l’impact. Cependant, elle est lancée, va vite, sa cuisse heurte le cou de l’homme en même temps qu’il la soulève du sol et la propulse en l’air.

Quand elle retombe, Judith n’est pas sonnée. C’est l’homme qui s’est assommé. Il l’enserre, mais il est sous elle et ses bras sont mous. Judith gesticule. Elle se retrouve à quatre pattes. Les gamins ont cessé d’applaudir. Judith relève la tête et voit le type de la prairie, l’homme à la Peugeot, dégainer son arme et viser droit. Robert épaule alors son fusil. Vite. Le petit FFI qui frappait Fucilla épaule aussi. Très vite.

L’homme de la prairie, le type aux cheveux noirs, avance, ses semelles glissent. Le grand gamin qui se donne en spectacle en profite pour assener un dernier coup de pied au corps meurtri. Il vise la tête. La tête encaisse. Les applaudissements se répètent. L’homme de la prairie, celui au pistolet dégainé, dit :

— Lâchez cet homme.

Les FFI préposés à la corde, dont Néné, ne lâchent rien. Le blond ouvre le nœud coulant et passe la corde autour du cou de l’Italien. Le grand gamin lève les bras à la Joe Louis[2]. Il se poste sur le muret. Il sautille, bombe le torse face à ses cadets. L’homme de la prairie, le type qui veut les arrêter, crie :

— Police, posez vos armes !

Les vieilles cessent immédiatement de crier et Robert baisse son arme. Même les chiens se taisent. Mais le petit FFI qui a craché au passage de Fucilla et l’a frappé avec son fusil en a décidé autrement. Il reste en

position. Il est campé sur ses jambes fléchies. Il vise le policier. Personne n'entravera ce pour quoi il est ici. Il a un brassard FFI sanglé autour du bras. Il est la loi. Son doigt se fait plus pressant sur la queue de détente et un coup de feu part.

C'est derrière elle. Ça vient de la route. Elle distingue Choranche. Il est grimpé sur son cheval. Il a tiré par-dessus la foule. Il a devancé le carnage, guidé la fête au moment où elle redoublait. Les sabots de sa jument claquent sur le goudron, au pas. Tout le monde l'observe. Sauf le policier qui vise toujours le FFI. Choranche contourne les vieilles. Il se dirige vers le policier, lui fait signe de rengainer. L'homme s'exécute. L'animal foule la terre battue, passe la fontaine. Le petit FFI est un pénitent qui a découvert son Créateur, canon désormais baissé. Choranche choisit le parvis de l'église. Il est 12 h 44. Le militaire jette son fusil à Robert qui l'attrape au vol. Les trois FFI de la corde reculent. Néné a un air nigaud, mâchoire décrochée. Un sourire se dessine sur le visage de l'institutrice, adossée au mur de la mairie. Les vieilles trépignent. L'une d'elles murmure :

— J'espère que le rouge est déjà mort.

Le grand gamin qui a frappé Fucilla dégringole du muret, il tombe sur les fesses, un mètre plus bas. Ses camarades ne rigolent pas. Ils attendent. C'est l'heure du verdict. Choranche coule contre le flanc de sa monture. Il saute à terre. Il dégaine son sabre, lui, l'homme qui a risqué sa vie sur ce plateau et que les gens craignent et détestent. Il partira cette nuit, peut-être demain. Mais avant, il avance jusqu'à Simeone Fucilla. Il observe le corps, puis la foule. Le sabre se rapproche du cou. La lame tranche la corde.

---

1. Terme dialectal désignant les gouffres de surface dans le Vercors.
2. Joseph Louis Barrow, dit Joe Louis, boxeur américain (1914-1981).

# UN ROUGE ET DES BLEUS

# Mais ils ne les empêcheront pas tels des anges tutélaires

Judith fixe la route, les paupières écarquillées. Elles ne veulent plus se fermer. Les flashs défilent sur le pare-brise de la 402 du commissaire Duroy. Judith est assise sur le siège passager. Sa tête veut oublier Simeone Fucilla, la chasse, tout. Les coups des partisans et les cris de la foule. Sa chair ne veut plus rien. Judith aurait pu les arrêter, sous la falaise. Elle aurait dû. Mais c'est trop tard. Son corps est encore sur le banc devant l'église de Saint-Martin. Judith entend les voix étouffées. Sa vision est trouble et les images et le sang lui brûlent la cornée. Choranche s'active. Économe de ses gestes, il gère ses troupes, commande. Ils sont en conciliabule avec Duroy. Ils se répartissent les tâches. En conséquence, Choranche prend en charge Simeone Fucilla. Un médecin militaire est dépêché. Choranche dit au plus gradé des FFI, le jeune Robert :

— Bourgeois, le blessé est placé sous votre responsabilité…

Il se tourne vers Duroy et ajoute :

— … jusqu'à la fin de l'enquête sur l'assassinat de Mlle Valette, c'est exact, commissaire ?

Duroy acquiesce. Les vieilles maugréent à l'évocation du patronyme de la morte. Elles veulent juste que l'Italien se balance sous le platane. Fucilla est chargé sur une charrette tirée par une vache. Duroy sonde quant à lui la musette de l'Italien, le sang sur le rabat. Il tripote le foulard de Marie

Valette, examine les tickets de rationnement, les lettres d'amour. Il file ensuite au QG militaire. Judith le voit sur le pare-brise de la Peugeot. Ça défile. Robert, Jojo, Néné et Jeannot s'y collent. Les quatre maquisards inséparables. Il n'y a pas de brancards, rien. Ils fourguent le corps à même la paille. Direction l'hôpital. Fucilla est inconscient. L'embarcation remonte le village. Les gendarmes arrivent juste après. Petit Louis, le fiancé de la Marie Valette, a déjà disparu. Les gendarmes s'extraient de la fourgonnette. Ils sont six, dont Riton et le maréchal des logis Marchal. La population s'est massée. Sûrement une centaine de personnes, comme si des sirènes avaient longé les vallées et les cours d'eau. Les gens seront un jour plus de trois cents à affirmer qu'ils en étaient. Mais ça ne durera pas. Judith sait comment se passent les choses. La circulation du temps les en dissuadera. À la fin, personne n'aura jamais participé à rien. Surtout quand ils se souviendront des mots du curé. Il est là, le gars jovial, sur le parvis de l'église et le pare-brise de la 402. L'abbé Gaston réunit les fidèles. Il leur rappelle qu'ils ont caché des jeunes partisans dans leurs maisons, qu'ils sont des braves, que même Dieu a assez de sang sur les mains. Ça ne ressemble pas à un prêche. Les gendarmes dispersent la foule. Ils soulagent Judith.

Elle réussit à fermer les paupières. C'est le début de l'après-midi, elle est rincée. Les images ne défilent plus. Elle a besoin de dormir. Pourtant, elle pense encore au curé de Saint-Martin. Elle le connaît bien. C'est un gars sympathique, catholique fervent qui lui a payé de l'alcool de prune. Il l'a renseignée pour son reportage parce qu'elle est d'origine irlandaise. La nationalité américaine de Judith l'a rendu frileux, mais le sang paternel l'a rassuré. Il a dit : « Les Irlandais sont de vrais chrétiens qui résistent à la perfide Albion. » Il a surtout soutenu la cause, comme tous les curés du plateau. L'abbé Gaston en était même un fer de lance.

Judith a toujours les yeux fermés. Le moteur de la Peugeot ronronne dans la ligne droite. Duroy conduit bien. Elle discerne maintenant l'Italien. L'intérieur de ses paupières a finalement remplacé le pare-brise. Sauf que la

lumière est orangée et qu'elle tire sur le rouge. Judith sait que l'hôpital de Saint-Martin a été vidé. Les infirmières sont parties avec les troupes au combat. Pareil pour les médecins. Ils ont longé la vallée du Rhône, soigné les libérateurs de Lyon, de Roanne. Ils doivent être à Dijon, désormais. Et elle devrait être avec eux. Les médecins… Fucilla a besoin de soins intensifs. Phil est dans le métropolitain. Il est 7 h 33 à New York. Il se rend à l'hôpital. Simeone Fucilla va mourir. Son frère lui manque. Et le père de Judith débarque. Comment le blond et magnifique Richard Ashton, celui que ses amis appelaient le Finlandais à l'université, Dick la rigueur, travailleur infatigable, le King de la ganterie en agneau plongé, a-t-il pu tout laisser partir à vau-l'eau ? Judith inspire un bon coup. Son siège vibre. Les roues de la 402 absorbent les grains du goudron râpeux. La route tournicote. Ses intestins et ses souvenirs tanguent, bâbord-tribord.

Judith ne sait pas trop pourquoi elle s'est proposée quand Duroy a demandé où habitaient les Valette. Elle n'aime pas ce type qui s'enfonce dans son fauteuil, derrière le gros volant. Elle voulait juste connaître son nom. Depuis que son véhicule a traversé le village en début de matinée, la vie du Vercors a basculé. Et cet oiseau de malheur a bien un nom. Elle le sait, désormais : Duroy. Et une profession, il est commissaire. Il lui inspire de l'aléa et de l'inconfort. D'autant qu'il a déjà allumé deux cigarettes et que la fumée emboucane, sans compter les vapeurs d'essence. Pourtant, même avec cent litres de carburant dans le dos, Judith a moins de risques de mourir en regardant Duroy allumer une autre cigarette qu'en vivant sous les Boeing B-17 Flying Fortress. Judith ouvre les yeux. Elle observe le ciel par-dessus les montagnes. Elle ne veut plus réfléchir. Or ça ne s'arrête pas. Elle mouline. Si l'Air Force pouvait bombarder de la haute stratosphère, elle le ferait. Les gens ont adoré les GI's à la libération de Paris, mais c'est aussi une histoire de journaux, des instantanés d'allégresse crachés par les transistors. Judith secoue la tête. Elle n'est pas sous les obus. Elle est sur le siège passager de la Peugeot, la vitre baissée, le bras par-dessus la

portière, sa casquette sur les genoux. L'air brasse ses cheveux, les sèche. Son père est dans le ciel. Daddy qui fabrique TOUJOURS les plus beaux gants de Brooklyn et du monde entier et qui connaît ENCORE les peausseries mieux que ses propres ouvriers. Richard Ashton, le Finlandais, Dick-Irish. *Oyv'avoï* [1] *!* Judith connaît le pourquoi. Elle n'a jamais voulu analyser le comment. La grande crise ? La baisse de qualité des matières premières ? La tuberculose ? Le désamour prolétaire pour le métier ?

Duroy n'a pas parlé depuis le départ de Saint-Martin. Il a pris vers La Chapelle, doublé des piétons, suivi la Vernaison à l'intersection de la route qui descend de Saint-Agnan, dépassé les premiers bâtiments des Baraques, juste avant l'embouchure des Grands Goulets. Les Baraques sont des constructions hautes, trois étages, plantées un peu de guingois. Duroy passe maintenant le garage et l'hôtel, juste avant le virage. Il compte : deux fois huit. Seize fenêtres sur deux étages. Le bâtiment est long, il doit faire vingt mètres. C'est étrange de coller un garage automobile à un hôtel. Ça doit être les mêmes propriétaires, au moins la même famille. C'était surtout le lieu de résidence de la baronne Ehrlich. La baronne a débarqué en janvier, logé six mois à l'hôtel. Elle s'est fait passer pour une actrice venue planquer sa juiverie dans les montagnes. Mais elle n'est pas plus juive qu'actrice. Duroy ralentit. Il y a du monde en terrasse, à l'ombre du vélum déroulé. Des vieux jouent aux cartes sur trois tables. Le bâtiment n'a pas été détruit. Le verrou des Grands Goulets a vite sauté. Tous les accès ouest ont été pris d'assaut simultanément. Les maquisards étaient mal équipés. Les parachutages alliés n'ont jamais répondu à la demande de l'état-major militaire du Vercors : « Pour que le chamois bondisse, besoin urgent de gros sabots et de haches à bois de cerf ! » Duroy devrait interroger les tenanciers de l'hôtel. C'était sa mission : enquête sommaire si nécessaire et transfert de l'espionne. Mais il ne s'arrête pas. Il accélère, entame la courbe au centre de la route. La Peugeot file, la trajectoire est parfaite. Sa guide américaine est sur le siège

passager. Elle semble un peu ensuquée. Elle a fermé les yeux durant plusieurs minutes. Ça doit venir de la chaleur ou de la mort. Duroy jette son mégot à la sortie du virage. Et il se risque :

— Vous connaissez la baronne Ehrlich ?

Les images disparaissent définitivement du pare-brise et de ses paupières. Fucilla, l'abbé, son frère Phil, tout s'en va. Judith renifle, replace la casquette sur sa tête, à l'envers. Elle inspire un bon coup. Elle ne peut s'empêcher de regarder Duroy. Elle parle aux gens dans les yeux. Elle réfléchit et rétorque :

— Je l'ai vue quelques fois. Elle ne passait pas inaperçue, comme on dit.

Duroy ne décolle pas le regard du bitume, ni la main du levier de vitesses. Il dit :

— Les habits de la suspicion sont un moyen de dissimulation toujours efficace.

*Il ramène sa science.* C'est ce que se dit Judith. Et c'est aussi ce que pense Duroy de lui et à la troisième personne. Judith farfouille alors dans le sac à dos calé entre ses cuisses. Elle n'a pas voulu le charger à côté du jerrycan. Elle est possiblement dans le véhicule d'un kamikaze incendiaire. Si elle devait le décrire, elle dirait : « taupe », pas la couleur. C'est à cause de son nez blanc et de sa tête ronde, même si Duroy n'est pas gros. Mais il le sera un jour. Judith en est persuadée. Oui, il finira obèse. Alcoolique et obèse. Elle trouve son dernier paquet d'American Delight à cinq *cents.* Elle enfourne une tablette dans sa bouche. C'est sucré, goût *blood orange*. *Saba* Rosembaum dit que c'est une dépense oiseuse et que c'est mauvais pour les dents. Judith mastique ostensiblement. Ses yeux font des circonvolutions pour ne plus voir Duroy. Elle a déjà réagi ainsi face à un homme. Elle sait ce que ça veut dire. Elle se reprend. Elle tend le paquet à son chauffeur. Duroy ne décroche pas la main du volant.

— Non, merci. Je préfère vos cigarettes.

Le type la désarçonne. Il bouge peu, est calme alors qu'un maquisard échauffé, le fiancé de Marie Valette, ledit Petit Louis, a bien failli le tuer sur la place et qu'une foule voulait la peau de Simeone Fucilla, qu'il soit pendu haut et court. Jusqu'à présent, le gars économise ses mots. Son phrasé précis est quelque part bienveillant, comme s'il poinçonnait une vieille joie sur une carte à trous. Judith sourit. Elle dit :

— Il faudra tourner aux Drevets, avant le village.

— C'est la route du col de la Croix de Châtelard ?

— Oui.

— Vous connaissez bien le pays ?

— Je suis arrivée en mai, j'ai pas mal tourné dans le secteur. Je suis photographe.

— Vous avez connu la fête avant le massacre.

Ce n'est pas une question. C'est une allégation. Pourtant, Judith répond :

— C'était une période heureuse. Les Allemands montaient à peine, quelques virées mais rien. Les parachutages étaient massifs. Tout le monde attendait les troupes, le débarquement aéroporté. Et puis il y a eu l'euphorie du 14 Juillet. Les Allemands faisaient les morts. En fait, ils se préparaient. Ils sont montés par tous les accès possibles. Vassieux n'existe plus. La Chapelle a morflé comme jamais, le centre est par terre. C'était préparé. Brutal, rapide. Et cuit au bout d'une nuit. Après il a plu, et ça a été le bourbier. Sans compter les supplétifs français…

— Vous travaillez pour qui ?

Judith prend la question au premier degré.

— *Life*. C'est un journal new-yorkais. J'ai déjà couvert la guerre d'Espagne pour eux.

— Vous êtes partie de chez vous à dix-huit ans ?

Duroy décoche enfin un sourire même s'il le retient entre ses lèvres. Judith encaisse. Ce type la prend pour une gamine. Ou alors il déguise un

compliment. La bonne nouvelle est qu'il a l'air moins austère qu'il n'y paraît. À moins qu'il ne mène un interrogatoire. La question sur la profession était peut-être à tiroirs. La tête de Duroy pivote légèrement. Il sonde la moue de Judith. Elle est sous contrôle. Aussi bien, c'est une fille de l'OSS. Il rétrograde pour coller à une courbe, après la deuxième intersection qui monte à la Jarjatte. Il décide d'y aller franco :

— Vous avez été larguée avec l'OSS ?

Judith cesse de mâcher son chewing-gum. Voilà, le type la suspecte d'être une espionne US. C'est sûr. Il ne poserait pourtant pas cette question si directement dans un tel cas. Elle essaie de se rappeler sa phrase sur la baronne. Elle ne retrouve pas. C'était il y a moins de trois minutes. L'usurpation. Les vêtements. L'efficacité. Ça minestrone épais dans sa tête. S'il avait voulu faire croire que sa question était naïve, il l'aurait posée pareil. *C'est un double détente. Commissaire Duroy…* Elle dit :

— Non, avec les Anglais.

Judith a effectivement quitté Alger le 15 mai en milieu de journée. Un Westland Lysander de la Royal Air Force l'a larguée au-dessus de Vassieux dans la nuit, avec trois types du SOE[2]. Elle avait pourtant sollicité le commandement général US. Mais avec le départ du consul Robert Murphy en Italie, exaspéré par de Gaulle qu'il comparait à un adolescent prépubère psychopathe, elle n'était plus dans les petits papiers. L'OSS lui a donc signifié une fin de non-recevoir par la voix de son pote, le major Fred Michalsky. Elle demande :

— Vous vous appelez comment ?

— Duroy.

— Ça je sais. Votre prénom ?

— Georges.

Elle répète, prend l'accent américain :

— Georges…

Elle ajoute avec un sourire appuyé :

— Moi, c’est Judith, Judith Ashton.

Elle lui tend la main. Duroy met deux secondes à comprendre. Cette fille lui paraît assez secouée. Seulement, elle ne veut pas le caresser et c’est un problème d’y penser. Elle doit pointer à vingt-cinq ans, elle a fait la guerre d’Espagne. Au lieu de déjeuner dans un building de Manhattan, elle est la passagère d’une voiture de flic, dans la touffeur d’une terre massacrée. Il tend la main.

— Enchanté, Judith Ashton.

— Enchantée, Duroy.

Duroy sourit. Elle a de la repartie. Judith estime la poigne. La main est large, molle. Elle la garde trop longtemps. Duroy fait de même. La main de la fille est longue. Les doigts sont fins, moites et abîmés. La fille a un corps d’athlète. Elle est grande, sans doute trois centimètres de moins que lui. Elle est plutôt jolie, surtout de la bouche, avec de grands cils. Un petit air de Micheline Presle et la réplique amerloque. Elle ne dit rien, là. Mais il semble à Duroy qu’elle pense. Il a raison. Judith se dit : *Tu as croisé son regard et il t’a souri…* Elle crache alors son chewing-gum par la fenêtre. Le goût d’orange est mauvais, mais ça lui a quand même ramené la salive. Duroy aime sa façon de cracher. Elle demande :

— Pourquoi mener une enquête alors que vous tenez le coupable ?

Duroy rétorque :

— Fucilla ?

— Les affaires de Marie Valette sont dans sa besace, ça ne vous suffit pas ?

— Vous diriez que c’est un indice ou une preuve ?

— Je dis qu’il y a des effets lui appartenant dans le sac du suspect : foulard, bijoux, tickets de rationnement. Et qu’il y avait du sang sur le rabat de sa besace, peut-être celui de la morte.

— Vous croyez donc qu’il est le meurtrier de cette jeune femme ?

— Je n’ai pas dit ça et c’est moi qui ai posé la première question.

Duroy n’hésite pas. Il dit :

— En toute logique, les effets personnels de Marie Valette ont pu être placés dans le sac par un tiers. Fucilla a aussi pu les voler sur le corps déjà mort. Quant au sang, peut-être s’est-il blessé durant la traque. Sinon, c’est effectivement lui.

Duroy réfléchit après avoir parlé. Il ne se souvient pas de la besace. Il a croisé Simeone Fucilla qui sortait d’entre les vaches, mais il ne se souvient plus. Il aperçoit de toute façon le hameau des Drevets. Les deux bâtis du bas ont brûlé. La grange est à moitié effondrée. Les murs de la ferme tiennent encore debout, alors qu’une grosse poutre de charpente est calcinée et il ne reste qu’elle, de biais sur le mur principal. Il passe alors la première puis immobilise le véhicule. Il observe les ruines, zieute Judith. *Il me fixe carrément, là, il est à l’intérieur de moi*. Duroy dit :

— Marie Valette a été tuée hier soir. J’ai croisé l’Italien ce matin juste après Saint-Julien, tôt.

— Et ?

— Un assassin se balade rarement le lendemain du crime, avec des preuves sur lui, à quelques centaines de mètres du lieu de sa commission.

Duroy parle maintenant comme un juriste, avec des mots alambiqués. Judith a encore les lèvres sèches. Elle se les mouille avec la langue. Elle rétorque :

— Un assassin peut être inconséquent et stupide.

— La plupart des assassins sont inconséquents et stupides. Il n’y a aucune intelligence dans le crime. Dans notre cas, ils étaient deux, *a minima*. Marie Valette n’a pas été ligotée, sinon ses poignets seraient marqués. Elle a été menacée d’une arme à feu ou alors entravée pendant qu’on lui coupait les cheveux. C’est arrivé avant le viol. Vous étiez sur la scène de crime avant moi, vous avez vu la même chose.

Judith avale la glaire qui coule de son nez. Un goût âcre couvre celui de l’orange sanguine. Elle grimace. Duroy a dit : « viol ». Judith n’a rien voulu

voir. Elle a juste pris une photo et aidé François Valette. Duroy lâche la pédale d'embrayage. La voiture cahote et prend la pente. Il ajoute :

— Si nous n'avions pas été présents sur la place, Fucilla aurait été pendu, vous ne pensez pas ?

Judith ne pense rien. C'est surtout Choranche qui a stoppé le drame. Choranche… qui la courtise et dont elle ne veut pas. Le moteur de la Peugeot gueule. Duroy conclut :

— Je vous ai posé la deuxième question.

Judith considère la ferme Valette un peu plus haut. Elle est détruite, partie en fumée, il ne reste que quatre murs noirs. Les paroles de Duroy lui montent enfin au cerveau. *C'était quoi, sa question ?* Elle parvient à se souvenir. Elle répond :

— Je préférerais que ça soit Fucilla. Mais le sang sur la besace est peut-être le sien. Il était blessé à la main avant qu'ils le trouvent. Il est salement amoché. S'il est innocent, il mourra pour rien. Une jeune fille y est déjà passée, ça suffit, maintenant.

— Vous avez sans doute raison. Le temps n'est pas à la modération…

— Vous voulez dire quoi par là ?

— Que c'est compliqué de s'empêcher de tuer quand on aime le sang.

Duroy évalue Judith. Cette fille est un genre d'aventurière shootée à l'adrénaline. C'est une enfant dans la tête. Elle sent fort et il aime ça. Il demande :

— C'est laquelle, la ferme Valette ?

---

1. Juron yiddish signifiant : « Ah, hélas ! »

2. Le Special Operations Executive est un service secret britannique créé en 1940 par Winston Churchill et dissous le 30 juin 1946.

# Il y a des mondes de mutisme entre les hommes

Duroy observe à travers les lattes de la porte. La mère Valette est dans l'étable. Elle est assise sur sa chaise de traite. Duroy ne peut l'étudier que de dos. Elle regarde droit devant, vers le bas, la tête affaissée. Des mèches s'échappent de son chignon et frisent sur sa nuque. Elle fixe les pots à lait posés à terre, au fond. Elle porte un tablier, une jupe, mains sur les genoux. Quand Duroy pousse la porte, la lumière percute l'étain et les pots brillent jusqu'aux anses.

Duroy suit la trace qui scinde le parterre de paille. Un maillet pour assommer les bœufs est pendu le long du mur de pierre. Il n'y a pas les vaches, rien que leur odeur de fromage trop fait et de foin mouillé. Duroy se concentre. Ça sent aussi les poils grillés, la viande morte. Il inspecte dans la pénombre. Ses iris sont toujours contractés, il voit mal. Ses paupières clignent. Il lui faut deux secondes pour repérer les pierres mal jointes et sales. Duroy attend. La mère Valette est figée sur sa chaise. Il se racle alors la gorge, la femme ne bouge toujours pas. Duroy sort son paquet de cigarettes et en place une entre ses lèvres.

— Madame Valette ?

La femme relève le menton. Ses pieds se resserrent, mais son dos reste courbe. Ses cheveux sont clairs, comme soufrés d'un blanc qui vire pisse. Voilà la vivante. C'est ce qui manque le moins à Duroy de son ancien

travail à la police. Il sait bien que les gens pensent toujours qu'il n'a pas de cœur. Il aimerait d'ailleurs ne pas en avoir. Or ils se trompent. Duroy n'a juste pas d'amour pour les cadavres. Ils sont morts. Il les décortique. C'est lui qui les attire, pas l'inverse. Alors que les vivants… Il n'a jamais su commencer avec eux. Surtout avec les mères. Il répète :

— Madame Valette ?

Duroy avance. Il se poste à un mètre. Il voit mieux. Il inspire et se lance. Il décline :

— Bonjour, madame, je suis le commissaire Georges Duroy, chargé du meurtre de votre fille.

Il n'a pas dit « mort ». Il a dit « meurtre ». Il sait pourquoi. Là, la femme renifle. Il a obtenu une réaction. Elle sort un mouchoir d'entre ses cuisses, se mouche. Ensuite elle se lève, aspire une bouffée d'air de l'étable. Ses omoplates rentrent dans son dos, ses épaules s'élargissent. Duroy sait que ça va chavirer. Il ne veut pas voir ses yeux. Elle pleure et il ne saura pas quoi dire. Il sait bien qu'il ne faut jamais parler mais qu'on y est obligé.

Il entend maintenant les pas de Judith Ashton derrière lui. Quelque part, ça le rassure. Sauf que la mère Valette a les poings serrés, le mouchoir en boule dans celui de gauche. Et qu'elle se tourne. Elle le dévisage. Et surtout, il s'est trompé. Elle ne pleure pas. Ses yeux sont secs. C'est le pire. Elle se passe le revers du poing droit sous le nez et se l'essuie sur son tablier. Puis elle fourre le mouchoir dans sa poche ventrale. Elle contemple par-delà Duroy et se met vers la lumière. Duroy s'écarte mécaniquement. Elle le dépasse. Elle hoche le menton quand elle aperçoit Judith dans l'encadrement de la porte.

Duroy scrute une dernière fois le bâtiment épargné. Il sait pourquoi l'étable sent la viande grillée. Ce sont les Osttruppen. Ce sont les supplétifs français. Ils ont brûlé les vaches. Il a déjà vu un Feldgrau en action, bombonne sur le dos. C'était dans le Nord, la lance du Flammenwerfer a craché des flammes blanches et de la fumée noire. Il ne se souvient plus du

nom du village. Il chasse l'odeur en pensant au parfum de sa bien-aimée. Il a sa femme, sa fillette. Il pense encore à Marie, sa Marie. C'est la deuxième fois de la journée. Il est dans une étable. Il voudrait être ailleurs, mais il est là, à La Chapelle-en-Vercors. Duroy appelle ça son devoir. Enfin, c'est Louise. Sa femme dit toujours : « Ton devoir t'appelle. » Aujourd'hui, son devoir se nomme Étiennette Valette et c'est une mère. Une vivante qui n'appelle personne. Il gratte la terre avec ses pieds. Tout le hameau a dû s'y mettre pour sauver l'étable des flammes. La terre est humide.

Quand Duroy sort, la mère Valette s'assoit sur un muret. Judith voudrait l'aider, mais la femme sait faire. Visiblement, elles se connaissent. Judith lâche une phrase que Duroy n'entend pas. Trois mots. Peut-être quatre. Judith a dit : « Je suis désolée, Étiennette. » La mère Valette a une cinquantaine d'années, elle fait pourtant vieillarde, ridée, mains usées. Elle ânonne :

— Ils ont tué mon fils et puis ils ont brûlé les deux vaches, la ferme et tout.

Judith aimerait lui passer un bras autour et la prendre contre elle. Elle n'en fait rien. Duroy avance, traîne les pieds entre les touffes d'herbe verte. Il se poste en face d'elles, les mains sur les hanches. Il allume sa cigarette et souffle un nuage de fumée. Sa silhouette fait de l'ombre aux deux femmes.

— Madame, je vous présente mes sincères condoléances. Que ce modeste soutien vous apporte un peu de réconfort dans le chagrin qui vous frappe.

Il l'a fait. Une obligation connarde. C'est à l'emporte-pièce, stupide, superflu. C'est une tradition, un genre de progrès qui a réussi quand les hommes n'ont pas dû toujours enterrer les morts. Duroy aurait pu passer à la première question. Il faut s'excuser avant, comme un complice, voilà tout. En cette circonstance, c'est une erreur. C'est d'ailleurs toujours une erreur. Duroy s'en convainc quand la mère Valette serre la mâchoire. Elle le

détaille de la tête jusqu'aux pieds. Ça dure trois secondes et elle ne remercie pas.

— J'aurais quelques questions à vous poser, ainsi qu'à votre mari.

Judith lui lance un regard. Duroy ne sait pas s'y prendre. La femme demande :

— Quand est-ce que je pourrais la voir ?

Duroy rétorque sans quitter les yeux d'Étiennette Valette :

— Pas pour l'instant, madame, je suis désolé. Je mène une enquête pour retrouver le ou les meurtriers. J'ai réclamé une autopsie.

La femme a comme un sourire de côté. Ça décolle sa lèvre et Duroy remarque les dents courtes et jaunes. Il lui manque une molaire. Ce n'est pas le moment d'expliquer qu'un obscur légiste va ausculter le cadavre. Judith se rassure : la mère Valette ne sait pas vraiment ce que c'est, une autopsie.

— Ça va pas me la ramener. On veut la voir et tout de suite, la prendre chez nous. Vous croyez pas qu'elle a droit au repos ?

Duroy pense surtout qu'elle n'a plus de chez-elle. Il se demande d'ailleurs où la mère Valette habite, ainsi que son mari. Cependant, il questionne :

— Votre fille était institutrice à Grenoble, c'est bien ça ?

Étiennette n'hésite pas. Elle place les mains à plat de part et d'autre de ses hanches. Son regard saute de Duroy à Judith. Elle a des yeux d'insecte. Elle débite :

— Je l'ai dit au père dès qu'ils sont venus le trouver au marché aux bestiaux. C'était le 4 janvier 1943, un lundi, jour de malheur. C'est l'électricien qu'ils avaient envoyé. Sûrement que c'est un gars comme vous qui manigançait tout ça de loin. Et puis les jeunes sont montés en masse. Des patriotes, qu'ils disaient. C'était à cause du travail obligatoire, surtout. Ils savaient même pas manier un fusil. Avant ça, on avait les *pianti*. Vous nous avez ramené les Fritz. La différence, c'est que les *pianti* skiaient le

dimanche et se tiraient dans la plaine. Pas féroces et faciles à berner. Que les Fritz, eux, ils sont pas venus pour rien. Non, c'est sûr qu'ils allaient faire des représailles. On avait rien demandé et vos gamins étaient prêts à rien, juste à chanter victoire en pleine moisson. Et maintenant, y a plus personne, ils sont tous partis mais nous on est là.

Elle respire, ajoute :

— C'est des gens comme vous qui nous ont volé les gosses et tout le reste. Vous avez embobiné jusqu'à mon mari et mon fils qui avaient rien demandé. Et vous venez faire quoi, à présent ? On veut pas de vous, ni des Israélites qui pensionnent ici depuis le début de la guerre. Pourquoi qu'on les a logés, d'abord, hein ? Pour leur argent ? Pour quatre sous ? Voilà le résultat. C'est pas le plus beau à voir.

Elle marque une pause. Judith ne lui en veut pas. Elle en a entendu des pires que ça et pas toujours de la bouche des plus coriaces. Ça dure depuis au moins la mort de Jésus-Christ, la combine.

Judith aimerait qu'Étiennette Valette craque, qu'elle s'effondre et qu'elle se taise. Mais cette femme n'a jamais vu sa mère pleurer, ni sa grand-mère. On ne s'apitoie pas. On va à la messe et on demande pardon. Quant à Duroy, il laisse faire. Il a l'habitude. Les gens vident leur sac. Ils débitent rarement agréable. Il n'en tirera rien. Et puis, de toute façon, Étiennette se lève. Duroy n'a qu'à attendre et partir. Le père Valette n'est pas là et elle ne le renseignera pas plus. Elle a les yeux globuleux. Elle hausse le ton. Elle dit :

— Vous venez me réclamer vous savez même pas quoi !

Elle désigne la ferme saccagée en contrebas, puis la voiture garée devant.

— Que ça vous rentre profond dans la tête ! Les gens passent ici plus vite que le soleil. Ça a toujours été comme ça. Le général Hiver reviendra bientôt et il nous pendra s'il veut. On veut pas de votre politique pour enterrer la morte. Si vous rappliquez, c'est avec la Marie. On a juste besoin

d’elle. Vous la rapportez, vous montez dans votre engin et vous repartez d’où vous venez !

# Crépite et meurt au ras du sol

Ça dure depuis un bon kilomètre. La 402 termine le chemin Revoulat, elle fend les branchages de noisetier qui crissent sur les ailes. À la fourche, Judith indique la piste qui remonte. L'automobile plonge dans une ornière. Duroy ajoute un peu de puissance au moteur et passe l'obstacle. Il a conduit en terre plus hostile, parfois sous les balles. Judith entrevoit alors la haute bâtisse en L sur son promontoire. Sa longue barre s'enfonce au bout dans la clairière herbeuse, comme si la pluie était toujours montée ici de la terre et que la guerre en avait épargné une ration pour l'abandonner à la lumière.

Duroy stationne le véhicule sous le frêne au tronc gris et massif et aux ramifications biscornues. Judith dit :

— Le campement des Italiens est à quinze minutes de marche, vers la falaise. Le propriétaire de la maison s'appelle Charles, un grand pas commode. Les bois sont aussi à lui. Il vit seul. Je vais l'avertir.

Duroy acquiesce. Judith Ashton lui fait de plus en plus penser à son ami Bornan et à son couteau de l'armée suisse. La vie est simple, avec eux. Son ami doit être à Grenoble, désormais. C'est sûr.

Les portières du véhicule claquent concomitamment. Judith passe son sac à dos et ouvre la marche. La remontée du sentier accentue son déhanché. Duroy considère le balancement du sac US. La fille est grande et son regard descend un peu. À proximité de la maison, Judith dit :

— Attendez là.

Duroy obtempère, son regard piégé par le postérieur de Judith, un truc aussi loquace qu'une tablette de chocolat. *La vie pourrait peut-être devenir compliquée, avec elle*… Il allume une cigarette, observe le lierre qui file dessus les pierres rectangulaires sur deux étages, jusqu'au toit. Judith tire sur un grelot devant une porte ouverte et moins haute qu'elle. Duroy patiente. Judith entre. Elle disparaît.

Duroy descend sous la baraque par cinq marches taillées dans le talus, renforcées par des traverses en bois et des carrelages brisés. En bas, il y a comme une cave semi-enterrée. Et ce n'est pas une cave. Sous l'odeur de tabac qui fume, ça sent le lisier. Duroy reconnaît l'odeur. Il s'approche d'un calustrou[1]. Deux porcs à l'engrais sont couchés. Ils sont gras et dorment les yeux fermés, le mâle blotti au cul de la femelle plus grosse que lui. Un porcelet explore dans l'ombre. Il farfouille dans sa fange pour trouver des épluchures de patate. Duroy pose une main à plat sur le mur et constate que la pierre est froide. Les cochons sont au frais, lui a chaud, même à couvert. Il n'y a pas un gramme de vent. Il recule, avale une bouffée de tabac au plus loin des poumons. Il place ensuite un pied sur le parapet de pierres sèches qui délimite. La forêt dévale en contrebas. Il n'a pas trop de repères. Il fait le point. Il conclut que les Grands Goulets se trouvent nord-nord-est, sur sa droite, là-bas. Un barbotement d'intestin lui rappelle qu'il n'a pas déjeuné. Duroy est réglé comme une horloge, il ne saute jamais un repas. Il gratte son mégot sur un rocher et regarde sa montre. Il a soif, aussi.

Judith surgit de l'autre côté de la bâtisse, elle est à quinze mètres. Elle le siffle. Duroy remonte. Quand il arrive, elle file déjà dans la trouée derrière les bâtiments. Elle gueule :

— Il n'y a personne !

Puis elle montre la direction par le bras et la dit par la parole. La conclusion géographique de Duroy était la bonne. Le campement des Italiens est là où il pensait. Trois vaches escaladent la pente vers un bosquet de feuillus. Les arbres dominent et fabriquent de l'ombre. Les vaches sont

lentes, noir et blanc. Cent mètres après, Duroy et Judith pénètrent dans la forêt de conifères. Duroy est à la traîne. Il suit, enjambe des pins couchés qui attendent. Judith Ashton est plus habile, véloce. Duroy se doit de tenir le rythme. Il ne moufte pas et évite de fixer ses yeux sur Judith. Il cale ses longues enjambées sur les saccades de sa respiration. Judith a alors la bonne idée de ralentir. Elle se tourne et un sourire perce sous sa visière qui lui obscurcit jusqu'au bout du nez. Duroy parvient enfin à se tenir à son côté. Mais les foulées de Judith Ashton demeurent trop aériennes. C'est que Judith est taillée et qu'elle le sait. Si elle avait été un homme, elle aurait fait *tackle*, elle aurait joué à la droite de Al Blozis[2]. Elle renseigne Duroy :

— Ils sont une quinzaine. Les premiers sont arrivés il y a bientôt dix ans pour le travail. Des charbonniers. Le chef du clan s'appelle Renato, un rouge. C'est l'oncle de Simeone Fucilla.

— Vous voulez dire des communistes ?

— Oui. C'est aussi pour ça que les gens ne les aiment pas.

— Je sais.

— Vous êtes communiste ?

Duroy n'aurait pas dû parler, garder son souffle pour ses jambes. Il est encarté FTP mais il n'est pas communiste. Il y est rentré par son beau-père. Duroy chauffait Boris Guimpel à Lyon, le chef du service B du CMZ, comité militaire de la zone sud des Francs-tireurs et partisans[3]. C'est un peu grâce à Duroy et à sa 402 que l'architecte, ancien des Brigades internationales, a échappé à la rafle menée par Klaus Barbie contre les FTP. Manon, sa femme, n'a pas eu cette chance. Barbie déteste autant les communistes que les Juifs. Judith pense que Duroy ne répondra pas. D'ailleurs, il est grenat, comme une vieille tomate. Contre toute attente et manquant d'oxygène, il rétorque :

— Non, mais le père de ma femme l'est.

Le père de *ma* femme. Le père de *sa* femme. Duroy le dit par calcul. Judith cherche sa main gauche et repère l'alliance à son annulaire. Le

commissaire Georges Duroy est donc marié. Ça ne change rien. Elle a déjà fait dans l'homme marié. Elle ne contrôle pas la question :

— Comment elle s'appelle ?

— Ma femme ? Louise, elle s'appelle Louise.

Duroy ne précise pas qu'il a une fille, née en novembre 1942, et qu'elle se prénomme Michèle. Il ajoute en revanche :

— Mon beau-père est du Royans, juste en dessous. Il y a peu de communistes sur le plateau.

Ils dégringolent ensuite le bois jusqu'à un sentier puis atteignent la zone de charbonnage. Les pins ont été coupés sur une bande de cinquante mètres carrés où se répartissent quatre meules. Elles sont brunes, recouvertes de terre et de mousse. Leurs soubassements sont renforcés par des troncs disposés en T. Des jets de fumée s'élèvent symétriquement. On a percé des orifices à un mètre vingt de hauteur. Les volutes s'élèvent droit, comme au-dessus d'un tipi. Il n'y a pas un bruissement de feuilles, ni de caquètement d'oiseaux, juste le *bzz* des moustiques. Et le halètement de Duroy. Les insectes le visent. Il en écrase sur son avant-bras. Une mouche virevolte maintenant vers son front. Il scrute tout de même les lieux, les monticules de bûches çà et là. Puis il regarde sa montre. Il est 15 h 12. Il se dit que les Italiens sont un peuple de fainéants, bien moins rigoureux que les Allemands. Puis il se reprend. Mussolini a précédé Hitler. La pyrolyse n'a pas besoin des hommes qui l'ont mis en œuvre. Et puis il y a surtout cette fille. Judith Ashton. Il pourrait la remercier pour son aide, être avenant.

Judith et Duroy ne s'adressent plus la parole durant le reste du trajet qui s'achève quand les conifères s'espacent et qu'une clarté strie le sous-bois. Le vide est là ; la falaise est à trente mètres, mais Duroy le ressent déjà. Le gouffre va l'aspirer. Il ralentit, entend des voix. Judith accélère. Duroy stoppe. Il ferme les yeux, inspire jusqu'à gonfler son ventre, expire. Il recommence cinq fois pour calmer ses palpitations. Quand il y parvient, ses bouts de doigt restent gourds. Il lui faudrait un morceau de pain, croquer

dans une pêche juteuse. Judith a disparu. Elle parle, maintenant. Et ça sonne italien.

Duroy souffle un bon coup et se lance. Il n'a pas d'autre choix. Chaque pas le rapproche de la falaise même s'il choisit l'oblique. Sept mètres. Cinq mètres. Puis à gauche toute. Il doit être aux rochers d'Échevis, pas loin du belvédère. Louise l'y a déjà mené en passant par l'est. Il avance encore. Et il voit les enfants.

Ils sont deux. Ils tournent le dos au vide, crédules. Duroy les imaginait en haillons, crasseux. Ils portent des chemisettes blanches. Ils sont propres, en slip, pieds nus sur les aiguilles rousses et les mousses vaillantes. Ils ont huit, neuf ans, ils se ressemblent. Sauf que le premier est bien brun quand la chevelure de l'autre frise noisette. Ils balancent de grands sourires à Judith, s'expriment en même temps et avec les mains. Ils ont des voix d'oisillons dans leur nid, de ceux qui réclament leur mère. Leur chant s'éteint et ils désignent l'ouest, comme des automates. Duroy se courbe, prend appui sur un tronc. Sa tête pivote. C'est à trois mètres, mais il est déjà au centre des nuages, il voltige de l'autre côté des gorges et fait tout ça dans un seul but : s'écraser. Il réitère l'opération respiration. Neuf fois. Les gosses rigolent à la dernière parole de Judith, puis le frisouille inspecte Duroy. L'autre gosse administre une tape dans le dos de son compère. C'est le signal du départ. Ils détalent en longeant la falaise. Ils courent à ras le vide. Le brun salue Duroy du menton. Alors qu'il gambade, son bassin pivote et il crie à Judith :

— *Ciao !*

Duroy déglutit. Sauter le soulagerait. Il faut que ça cesse. Judith l'observe et approche. Elle dit :

— Vous êtes blanc comme un œuf, Duroy.

— J'ai faim.

Judith le détaille. Sous ses airs millimétrés, Duroy est un sucre d'orge. L'astronome en chef fond à 35 °C, dans l'air sec qui monte du précipice. La

faim… Indubitablement, c’est le vertige. Elle dit :

— Mon frère a le même problème que vous.

Duroy n’a qu’une envie : se mettre à quatre pattes. Il n’en a pas le temps. Judith tend le bras. Elle ajoute :

— Il s’appelle Phil. Donnez-moi la main.

Duroy ne saisit pas vraiment qui est Phil. Ses tympans bourdonnent. Il clôt les paupières. Judith répète :

— Votre main.

Duroy tâtonne. Il sent la peau de Judith, fait glisser sur les phalanges. Pour Judith, c’est comme une chatouille qui ne chatouille pas. Elle contracte la mâchoire, empoigne la main de Duroy qui garde les yeux fermés. Le contact fait autant d’effet à Duroy que le vide sauf que ses doigts ne picotent plus. Il ouvre alors les yeux et se laisse guider.

— Il faut juste s’habituer. C’est un problème d’oreille interne. Regardez haut et droit devant.

Les semelles de Duroy raclent le sol, son regard dévie vers le ciel. Il serre fort, broie la main de Judith.

— Tout doux, regardez loin, ça va aller…

Cinquante centimètres avant la chute, Judith s’immobilise alors que Duroy sait qu’il va basculer. Son système nerveux bloque sa respiration. Il est sur la ligne de démarcation entre les endiablés et les morts. Ça lui remonte des boyaux et son sphincter se relâche. Si près du trépas, autant se pisser dessus. Seule la main de Judith le retient à la roche.

— Regardez un peu plus bas, c’est la route des Goulets.

Duroy avale de l’air. Ses yeux zigzaguent puis se figent sur la falaise verticale. Elle est haute, des plaques semblent se décoller, comme celles d’un mille-feuille minéral. Il hésite et descend le dégradé orangé, jusqu’à trouver un tunnel percé dans la pierre gris clair, puis un autre, puis le bitume de la route en encorbellement qui serpente tel un ruban de plomb dans l’air.

Le soleil crépite dans ses yeux. Duroy va s'écraser, crever au ras du sol. Là, Judith dit :

— Je vais vous lâcher la main.

En bas, la Vernaison s'évade dans la vallée.

---

1. Petite fenêtre.

2. Bloqueur des NY Giants, dans l'équipe *All Pro* de la saison NFL 1943, mort au combat le 21 janvier 1945 dans les Vosges.

3. Francs-tireurs et partisans : mouvement de résistance intérieure créé par la direction du Parti communiste fin 1941.

# Ces hommes comme nous

Le campement est constitué de trois baraques. Il est situé à soixante mètres de la falaise, en pleine forêt. Georges Duroy et Judith Ashton sont assis sur deux rondins en face de Renato Fucilla. Renato Fucilla a une petite cinquantaine d'années et fume une pipe. Ce n'est pas un traîne-savates. Le maréchal des logis Marchal a pipeauté. La peau mate de ses joues est rasée de près. Deux femmes épluchent des navets et les jettent dans une marmite qui bouillonne sur un feu. La plus jeune est enceinte. Il y a donc le chef du clan, les deux femmes, mais aussi quatre gosses qui refendent des rondins. Ils ont douze, treize ans. Les masses des deux plus grands s'abattent avec régularité et précision. Les deux petits placent les coins, charrient les bûches et les entassent. Judith observe la chaîne et écoute. Elle prendrait bien une photo mais des moments sont opportuns et les autres pas. Quant à Duroy, il s'attendait à trouver le silence des montagnes et c'est plutôt l'irrésistible bruit de la mer. Les enfants bûcheronnent comme des métronomes, en cadence. Les deux cuisinières rient. L'Italien est bavard. Il parle d'un ton placide. Il raconte.

En résumé, les Fucilla viennent des Abruzzes. Ils y étaient bien. Ils ont fui le Duce et les fascistes. C'est une région prospère et ça ressemble au Vercors. Les gens comme eux risquaient trop. Lui était médecin, il est arrivé en France en 1934 et s'est installé dans le Vercors au printemps 1935. Renato Fucilla parle un français impeccable, pas d'accent. Ses cheveux sont détachés. Ils sont gris à la racine et tombent noir sur ses épaules. Là, il les

recoiffe de chaque côté, par-dessus ses oreilles. Ses doigts forment dix dents. Le cerveau de Duroy rembobine : les peignes ont été conçus sur ce modèle, ça doit remonter à très loin, on devait les fabriquer avec des os et du bois. En même temps, il observe Judith. Elle a croisé les jambes, son menton est calé dans la paume de sa main et son coude sur son genou. Il se demande si elle n'est pas sous le charme de Renato Fucilla, médecin reconverti charbonnier. Un communiste.

Duroy se trompe. Judith n'aime pas plus ce genre d'hommes que le raffinement. Et elle se méfie des communistes. C'est juste que la voix grave la rassérène et que Renato Fucilla relate sans remords ni morale. Il a dirigé l'épopée familiale jusqu'ici, c'est tout. Duroy secoue la tête. Histoire du peigne à travers la civilisation et charmes virils en Occident… Il perd son temps. Ça le chagrine, cependant il peut expliquer son déraillement. La falaise. Le gouffre. L'eau millénaire qui taille le calcaire. Trois cents mètres dans le vide, la main fermée sur celle d'une jeune aventurière… Sûrement que l'irremplaçable expérience de l'implosion de sa tête l'a endolori. Il lui faut pourtant reconnaître que cette fille lui a comme guéri son mal. Par le mal. À moins que. Stop. Duroy se concentre sur les mouvements réguliers des mains de l'Italien qui accompagnent son baratin. Il trouve enfin l'ouverture pour l'interrompre et en venir au fait. Il dit :

— Nous sommes venus vous voir pour un problème concernant Simeone Fucilla.

Judith entend « nous ». Comme réplique, Renato Fucilla lui sourit. Il attend, puis répond :

— Simeone est le troisième fils de mon petit frère.

Il désigne ensuite chaque personne au travail, tend le bras droit, l'index.

— Là, vous avez ma femme, Giannina, nous attendons notre quatrième enfant. Nous espérons une fille. À ses côtés, ma grande sœur, Adrianna.

Il se tourne et continue les présentations, comme au bal :

— Le jeune homme qui fend le bois sur la gauche est mon fils cadet, Luigi. Les trois autres sont les fils de mon cousin Umberto et de mon frère Vasco. Avec Giannina, nous avons aussi des jumeaux. Ils doivent gambader dans la forêt à la recherche de cèpes. Mais il n'y a pas de champignons. Il fait trop sec. Nous en avons pourtant trouvé l'an dernier à cette époque.

Il marque une pause et sourit désormais à Judith. Duroy sait qu'il détaille. Trop. Alors le commissaire assène :

— Il y a eu un meurtre à Saint-Julien. Votre neveu a été arrêté.

Duroy attend la réaction. Elle ne vient pas. L'Italien se contente de tirer sur sa pipe en la rallumant. L'Italien dit :

— Je ne vous ai pas proposé à boire !

Judith laisse faire le commissaire. Duroy est désemparé. Sa langue est lourde, il pourrait l'avaler. Oui, il a soif. Alors il ne répond rien. Renato Fucilla commande à sa femme d'apporter l'eau. Elle se lève et ses cheveux blonds glissent dans son dos. Elle doit avoir une petite quarantaine d'années. Judith la scrute. Cette femme est belle, très belle. Ses yeux noirs, ses cheveux cuivrés, ses longs doigts et sa taille fine. L'eau est un indice supplémentaire pour Duroy. Renato Fucilla joue la montre, il l'entourloupe depuis dix minutes. Évidemment, qu'il est affranchi depuis longtemps. Il sait pour Marie Valette. Il sait pour son neveu. Ici, l'information circule plus vite que les troupeaux de chèvres. Duroy dit :

— Votre neveu.

Renato Fucilla rajuste le col de sa chemise et se redresse sur son rondin. Il fixe Duroy deux secondes, fronce les sourcils.

— Simeone est un bon garçon. Son père est mort quand il avait seize ans. Il a vagabondé un peu vers le sud, il voulait voir la mer. Et il est tombé sur de mauvaises personnes. Surtout, il est italien.

— Il a été incarcéré à…

Renato Fucilla coupe la parole à Duroy :

— Il est plus facile d’accuser un petit Italien de chapardage, commissaire. Ça contente tout le monde. Votre pays ne nous a jamais aimés. Un jour, d’autres que nous viendront et nous serons des vôtres. C’est comme ça depuis le début des temps, sauf pour les Juifs.

Judith décroise les jambes et se lève. Duroy va effectuer son sale boulot. Elle ne veut pas l’assister, même dans le silence. Elle va aider Giannina Fucilla. C’est mieux. Voilà. Elle file vers les cabanes. Duroy pressent la malice dans le haussement d’épaules de l’Italien et relance :

— Pouvez-vous fournir un alibi à votre neveu ?

— C’est-à-dire ?

— Connaissez-vous son emploi du temps pour la journée d’hier, jusqu’à la nuit ?

— Il était avec nous, ici. Toute la journée. Il préparait son départ. Il nous a quittés tôt ce matin.

— Il a des amis, ici ?

— Il a une famille.

— Où allait-il ?

— Grenoble.

— Pour quoi faire ?

— Nous avons quitté notre pays pour vivre en citoyens libres. Je m’astreins à ne pas contrôler la vie des miens.

Duroy sort une cigarette et place son paquet sur le rondin que Judith a abandonné et où reposaient ses fesses il y a moins d’une minute. C’est évidemment l’Américaine qui lui fait perdre ses moyens. C’est de la thermodynamique. Il connaît un peu cette science. Son odeur est encore dans son nez et elle érode la minutie habituelle de son raisonnement. Il reprend :

— Écoutez, la chose est sérieuse. Vous pouvez continuer à jouer au chat et à la souris, mais je peux tout aussi bien conclure à la préméditation.

Duroy observe ensuite les cabanes. Judith entre dans la troisième. Renato Fucilla le fixe. Duroy remarque qu'il est sensiblement prognathe.

— L'histoire que vous me servez est celle d'un type qui prévoyait de tuer une jeune femme et de fuir le plateau.

Au clignement de paupières qui s'accélère, Duroy sait que le gars est ferré.

— Si Simeone Fucilla, votre neveu, est le meurtrier, il est alors passé par les Albert à Saint-Julien, là où la jeune fille a été tuée. Ce n'est pas logique, c'est un détour, en allant à Grenoble.

— Peut-être relevait-il une dernière fois ses pièges.

Duroy allume sa cigarette. Il crache un nuage de fumée et abat sa carte, sans savoir s'il s'agit d'un atout ou d'un sept de pique qu'il tient à l'envers.

— Une femme a été assassinée. Des effets personnels lui appartenant ont été retrouvés dans la besace de votre neveu. La besace est tachée de sang. Je vais être honnête avec vous. Je pense qu'il ferait un meurtrier idéal et que ce n'est pas lui. Il se baladait à proximité encore ce matin alors que le meurtre a été commis hier soir. Il est donc dans votre intérêt de coopérer même si vous détestez la police.

Judith ressort de la cabane avec un plateau, un broc et trois verres. Elle est agile. Duroy attend la réponse en épiant l'avancée inexorable de son immense serveuse à casquette. La réponse de Fucilla ne vient pas. Arrivée à destination, Judith fait signe à Duroy qui récupère son paquet. Elle dépose le plateau sur le rondin de bois. Renato Fucilla se lève. Il tape sa pipe. Une boule de tabac s'étiole sur le sol. Fucilla dit :

— Vous avez organisé une chasse à l'homme et laissé Simeone se faire lyncher par une bande d'excités alors que vous le pensiez innocent. C'est cela qui n'est pas logique, commissaire. Pour le reste, je vous remercie de ne pas présager de mes opinions.

Duroy considère le camp d'un regard circulaire. Le linge qui sèche sur les fils entre les arbres. Les enfants, le bois. La sœur qui épluche les

légumes. Il demande :

— Où sont les autres ?

— Quels autres, commissaire ?

— Les hommes adultes.

Renato Fucilla hausse encore les épaules.

— Au travail, comme vous.

Le regard de Judith croise celui de Duroy. Elle comprend avant qu'il ne parle. Tout est beaucoup trop calme, ici. Duroy dit :

— Vous nous attendiez, n'est-ce pas ?

Il hausse le ton, ajoute :

— Où sont-ils ?

Renato Fucilla ricane avec la voix. Sa sœur poursuit sa tâche comme si de rien n'était. Les enfants cessent de fendre le bois. Ils se rapprochent les uns des autres. C'est une meute armée. Duroy pourrait dégainer son Luger, mais la femme de l'Italien sort à son tour de la cabane. Alors il attend. La femme avance, rejoint son mari et l'enlace à la taille. Elle chuchote dans son oreille. Renato Fucilla dit :

— Je suis honnête avec tout le monde, commissaire. Les gens d'ici ne nous ont jamais voulu du bien, sauf Charles, qui nous accepte sur ses terres. Nous n'avons rien à nous reprocher. Simeone n'est pas un assassin.

Judith voit les larmes dans les yeux de la femme et écoute le grand Italien et sa loi séculaire.

— Aucun des nôtres ne mourra jamais de vos mains. Soit Simeone était encore en vie et vous ne le trouverez plus, soit les nôtres l'ont achevé dans votre geôle. À l'heure où je vous parle, il est trop tard pour vous.

Duroy contemple Judith, puis le verre d'eau. Il s'est fait rouler et devant elle, mais il n'a jamais eu d'amour-propre. C'est bien pour ça qu'il s'est marié à Louise et qu'il est devenu policier. Il est l'un de ces maudits du réalisme. Il a conscience que son talent de dessinateur ainsi que son amour de jeunesse étaient juste trop bien pour lui. Il attrape le godet et avale l'eau

froide. Il secoue la tête, écrase sa cigarette à demi fumée dans le verre vide. Judith l’observe. C’est un homme pour elle. Renato Fucilla dit :

— Simeone allait trouver sa fiancée. Elle a réussi à passer la frontière. Elle s’appelle Lucia. Il devait la ramener ici.

# Ne rien oublier au jour de la vengeance

Duroy redescend la route de Loscence. La 402 passe à proximité de la ruine Valette. Duroy évalue, Judith aussi. Ils constatent : il n'y a pas d'Étiennette, pas de François. Ni de mère ni de père. Le hameau est vide d'hommes et de bêtes. À l'embranchement, Duroy a le choix de la gauche ou de la droite. Judith est ailleurs, elle a chaud. Elle ne renseigne pas. Plutôt que de refaire la route des Baraques, Duroy file vers l'est. Il doit passer au village, voir par lui-même. Malgré elle, Judith approuve. Elle dit :

— C'est plus court par là.

Elle aurait pourtant préféré par le bas. Ici, elle y est trop venue. Elle a même aidé à construire les abris de fortune qui se dressent en enfilade sous les yeux de Duroy, enchevêtrement de toiles et de bois en dessous de la route. Des bambins minuscules jouent devant les tentes asymétriques, les bidons d'eau. Des mères causent.

C'est pire que prévu. Plus l'entrée de La Chapelle approche, plus la route est cabossée. Les trous d'obus ont tout ouvert. Les chaînes des panzers ont retourné le bitume. Duroy essaie d'éviter les trous, le véhicule secoue quand même, les suspensions couinent, ça tremble dans l'habitacle. Judith souffle. Elle a déjà photographié et elle connaissait avant. La rue est déserte entre les bâtiments effondrés. C'est le rapprochement de ses souvenirs et de maintenant qui l'offusque. La population du plateau a été décimée, au sens strict. Et on dit l'inverse mais les murs comptent autant que les gens. Peut-être qu'Étiennette Valette a raison, que ceux d'ici

n’avaient pas à payer ce tribut. D’autant que les chagrins seront fondus en gloire. Croix blanches et plaques commémoratives. Installation de la France dans le bon camp. L’histoire se joue toujours à pas de côté.

À l’intersection de la route de Vassieux, c’est le cauchemar. Les premiers Allemands sont arrivés par ce chemin : le meilleur des troupes déposé en planeurs. Durant des mois et des mois, les maquisards ont construit une foutue piste pour le débarquement allié. Les chefs y ont consacré la majorité des efforts. Jamais ils n’auraient envisagé que la Luftwaffe puisse y envoyer ses planeurs. Pourtant, c’est advenu. Les défaites ont le sens du tragique. Les Boches étaient peut-être en sous-nombre, or ils ont tenu jusqu’aux renforts et rasé Vassieux. Et puis ils sont entrés à La Chapelle. Par ici. Exactement ici. Les façades sont à terre, les murs morcelés, brunis par la combustion du feu. Les fenêtres qui restent sont suspendues dans le vide, elles s’accrochent aux maçonneries qui montent en escaliers édentés, offrant dans leurs encadrements une vue surréaliste sur le ciel. Les gravats glissent sur la voie trop étroite. Trois gars qui pellettent s’écartent pour laisser passer le véhicule. Ils sont basanés de suie, des chiffons noués sur le front. Ils jaugent l’embarcation, la jolie fille. Peut-être trouveront-ils encore des corps sous les amoncellements, attirés par l’odeur pourrie des charognes. Il faudra dix ans, quinze pour panser la plaie, quatre générations pour oublier.

Duroy cherche l’hôtel. Il y a séjourné avec Louise quand l’espoir était encore permis. Le bâtiment a été soufflé, les restes sont piquetés de mitraille. Une moitié de la façade principale tient debout. C’est marqué : « OUVEL HÔTEL ». Il y a huit fenêtres vides qui donnent sur une cavité béante. Le balcon du premier étage défie la gravité. La ferraille bringuebale, tenue par rien. L’extrémité s’élève à cinq mètres en l’air, comme une passerelle peuplée de fantômes.

Judith a l’habitude, mais elle ne peut s’empêcher. Elle détaille chaque pierre qui tombe au hasard sous ses yeux. Elle raccommode, se fait des

tableaux de cris et de couleurs. Duroy, lui, remplit son devoir. Il y est et il voit. La mécanique du fossoyeur est une démarche masochiste. Il n'est malgré cela coupable que de l'abandon de ses rêves. Rien à voir avec le dieu qui a autorisé ça. À cet instant, Duroy ne peut plus évaluer les choses. Alors, derrière son volant et intentionnellement, il comprime ses sentiments, les passe au chinois, les évacue dans l'entonnoir. Concrètement, rien ne sert aux hommes de savoir s'ils auront droit aux charmes du paradis ou à la boue de l'enfer. Voilà les preuves et il y en aura d'autres.

C'est la sortie du village. Un gazo FFI est stationné. Des soldats chargent des vivres dans la remorque du camion. Duroy repère la marque : Berliet. L'arrestation de Marius Berliet remonte à une semaine. Duroy en était. Il propulse la 402 entre les décombres, file au dernier virage. Il passe la troisième et accélère. Il n'a même pas envie de fumer. Et il ne veut pas ramener Judith Ashton à Saint-Julien-en-Vercors. Pourtant, il demande :

— Je vous dépose ?

Judith passe son pouce dans l'encolure de son maillot de soldat. Elle se pince la lèvre inférieure entre les dents, à droite. Elle trouve la formule :

— Je n'ai pas vraiment de chez-moi. Je pars demain pour la vallée.

Elle doit rejoindre le 517e régiment d'infanterie parachutée du lieutenant-colonel Ruper D. Graves qui a bataillé en Italie au mois de juin avant d'être transféré sur l'opération *Anvil Dragoon*[1]. C'est son plan. Duroy demande :

— Quoi faire ?

— Suivre les troupes jusqu'à Berlin, en dérivant à l'Est.

— L'Armée rouge ne laissera pas les Américains entrer dans sa zone.

— Tant que je trouve ce que je cherche…

Duroy ne relève pas. Un courant d'air soulève sa mèche au-dessus de son front.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Trouver les coupables puis accomplir la mission que l’on m’a confiée : transférer la baronne Ehrlich à Lyon.

— Pourquoi ne pas l’abattre ici ? Elle va y passer, de toute façon…

Judith Ashton connaît la réponse à sa question. Duroy n’est pas convaincu de lui-même, mais il rétorque :

— Pourquoi enquêter sur la mort de Marie Valette si tout se vaut ?

Il ajoute :

— C’est à l’État de ne rien oublier le jour de la vengeance.

Judith l’observe. C’est grandiloquent. Les morts n’en ont pas besoin, ni les destructions. L’État, plus certainement. Elle dit :

— Filez-moi une clope.

Duroy farfouille dans sa poche. Il lui tend le paquet et la boîte d’allumettes. Judith se plie au-dessus de ses genoux, par-dessus son havresac. Elle parvient à allumer la cigarette. Elle tire une taffe et l’avale. Sa gorge gratte et ça lui fait briller les yeux.

— Je vais où vous allez, Duroy. Vous n’y arriverez jamais seul.

Duroy lui fait signe de retourner le paquet. Elle n’exécute pas. Elle lui sourit. Elle tire une nouvelle taffe, retire la cigarette d’entre ses lèvres et la tend au commissaire. Duroy hésite. Il saisit entre son pouce et son index. Ça le chiffonne. Il déteste les cigarettes humidifiées par les autres. Il tente tout de même le coup. Quand le papier atteint ses lèvres, il les referme. Il lèche ensuite le rond de tabac avec l’extrémité de sa langue. Il ne fait jamais ça, mais, aujourd’hui, il s’y risque. Il cherche le goût de la fille qui ne s’y trouve pas. Il crapote une fois, souffle la fumée épaisse. Il dit :

— Les Fucilla doivent être à Saint-Martin. Il faut les arrêter avant que tout dégénère. J’espère qu’ils n’ont pas réussi à mettre leur plan en œuvre. Sinon, ce sera le carnage.

Derrière eux, le clocher de l’église ne sonne pas. Pourtant, il est 17 heures pile.

1. Nom de code donné au débarquement de Provence.

# Tous mes amis sont morts

Seize minutes plus tard, le capot de la 402 pointe au croisement de Tourtre, juste avant que la Vernaison embarque irrémédiablement ses confluents vers l'étourdissement des falaises. Duroy distingue la rivière sur la droite, dans le renfoncement. Il a pique-niqué au bord du Buyèche avec Louise, un soir de printemps. Sa femme a fait semblant d'être sous les étoiles quand Duroy a simulé la douceur du moment. Il y a forcément plus divin qu'une tartine de rillettes après dix kilomètres de randonnée parmi les cailloux. Duroy n'aime pas la marche ni les plantes que Louise récolte pour compléter son herbier. Il balaie la prairie qui forme un ovale bordé par le cours d'eau. Dans l'ombre : un camion. Près des berges : quatre hommes, fusils braqués. Duroy enfonce la pédale de freins. Les pneumatiques de l'automobile dérapent sur le bas-côté. Il maugrée entre ses dents :

— Merde ! Ce n'est pas possible.

Il coupe le contact, sort et claque la portière. Judith examine les FFI par la vitre ouverte. Ils sont cinq. À un kilomètre, elle les reconnaîtrait : la dégaine et les tenues. Elle les remettrait même à l'odeur. Ce sont les hommes de la traque, le groupe du barrage sud de Saint-Julien. Il y a le chef, Robert. Il y a les trois autres qui l'appellent Grand et qui l'ont secondé dans la forêt, sur la place : Jojo, Jeannot, Néné. Cette fois, il y en a un cinquième : c'est Petit Louis, le fiancé de Marie Valette. Il fait des va-et-vient et braille.

Duroy contourne la 402. Il reconnaît lui aussi les gars que Choranche a publiquement admonestés. Il repère le petit moustachu. À la conduite de Petit Louis, il en déduit que des prisonniers sont sur la berge et qu'ils sont vivants : à deux contre un, ce sont des Fucilla. Duroy décrypte les informations extérieures et les agrège à celles en sa possession. Ce sont ceux que Renato a missionnés afin de libérer son neveu ou de le tuer pour abréger ses souffrances. Soit ils étaient en route, soit ils reviennent de Saint-Martin. Dans tous les cas, les FFI du barrage sud de Saint-Julien-en-Vercors leur sont tombés dessus. Duroy se remémore, au ralenti : le grand freluquet, Petit Louis qui se planque sous son pare-chocs, la scène de crime, la place de Saint-Martin. Il dégaine son Luger et s'élance.

Judith s'extrait alors du véhicule. Elle passe la jambe gauche par-dessus son sac à dos, sort. Elle marche dans les traces du commissaire qui ont blanchi l'herbe verte. Elle est moins pressée que lui d'arriver. Elle ne veut plus être complice. De rien. Elle ne veut pas revoir ces gars. Ils ont trouvé Simeone Fucilla sous la falaise. Ils l'ont trop amoché. Mais ça ne leur suffit pas. Ça ne leur suffira jamais.

Après une cinquantaine mètres, Duroy ralentit, dos courbé, il avance planqué derrière son Luger. Petit Louis hurle :

— On est chez nous !

Duroy parcourt encore trente mètres, jusqu'à apercevoir l'eau qui coule en contrebas. Il discerne le cliquetis du courant sur les galets. Il voit : les prisonniers. Ils sont quatre. Trois hommes dans la force de l'âge et un adolescent. Pieds et poings ligotés. Ils consultent leur destin dans le flot qui vibrionne. L'adolescent pleure. Sa poitrine se soulève et sa gorge sanglote. Les FFI visent les dos, fusils en joue. Sans doute comptent-ils exécuter entre les omoplates. Ils n'attendent que la sommation, la fin des insultes de Petit Louis, le feu ! Duroy n'est toujours pas repéré. Il lève son arme, bloque sa respiration et tire. Le coup de feu claque par-dessus les arbres qui plongent leurs racines sous le lit de la rivière. Petit Louis se tait dans

l’instant. Il se tourne. Son petit calibre est toujours dans son étui de ceinture. Il est en sueur, les yeux exorbités. Il fixe Duroy puis échange un regard avec Robert, le chef, le plus jeune de la bande certes, mais le chef. Les trois autres FFI procèdent à l’identique. Un mouvement circulaire de têtes. Quand ils constatent qu’ils sont en vie et que c’est le commissaire de police, l’homme qui a interrompu la sentence de la place publique avec l’aide de Choranche, ils braquent à nouveau les prisonniers. L’un des Italiens se déplace. Un pas chassé. Il approche et sonde l’adolescent. Robert hurle :

— Personne ne bouge, sinon, vous êtes morts !

Petit Louis remonte, il avance sur Duroy. Le commissaire dirige le canon de son arme sur lui. Petit Louis détache un sourire de sa mâchoire, les poings fermés. Ses biceps luisent, deux veines palpitent de ses tempes jusqu’à son front étroit. Sûr qu’il veut en découdre. Judith arrive. Elle se poste à la droite de Duroy, s’immobilise. Les lèvres de Petit Louis partent en travers et il crache. Il veut faire son malin. Et il le fait. Il dit :

— Qu’est-ce qu’il nous veut encore, le bon commissaire ?

Duroy rétorque :

— Il va falloir que je sollicite vos supérieurs pour une mise aux fers. Vous vous trouvez trop souvent en travers de mon chemin.

Petit Louis ricane. Il glisse ses pouces sous ses bretelles et se lèche les lèvres. Pendant ce temps, Jojo, le plus costaud des quatre FFI, remonte les prisonniers dans la prairie. Néné escorte, tête basse. Judith examine. Elle s’attarde sur l’adolescent, les paupières boursouflées, les yeux rouges. L’Italien de tête a des cheveux longs, un visage hâlé. C’est la réplique de Renato Fucilla, avec dix ans de moins et la pommette fendue par un coup de crosse. Jojo ordonne aux quatre Italiens de se mettre à genoux. Ils s’exécutent.

Robert évalue. Il insiste sur Duroy et son arme, sur Petit Louis qui lui tourne le dos. Il hoche la tête en direction de Néné et Jeannot, jette un œil à

Judith. Ses hommes distribuent des coups de godillot dans le dos des Italiens qui s'effondrent, face à terre. L'adolescent ne pleure plus. Il serre les dents. Pendant que Robert le rejoint, Petit Louis dit :

— Vous allez retourner d'où vous venez avec la baronne, et nous, on va gérer nos affaires.

Il zieute Judith subrepticement et ajoute :

— Emportez l'Américaine, pendant que vous y êtes.

Judith fixe le semi-automatique de Duroy. Robert la salue. Duroy demande :

— Pour quels motifs ces quatre hommes sont-ils vos prisonniers ?

Petit Louis dit :

— Ça vous regarde pas.

Robert est essoufflé. Il s'appuie sur son fusil, crosse contre sol. Duroy assène :

— Je ne vous parle pas, Watrin. Je parle à votre supérieur.

Le grand Robert reste de marbre, alors Duroy dit :

— Bourgeois, vous êtes le chef de cette bande ?

Le grand Robert déglutit. Il tente :

— Parlez-nous sur un autre ton. Nous sommes des FFI. Et Petit Louis a raison, laissez-nous régler cette affaire.

— Vous avez un usage bien administratif de la langue pour des gars qui la connaissaient.

Son regard oscille entre les deux FFI. Duroy fixe le grand Robert. Ni lui ni Petit Louis n'ont compris. Judith saisit tout de suite. Duroy parle de la morte. Il détaille :

— Une jeune femme a été violée, tondue et assassinée. Il s'agit sans doute d'une *affaire* pour moi, mais j'ai du mal à comprendre qu'il le s'agisse aussi pour *vous*.

Personne ne moufte. Robert baisse les yeux. Les muscles de la mâchoire de Petit Louis se tendent. Duroy le calibre. Petit Louis renifle, avale et

lâche :

— On sait qui vous êtes, Duroy.

Duroy le tient au bout de son canon. Il pourrait tout aussi bien lui faire sauter le sommet du crâne comme celui d'un œuf à la coque. Il répond :

— À la bonne heure…

Pourtant, Petit Louis complète :

— Vous êtes le gendre Fenouil, famille rouge de Pont-en-Royans.

— C'est parfaitement exact et je peux donc en conclure que votre fiancée est morte mais que, faute d'être auprès de la famille de la victime, vous prenez plaisir à enquêter sur la mienne.

— J'enquête pas.

Petit Louis lance un sourire victorieux. Il renchérit :

— On dit aussi que vous étiez encore dans la police vichyste fin 1942. C'est sûrement pour ça que vous me braquez avec un revolver allemand.

Duroy retire le cran de sécurité de son arme. Le Luger a effectivement appartenu à un officier allemand. Duroy a tué avec. Deux Allemands lors d'une embuscade, un milicien après un interrogatoire, et un des siens, qui avait trahi pour une histoire de famille.

— C'est un pistolet, Watrin. Vous connaissez la différence entre un revolver et un pistolet ? On m'a dit que votre oncle vous avait formé au patriotisme très tôt. C'était où ? Du côté de Romans ? Saint-Donat ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ?

— Où étiez-vous hier soir entre 18 heures et minuit ?

Duroy fait un geste à Robert avec son arme.

— Dites-lui de répondre.

Robert n'a pas le temps de l'ouvrir que Petit Louis dit :

— La différence entre vous et moi, c'est que tous mes amis sont morts, salopard.

Petit Louis louche sur les Italiens par-dessus son épaule. Les Italiens observent la scène sans trop en attendre de l'avenir. Duroy n'est que le type

au pistolet. Et le type au pistolet est peut-être pire que les énergumènes patriotes. Petit Louis caresse son étui de ceinture. Avant qu'il ne le dégrafe, Judith estime le grand Robert et lui demande :

— Vous avez pas assez de morts comme ça ?

Duroy avance d'un pas. Il est à un mètre de Petit Louis, le Luger braqué sur son torse, bientôt à bout touchant. Il dit :

— Les mains en l'air, Watrin.

Petit Louis sourit. Duroy colle son canon sur son sternum. Il dit :

— Lève les mains, petit, ou je te troue.

Petit Louis obtempère. Duroy s'adresse à Robert sans quitter sa cible des yeux :

— Bourgeois, que vos hommes relâchent les quatre prisonniers.

Robert dit :

— Ce sont des Fucilla, ils étaient armés et en route pour Saint-Martin et ils allaient…

Duroy enregistre la seule information dont il a besoin et le coupe. Il fixe Petit Louis. Il aperçoit le tressaillement de sa moustache. Il dit :

— Ils n'ont rien à se reprocher. Peut-être allaient-ils à la chasse. Vous avez confisqué leurs armes, de toute façon, je suppose. Vous avez une minute pour les laisser partir, sinon je vous place tous les quatre en état d'arrêt.

— Mais…

Duroy le coupe à nouveau, ses yeux sont maintenant à cinquante centimètres de ceux de Petit Louis qui déglutit, comme tous les hommes font avant de mourir. Duroy dit :

— La loi, ici, c'est moi.

Robert hésite. Il sonde Judith qui lui fait signe d'obéir. Il lance un regard de biais à Petit Louis. Il observe le canon du Luger. Il fait un pas en arrière puis retourne vers les Italiens. Il annonce sous le regard incrédule de ses hommes :

— Détachez-les.

Alors que les FFI procèdent et que Duroy recule, visant toujours le thorax de Petit Louis, le fiancé de Marie Valette dit :

— Camarade ou pas, il pourrait bien vous arriver malheur, commissaire.

Il s’adresse à Duroy, mais Judith s’inclut dans la menace. Le commissaire rengaine son Luger.

# Est-ce aux vivants à garder leur silence ?

Les FFI sont partis dans leur camion. Les Italiens ont déhotté, incrédules. Avant, le plus âgé a tout de même remercié Judith. Il a aussi demandé qui elle était et qui était l'homme avec elle. Judith n'a pas répondu. Les hommes ont alors pris la route des Baraques. De retour au campement, ils raconteront l'histoire à Renato Fucilla. Et ils sauront.

Judith se rince le visage et les bras à la rivière. Duroy fume au-dessus de la berge, il la regarde faire. Judith sait que Duroy l'observe. Ça ne la dérange pas. Alors qu'elle va engager la conversation, elle perçoit les pas qui fouettent la surface du ruisseau. Et elle voit. Un vieux remonte le courant. Il porte un béret, une chemise marine retroussée aux manches, un pantalon mouillé jusqu'aux cuisses. Il marche pieds nus et un panier en osier bringuebale sous ses reins. Sa canne à pêche est un roseau d'un mètre trente. Il la tient droite, le fil coincé entre le bois et la paume de sa main. L'hameçon brille à travers les rayons du soleil qui commence à décliner. À hauteur de Judith, l'homme dit :

— Bonjour, mademoiselle Judith !

Duroy jette son mégot dans l'herbe. Il voit les volutes de fumée. Tout le monde connaît cette fille. C'est vrai qu'elle dénote, mais quand même. Judith rend la salutation. Alors que le vieux devrait passer son chemin, il ajoute :

— Ils deviennent tous fous.

Puis il sort de l’eau. Il s’accroupit sur le lit de sable et de gravier et soulève le couvercle de son panier. Judith s’éponge le front avec son maillot de corps. Il dit :

— J’ai eu de la veine. Elle est jolie.

Duroy entraperçoit la truite et un torchon beige. Le poisson mesure quarante centimètres, c’est une fario : écailles jaune-vert, points noirs sur le dos, comme une coccinelle. Belle pièce. Le vieux a effectivement de la chance. Il fait beaucoup trop chaud. Ce n’est pas encore le coup du soir. Avec cette température, Duroy parierait d’ailleurs qu’il n’y en aura sans doute pas. Le vieux relève la tête. Il sourit à Duroy qui le surplombe. C’est la première fois qu’il lui octroie son attention. Il renferme ensuite le couvercle du panier. Il dit :

— Vous êtes le commissaire, pas vrai ?

Duroy se plante derrière les rouleaux de ronces et rétorque :

— C’est exact.

— Et vous vouliez pas qu’ils tuent les Italiens, pas vrai ?

— Vous avez assisté à la scène ?

Le vieux pointe à soixante-dix ans, bien sonnés. Il se redresse, se contente de sourire. Il n’a pas plus de huit dents. Le soleil bas lui fait plisser les paupières. Il soutient le regard de Duroy, ne répond pas. Il se courbe à nouveau, rouvre son panier. Il en sort une miche de pain et le torchon replié sur de la tomme. Il installe sur le couvercle, place la miche et le fromage. Il fourre la main dans sa poche, en sort un Opinel. Il coupe un morceau. Duroy étudie. C’est du bleu. Il n’aime pas ça. Mais il tuerait pour un bout de pain. Le vieux tend la tranche de fromage dans sa direction. Il questionne :

— Vous voulez ?

Duroy hésite. Il lui faut ingérer des calories, c’est une nécessité. Il se fraie un passage entre les ronces, saute sur la berge. Il sonde Judith. Elle hausse les épaules. Il accepte le fromage. Il ne le porte pas à sa bouche, il

attend le reste. Le vieux poursuit sa distribution. Judith croque dans le bleu. Elle adore ça. C'est le seul mérite culinaire qu'elle accorde au plateau, en plus du poisson. Le bleu *de Sassenage*, ils disent, comme pour y adjoindre une dimension aristocratique. Le vieux coupe deux tranches de pain. Duroy croque dans la sienne. La croûte est noire, comme il aime, la mie dense. Il avale un bout de fromage sans vraiment le mâcher, fait passer avec une deuxième bouchée de pain. Le vieux dit :

— C'est des gosses. Ils veulent la chaîne et la montre.

Judith appelle le vieux par son prénom. Elle demande, la bouche pleine. Elle dit :

— Ça veut dire quoi, ça, Alfred ?

— Ben, ce que ça veut dire, ma petite dame.

Duroy connaît parfaitement l'expression. Son beau-père l'emploie fréquemment. La chaîne *et* la montre. Il ne l'a jamais entendue dans le Nord. Il demande :

— Vous connaissez Louis Watrin ?

Le vieux replie le torchon sur la tomme. Il se penche plus que son dos et range le pain et le fromage dans le panier. Il passe la bandoulière par-dessus son épaule. Duroy l'observe. Son regard bleu, le poil dur de sa barbe trouée qui repousse blanc. Cet Alfred est moins âgé que ses os. C'est un de ces vieux qui finiront centenaires, un mystère de la génétique. Alfred dit :

— C'est le fils du Pierrot. Tout le monde connaît le Pierrot et tout le monde connaît son fils. Il l'a élevé seul après que la Marthe est morte.

— Et il vit où Pierrot ?

Le vieux se fige. Il dévisage Judith, fixe Duroy.

— À Buchenwald. La Milice qui l'a arrêté pour terrorisme…

*Buchenwald*. Judith enregistre. C'est là que les Allemands déportent et qu'elle ira si elle se tire d'ici. Encore faut-il qu'elle abandonne Duroy à sa cause. Duroy demande :

— Depuis quand ?

— Février 1943. Le Pierrot, il était du gouvernement civil[1]. Il a été vendu. Délation. Un brave à l'esprit clair. Et on n'a plus de nouvelles.

— Et Louis ?

— Petit Louis ? Le même, un brave.

Il ajoute :

— À l'esprit chaud. Mais un vrai patriote.

Duroy enfourne son dernier morceau de pain. Il mâche et fait rouler la pâte molle sur son palais. Le vieux dit :

— Il était pas là quand ils ont arrêté le Pierrot, sinon y aurait eu du grabuge, c'est moi qui vous le dis.

Duroy avale. Il demande :

— Il était à Saint-Donat, on m'a dit ?

— On vous l'a dit.

Judith place sa casquette sur sa tête, la resserre. Elle interroge :

— Dites-moi, Alfred. Il était bien fiancé à Marie Valette, Petit Louis ?

— À la Marie ? Oui, les parents s'étaient entendus.

— Comment ça, les parents s'étaient entendus ?

C'est la deuxième fois que Duroy entend ce genre de formule. Il se remémore ce que le gendarme Riton a exactement dit : « C'est comme ça que l'avaient imaginé les familles. » Le vieux scrute à gauche et à droite. Évidemment, il n'y a personne. Il chuchote :

— C'est pour une histoire de terre. Parce que la Marie Valette, c'était une jolie fille mais elle donnait pas sa part aux chiens. Ça pouvait pas coller avec Petit Louis. C'est peut-être mieux comme ça. Paix à son âme.

Il se signe. Duroy demande :

— Qu'est-ce qu'elle faisait à Grenoble ?

Le vieux récupère sa canne à pêche. Duroy observe son pantalon qui lui colle au mollet, ses orteils velus, ses ongles cornés. Il repère un renflement au niveau de la poche de son pantalon. À la monture, il sait aussi que le

vieux pêche au toc. Alfred saute dans l’eau. Puis il lâche par-dessus son épaule :

— C’est pas mes oignons, commissaire. Et passez le bonjour à votre beau-père. De la part d’Alfred, celui de la Jarjatte. C’est un gars bien, l’Henri !

Le vieux sort une petite bouteille et s’enfile une lichée de vin rouge. Il s’essuie les lèvres d’un revers de main, puis s’éloigne. Judith considère Duroy qui examine le cadran de sa montre. Inconsciemment, l’évocation du beau-père lui a fait penser à son cadeau de mariage. Et il ne veut pas croiser le regard de Judith. Pas là.

Il est donc 18 h 43 et Duroy a soif. Il avance jusqu’au ruisseau. Il se penche et joint ses mains pour former une écuelle. Il aspire. Ça lui glace la gorge. Il fait peut-être encore 29 °C mais l’eau est à 14 °C. Duroy racle son palais avec sa langue. Il se rince la bouche et crache. La saveur de pain est passée. Reste le fromage. L’arrière-goût de moisissure lui remonte des tripes. À 14 °C, il y a de la truite. Duroy sourit. Le vieil Alfred connaît parfaitement sa besogne. La chance n’est qu’une consolation inventée pour les naïfs.

---

1. Le plateau du Vercors était administré par un gouvernement civil et un commandement militaire.

# Et le mot frère et le mot camarade

À 19 h 37, Duroy s’entretient encore avec Choranche au QG de Saint-Martin-en-Vercors. Le militaire avertit Duroy qu’il quittera bien son poste à minuit. Il lui indique que la baronne Ehrlich est détenue dans une ferme à Saint-Agnan-en-Vercors et gardée par deux de ses hommes. Si Duroy n’effectue pas le transfert, Choranche embarquera la prisonnière. Il conclut :

— Peut-être qu’ainsi elle n’arrivera pas à destination.

Duroy comprend Choranche même s’il devrait contester. Dans le langage du moment, cela signifie qu’il l’exécutera durant le transport. Duroy l’a lui-même déjà indiqué dans l’un de ses rapports. C’était avant-hier : « Les prisonniers ont été transférés à la prison de Montluc mais le cortège n’est jamais arrivé à destination. » Choranche ne va assurément pas s’embarrasser d’une collaboratrice patentée. D’autant qu’elle devrait être la prisonnière de Duroy depuis une journée. Singulièrement, Choranche ne le lui fait pas remarquer. Duroy ne trouverait pourtant rien à redire. Les événements ne se sont pas enchaînés tels qu’il les avait prévus. Choranche l’interroge d’un regard, menton haut. Le silence vaut consentement. Il termine l’échange en latin. Il dit :

— *Alea jacta est.*

C’est à ce moment que l’on frappe. Trois coups secs. Quand la porte s’ouvre, Duroy pivote sur sa chaise. Bornan se tient dans l’encadrement. Il a encore son casque sur la tête, les lunettes relevées. Il porte le blouson en

cuir que Duroy lui a toujours connu. Il s'adresse à Choranche, assis derrière son bureau. Il dit :

— C'est pour le commissaire.

Choranche répond :

— Entrez.

Bornan s'exécute et referme la porte. Il avance dans la pièce en retirant son casque. C'est un type commun, châtain, plutôt mince mais bien taillé, yeux gris-bleu tirant sur le vert, front large, un mètre soixante-quatorze. Choranche désigne la chaise vide à côté de Duroy. Duroy se lève, serre la main à son ami qui lui rend une poigne virile. Bornan n'en rajoute pas dans les effusions. Il aimerait pourtant donner l'accolade. Duroy dit :

— Je vous présente Roger Bazin, mon lieutenant-colonel, dit Bornan. C'est un agent du contre-espionnage.

Choranche demande :

— Réseau Éleuthère ?

Bornan a une voix rocailleuse mais qui s'enfuit dans les aigus. Il acquiesce :

— Réseau Éleuthère, mon lieutenant-colonel.

— Je connais personnellement le capitaine Hubert de Lagarde[1], du deuxième bureau. Il a été arrêté par la Gestapo, si mes renseignements sont exacts.

— Fin juin, effectivement. Les Allemands l'ont déporté. Mais je n'ai eu affaire qu'au commandant Pierre Nord[2].

— Vous officiez dans quel secteur ?

Bornan ne répond pas. Choranche demande :

— Le Bornan, c'est un vent du Léman, n'est-ce pas ?

Bornan approuve d'un hochement de tête. Choranche expose :

— Très bien, mon garçon. Ça se mélange en Suisse, de toute façon. Allemands, Anglais, Américains, Juifs, tout le monde en est, pas vrai ? Et il nous y faut des hommes comme vous.

Bornan est bien originaire de Chens, un village côtier du petit lac. C’est un messager de l’Armée secrète. Il a fourni les faux papiers fabriqués en Suisse. Son frère Jean-Claude est spécialisé là-dedans, il a équipé l’organigramme jusqu’à Paris. Il passait aussi des clandés, des Juifs. C’est à Oullins que Georges Duroy a sympathisé avec Bornan, aux *Francs Joueurs*. La guerre fait des amitiés. Choranche se lève. Il dit :

— Je vais vous laisser, commissaire.

Duroy lui fait signe, main ouverte.

— Mon lieutenant-colonel, Bornan a sans doute des informations qui peuvent nous aider à y voir plus clair. Je vous serais reconnaissant d’assister.

Choranche ajuste son képi et lisse sa veste. Il ne se rassoit pas.

— Ce n’est pas mon enquête, commissaire, c’est la vôtre.

— J’aurais sûrement besoin de votre aide.

Choranche bougonne. Il se rassied sur sa chaise paillée. Elle est trop étroite pour son bassin. Il garde son képi, tapote la table en noyer.

— Je vous donne trois minutes, commissaire.

Duroy fait un clin d’œil à son ami. Il demande :

— Tu as trouvé ?

Bornan place son casque sur ses genoux. Il inspire un bon coup et se lance :

— Elle était dans nos papiers. Sinon je n’aurais rien trouvé du tout.

Bornan va à l’essentiel. Marie Valette est institutrice à l’école de filles du groupe scolaire Jean-Macé depuis deux ans. Elle est la maîtresse d’un dénommé Jacques Besse, lui-même interprète à la Kommandantur de Grenoble dont le siège était situé à l’*Hôtel Dupérey* jusqu’à la libération de la ville le 22 août. Jacques Besse est un proche du Sturmbannführer Max Schumpeter, chef de la Gestapo. Marie Valette l’a rencontré à la *Brasserie lorraine*, juste à côté de l’hôtel.

Duroy fait remarquer que Marie Valette est morte. Bornan enregistre. Il utilise désormais l'imparfait. Il déroule. Il s'est rendu à son domicile, une chambre de la cité des Abattoirs. Il a fouillé. Il a trouvé des lettres. Dans ses lettres, Jacques Besse promet de quitter sa femme et donne à Marie Valette du « Je t'aime, trésor ». Duroy ne peut qu'admirer l'efficacité des services de la Résistance dans la quête d'informations et la perspicacité de son ami. Bornan trouverait une aiguille avant le pressage du foin. Par conséquent, il a évidemment fait une enquête de voisinage. La voisine de palier de Marie Valette a dit : « Rien qu'une traînée qui raffolait des Fritz. » Bornan a croisé trois témoignages et peut certifier que Marie Valette a quitté la ville le 18 août. Son voisin d'en dessous a dit : « Parce qu'elle avait le feu au cul pour de bon, cette fois. » Duroy remercie Bornan. Il ne peut retenir la tape qu'il lui administre sur l'épaule. Il dit :

— C'est parfait, Roger.

Choranche interroge Duroy du regard. Comme le commissaire demeure impassible, il demande :

— Je peux me retirer ?

Duroy décoche un sourire. Il répond :

— J'ai besoin de votre aide, mon lieutenant-colonel.

— Je ne vois pas en quoi je puis vous être utile.

Duroy a préparé la formulation. Il assène :

— Je vous saurais gré de bien vouloir procéder à l'arrestation de Louis Watrin pour interrogatoire.

Choranche fait claquer le plat de sa main sur la table. Il rétorque :

— Vous vous foutez de moi, Duroy ? Le soldat Watrim a des états de service irréprochables, que dis-je, héroïques ! Vous le suspectez ?

— Ce crime est de nature politique, vous le savez aussi bien que moi.

Choranche hausse le ton. Il avance sur sa chaise. Il désigne Duroy au buste. Il dit :

— Je me porte garant de mes hommes. Vous ne toucherez à aucun d’eux.

Bornan observe la joute entre son ami et Choranche, la légende qui culmine à près d’un mètre et quatre-vingt-dix centimètres. Duroy dit :

— Ledit Petit Louis a un mobile. Ses amis se sont empressés de trouver un coupable. Sans compter qu’il est toujours là où il ne faut pas. Ce matin auprès de la morte. À midi, il frappait un innocent sur la place de Saint-Martin pour nourrir la vindicte populaire. Il y a moins de deux heures, ils voulaient exécuter toute la famille Fucilla au bord de la rivière. Surtout, il était cocu.

— Simeone Fucilla est…

Duroy le coupe. Il dit :

— Innocent. Fucilla est innocent. Son seul crime est d’avoir dérobé des objets de valeur sur le corps d’un cadavre, à moins que vos hommes ne les aient placés là.

— Comment ça, là ?

— Dans sa besace. Pour le désigner coupable. Marie Valette a été violée *et* tondue. Il y avait au moins deux hommes. Simeone Fucilla n’a pas du tout le profil du meurtrier.

Choranche ne contrôle pas la projection de postillons quand il hurle.

— Jamais, vous m’entendez ? Jamais vous ne procéderez à l’arrestation de l’un de mes hommes !

Duroy se lève et Bornan l’imite. Le commissaire fixe Choranche qui soutient son regard. Duroy annonce :

— Il me faut son emploi du temps d’hier, en particulier en fin de journée, jusqu’à la nuit. Vous avez des moyens d’enquête et une position hiérarchique que je n’ai pas.

Choranche serre les poings, la mâchoire. Duroy ajoute :

— Ne me forcez pas à appeler le commissaire à la République. Il s’entretiendrait avec votre état-major et, bon an mal an, ils vous

maintiendraient en poste jusqu'à la fin de l'enquête.

Duroy tourne les talons. Bornan connaît assez son ami pour savoir qu'il ne prend aucune mise trop risquée. Pendant que Duroy et Bornan se dirigent vers la porte, Choranche dit :

— Je vais m'en occuper, commissaire. Mais si vous faites fausse route, vous allez vous en souvenir. Et vous n'aurez plus besoin d'en référer à la hiérarchie. Vous avez ma parole.

Duroy lâche :

— À votre guise.

La porte se referme. Choranche marmonne :

— Il n'y aura jamais plus de frères ni de camarades…

---

1. Chef et fondateur du réseau.
2. Militaire et romancier français, catholique et nationaliste, proche de l'extrême droite.

# Un sang brûlant de salpêtre et de haine

C’est dans la cave. Judith a allumé une bougie, placé une cloche en verre sur un trépied et disposé un tissu rouge sur la cloche. Duroy est assis sur un tabouret. Pour ne pas encombrer. Il fait frais, environ 18 °C. C’est la première fois de la journée que les conditions d’existence lui semblent favorables. Dans la pénombre, Duroy perçoit les mouvements de Judith plus qu’il ne les observe. La pénombre est rouge. Moins éclairé, il ferait noir.

Duroy était pourtant convenu qu’il la déposerait chez elle et qu’il ne descendrait pas de son véhicule. Quoi qu’il advienne. Mais c’est advenu dans la montée de Saint-Julien. Il faisait encore nuit claire. Judith a ouvert son sac à dos. Et Duroy a vu la housse en cuir brun. Et il s’est souvenu de la première fois. Ça lui a semblé loin alors que c’était aux Albert, ce matin-là. Judith descendait la prairie avec le père Valette. Un appareil photo bringuebalait autour de son poignet. C’est donc advenu : Duroy a demandé si elle avait pris une photo de la scène de crime. Puis ils sont montés dans la chambre. Judith a dépiauté son paquetage. Duroy l’a aidée à descendre le matériel.

Ils sont maintenant dans la cave. Judith y a ses aises. Elle l’a déjà utilisée comme laboratoire. Il y a : l’évier. Il y a : trois bidons de produits chimiques. Il y a : trois bacs rectangulaires, de la même taille. Il y a : un cylindre métallique avec un orifice. Il y a : la pénombre rouge.

Judith bloque sa respiration et tourne le dos à la lueur. Elle compte dans sa tête : un, deux, trois. En français. Elle ouvre le boîtier du Leica, évacue la pellicule et la place dans le cylindre métallique. Elle referme le cylindre et elle souffle. Elle saisit le premier bidon. Elle installe un entonnoir dans l'orifice et remplit le cylindre. Elle obstrue l'orifice avec un bouchon en liège. Duroy ne demande rien. Judith agite le cylindre. Elle dit :

— Une pellicule, c'est juste du gras de porc et des sels d'argent.

Duroy lui sourit. Judith ne le remarque pas. De toute façon, il fait trop sombre pour qu'elle voie vraiment. Elle ajoute :

— C'est le révélateur.

L'opération dure quatre minutes. Duroy ne sait pas quelle heure il est, mais son horloge interne lui indique 21 h 30. Il se trompe de trois minutes. Son horloge interne a arrondi à la demie par défaut. Judith retire le bouchon. Elle verse le liquide dans l'évier. Elle décapsule le deuxième bidon, remplit le cylindre. Elle dit :

— C'est le bain d'arrêt.

Elle secoue le cylindre de la droite vers la gauche. Le mouvement est toujours ferme et régulier. Duroy sait qu'il va devoir patienter encore un moment. Quelques minutes. Puis encore quelques minutes. Le développement sera inévitablement trop long. De plus, il est fortement possible qu'il fasse chou blanc, que ça ne serve à rien. Il se trompe déjà sur le premier point. Cette étape dure seulement trente secondes. Judith retire le bouchon en liège et vide le liquide dans l'évier. Elle attrape le troisième bidon. Elle le décapsule. Elle dit :

— Et maintenant le fixateur.

Duroy hoche la tête. Il se dit que Judith est pédagogue. C'est pour se rassurer. La vérité est immanquablement dans son cylindre métallique. Elle le sait. Si elle foire l'opération, ça va très mal finir. Pour elle, mais surtout pour lui. Duroy pense que la troisième étape va prendre trente secondes. Or cette opération dure presque autant que la première, quelques minutes, peut-

être trois. Quand Judith en a terminé, elle retire le bouchon en liège et vide le liquide dans l'évier. Elle dit :

— C'est bon.

Elle se dirige vers la porte et lève l'interrupteur. Un lampion grésille au plafond. Duroy se met debout. Ses yeux s'habituent à la nouvelle clarté. C'est toujours la pénombre. Mais la pénombre jaune. Judith ôte le couvercle du cylindre. Elle saisit la pellicule et ouvre le robinet. Elle rince le film au-dessus de l'évier. Elle le secoue pour égoutter. Elle déroule ensuite la pellicule et tend la portion qui l'intéresse entre son index et son auriculaire. Elle sort un objet d'une poche de son treillis. C'est une petite loupe pas plus grosse que trois dés à coudre, fixée sur une bande en bois. Elle s'installe dans l'axe de la lumière. Elle examine. Elle dit :

— C'est celle-ci. Nous avons de la chance, c'est très clair.

Duroy approche. Il est juste derrière elle. Son avant-bras se colle à l'omoplate de Judith. Judith ne cille pas. Pourtant, elle sent la chaleur dans son dos. Elle hésite puis se tourne. Ils sont désormais face à face. Trente centimètres d'air humide séparent leur bouche. La poussière gratte les muqueuses nasales de Judith. Son nez remue comme pour faire un tour de magie. Duroy hésite. Soit il l'enlace, soit il reste Georges Duroy. Il prend un pas de recul. Judith n'éternue pas. Elle lui tend la loupe et lève la main dans la lumière jaune. Duroy scrute le petit rectangle par transparence. Il doit approcher pour pratiquer l'observation. Son épaule effleure celle de Judith. Alors Judith pivote. L'arrière-bras de Duroy se cale entre ses seins. Elle aime ça. Duroy ne retire pas son bras. Il examine la pellicule. Il voit : François Valette accroupi devant le corps de sa fille, le tas de bois, le buisson. Il montre avec son index. Il dit :

— C'est là, le buisson. Vous pouvez agrandir au maximum cette partie, en bas à gauche ?

Judith acquiesce. Duroy sent son souffle contre sa joue. Judith a mauvaise haleine. Mais Duroy ne contrôle pas. Il a une érection. Judith

recule et dit :

— OK, je vais essayer.

Elle se dirige vers la porte. Elle baisse l’interrupteur. Et c’est à nouveau la pénombre. La pénombre rouge. Duroy perçoit les mouvements d’air. Il les invente. Il hume son odeur et la regarde faire. Elle fixe la photographie dans la tête de l’agrandisseur, au-dessus d’une colonne métallique. Elle fait descendre la tête sur la colonne. Elle ouvre un carton à dessins. Elle sort une feuille de quarante centimètres par trente. Elle la positionne sur l’agrandisseur. Elle appuie sur un bouton, la tête s’allume. Duroy avance. Il se place juste derrière elle, observe par-dessus son épaule. Des points troubles apparaissent sur le papier, comme si le flux lumineux les projetait. Ça le fait débander.

Au bout de trente secondes, l’image apparaît, elle est de plus en plus nette. Judith appuie sur le bouton et la tête s’éteint. L’image disparaît dans la pénombre rouge. Judith retire la feuille de l’agrandisseur. Elle dit :

— Il faut procéder aux mêmes opérations.

Duroy est dépassé. Par le processus, noyé dans la pénombre, par la fille. Judith place la feuille dans le bac. Elle l’abandonne à la chimie et place une seconde feuille sur l’agrandisseur. Elle manipule ensuite le film photographique dans la tête. Elle fait coulisser sur la colonne. Duroy se positionne derrière elle. Le buisson apparaît au bout de vingt secondes. Il occupe la moitié de l’agrandissement. Judith éteint la tête. Le buisson disparaît. Dans la pénombre rouge.

Judith place l’agrandissement dans le premier bac. Puis elle patiente. Duroy est planté sous le plafonnier, dans la pénombre rouge. Judith retire le premier agrandissement. Elle le place dans le deuxième bac. Judith patiente. Elle plonge le cliché dans le troisième bac. Duroy adore le ballet photographique. Il réalise un exercice de respiration. Judith retire le deuxième agrandissement et l’immerge dans le deuxième bac. Trente

secondes. Puis elle sort le premier cliché du troisième bac. Elle tend l'agrandissement à Duroy et ordonne. Elle dit :

— Rincez-le à l'eau.

Duroy approche. Il pince un coin entre son pouce et son index. Et il exécute. Il ouvre le robinet et rince la scène de crime. Il voit Marie Valette, le père, les gendarmes. Il voit le tas de bois, il voit la robe bleue, il voit les cheveux. Et il voit le buisson. Il voit dans la pénombre rouge. Judith dit :

— C'est bon.

Elle débarque avec le deuxième cliché, le buisson en gros plan. Duroy continue à rincer le sien. Judith lui met un coup d'épaule. Duroy s'écarte. Judith le remplace. Duroy examine la scène de crime, la morte. Dans la pénombre rouge. La tête lui tourne. Il y a l'odeur de Judith. Une odeur forte. Une odeur de femme. Judith ordonne :

— Rallumez.

Duroy s'exécute. Le lampion grésille au plafond. Ses iris s'habituent à la nouvelle clarté. Marie Valette gît entre ses mains, en noir et blanc, dans la pénombre jaune. Judith lui tend l'agrandissement du buisson. Duroy observe. Il n'a pas besoin de loupe. Il le discerne immédiatement. Il le colore en rouge et en bleu. Un : rouge. Deux : bleu. Il voit. C'est le brassard. Dans la pénombre jaune. Judith l'interroge avec les yeux. Duroy dit :

— On a ce qu'il nous faut. Félicitations.

Duroy retient son sourire. Judith n'est de toute façon plus dans la cave. Elle est sous la falaise. Le soleil lui chauffe le front. Elle est sur la place de Saint-Martin. Elle perçoit les hurlements. Elle voit les chiens, Simeone Fucilla. Elle voit ces jeunes héros du pays libéré. Elle voit le sang. Elle entend les chiens. Elle voit la moustache, les yeux exorbités, le FFI cogner Fucilla, enragé au-dessus du corps estropié. Elle voit les coups. Elle voit Petit Louis, son sang brûlant de salpêtre et de haine. Et elle voit Duroy. Il est sous le lampion. Il est en face d'elle et elle en a autant envie que lui.

# Ô pays nommé France…

Quand Duroy ouvre la porte de l'immeuble, c'est déjà trop tard, un fusil est braqué sur son torse. Derrière le fusil, il y a le grand Robert. Robert dit :

— Avance tout doux, collabo.

Judith va décamper par la porte de derrière. Elle en a le temps et c'est la seule option de fuite. Mais elle sent un objet métallique piquer dans le bas de son dos. Le grand Robert n'est pas seul. La tête de Judith pivote. Il y a Jojo en embuscade. Joseph, celui qui a achevé le fox-terrier entre les deux yeux. Oui, Jojo les attendait, tapi au fond du couloir. Robert insiste :

— Lève les mains, putain de rouge.

Duroy tend les phalanges au niveau des oreilles. Robert le désarme. Il fourre le Luger sous sa ceinture. Il fait signe d'avancer. Duroy sort du bâtiment. La place est déserte, la nuit est noire et transparente. Il fait encore chaud, 25° C. Le croissant de lune diffuse une lueur poudrée, pâle. Judith suit, sous la pression de Jojo et de son fusil. Duroy se risque :

— Collabo ou communiste, il faudrait choisir.

Robert est en sueur, son duvet de moustache a noirci. Si son fusil était équipé d'une baïonnette, il trouerait Duroy. Il méprise les sarcastiques bien qu'il ne connaisse pas ce mot. Il dit :

— Ta gueule !

Duroy abaisse les bras. Il déglutit. Il fixe Robert deux secondes. Il dit :

— Ça va très mal se passer pour vous, Bourgeois.

Le FFI Robert sourit. Il vise toujours Duroy. Il veut en découdre. Il rétorque. Il dit :

— T’entends ça, Jojo ?

Jojo glousse. Judith s’écarte de l’axe de tir. Cet abruti serait bien capable d’appuyer sur la queue de détente par inadvertance. Robert déclame. Il dit :

— Nous exécutons l’ordre du lieutenant-colonel. Vous êtes en état d’arrestation. Vous faites votre malin devant mademoiselle Judith, mais vous rigolerez moins devant Choranche. Il n’aime pas les communistes.

— Je ne suis pas communiste.

— Il n’aime pas plus les collabos.

— Je suis commissaire rattaché à la délégation à l’épuration. Vous êtes un blanc-bec de service qui se prend pour la France.

Robert arme la crosse au-dessus de son épaule. Il l’abat sur l’arcade sourcilière de Duroy. Duroy n’esquive pas. Il reste droit, affronte. Son arcade sourcilière explose. Il porte alors la main à son visage. C’est un réflexe. Le sang glisse sur sa pommette. Il ne lui semble pas chaud. Le sang coule maintenant sur ses lèvres. Duroy serre les dents. Il n’émet pas le moindre son.

Judith cale le carton à dessins sous son aisselle. Elle charge Robert, poing levé. Robert l’esquive et attrape son poignet avec la main gauche. Il lui tord le bras jusqu’à la soumettre. Judith a maintenant le bras entravé dans le dos. Robert est agile. Il se colle à elle. Elle sent son haleine alcoolisée. Robert zieute son collègue. Il murmure à Judith :

— Restez en dehors de ça, mademoiselle Judith…

C’est comme s’il lui disait : *Je vais te baiser*. Judith se débat. Duroy hoche la tête dans sa direction. Un filet de sang coule d’en haut de sa face, à droite. Duroy dit :

— L’aspirant Bourgeois a raison, mademoiselle Ashton, cette affaire ne vous concerne pas.

Jojo met son fusil en joue et vise la tête. Duroy sort alors un mouchoir de sa poche. Il est plié en quatre, comme s'il venait d'être repassé. Il le presse sur son arcade. Il dit :

— Lâchez-la.

Judith opine. Duroy lui lance un regard. Robert desserre son étreinte. Judith se dégage. Elle fait trois pas chassés. Elle demande :

— Vous l'emmenez où, comme ça ?

Le Jojo croit bon de l'ouvrir. Il dit :

— Au QG, pardi. Choranche va lui apprendre à vivre.

Robert hausse le ton. Il dit :

— Ta gueule !

Il répète à Judith :

— Restez en dehors de ça.

Il dit :

— C'est une histoire entre hommes.

Judith s'esclaffe. Elle dit :

— Vous m'en faites de beaux, des hommes… Vous voulez plutôt dire que c'est une histoire entre Français ?

— Voilà, ça vous regarde pas.

— Ah ouais ? Votre pays nommé France regarde pourtant tout le monde, il me semble, non ?

Robert l'ignore. Il demande les clefs de la 402 à Duroy. Il le conduit au véhicule. Il le bourre sur le siège passager. Il le menotte à la poignée de toit. Il siffle Jojo qui abandonne Judith. Jojo s'installe à la place du conducteur. Judith serre son carton à dessins contre son flanc. Dans le carton, il y a : deux agrandissements. La scène de crime et le brassard sous le buisson.

Robert monte sur la banquette arrière, il s'assoit sur le jerrycan. La tête calée au plafond, il se penche. Il ajuste son canon contre la nuque de Duroy. Jojo allume le moteur, enclenche une marche arrière. Duroy entrevoit Judith. Dans la pénombre blanche. Il sait qu'elle a compris. Robert dit :

— Vous étiez encore dans la police fin 1942, Duroy.

Alors que la voiture s’élance, Duroy ne réplique pas. Le FFI Robert a raison. Et le maquis du Vercors a débuté en janvier 1943. Judith se met à courir derrière le véhicule. Elle gueule. Duroy compresse son arcade avec le mouchoir.

Fille ou pas, Duroy sait qu’il n’arrivera pas à destination.

# Il n’y a pas d’amour dont on ne soit meurtri

Au QG militaire de Saint-Martin-en-Vercors, dans le bureau de Choranche, il y a : la table ovale et trois chaises ; le fanion à fleurs de lys sur un piquet. Il y a : le lieutenant-colonel FFI Ulysse Anselme Wesser d’Alphonse, dit Choranche ; l’agent du contre-espionnage Roger Bazin, dit Bornan ; le caporal FFI Louis Watrin, dit Petit Louis ; le première classe René Sanders, lui aussi FFI de la Drôme nord, *alias* Néné. *Nota bene* : l’aspirant Robert Bourgeois dit Grand n’a pas été invité dans la pièce par le chef du Vercors sud, Choranche lui ayant même ordonné de quitter le QG avec son compère, le dénommé Joseph Mermoz, dit Jojo.

Duroy récapitule : Bornan a été désarmé par le bidasse qui garde la pièce, à l’extérieur, dans le couloir. Il approfondit : le calibre de Petit Louis pend à son ceinturon. Choranche est assis derrière son bureau, ses chaussures crottées sur le plateau en noyer. Petit Louis et Néné sont adossés au mur à sa droite. Bornan est adossé au mur adjacent, à côté de la porte. Duroy est assis sur l’une des deux chaises, en face de Choranche. Il tient un mouchoir ensanglanté dans sa main droite. Il juge que l’hémorragie est endiguée. Il roule le mouchoir en boule et le fourre dans la poche de son pantalon. Il sort son paquet de cigarettes et en allume une. Choranche dit :

— Voulez-vous appeler vos supérieurs ?

Duroy souffle un nuage de fumée qui traverse la table. Choranche inhale. Duroy dit :

— Vous vous en êtes chargé, sinon vous ne m’auriez pas fait arrêter.

— Vous savez déduire, commissaire, je vous l’accorde.

Choranche laisse un temps. Les deux FFI contemplent leur chef suprême. Bornan surveille les deux FFI. Choranche retire ses chaussures du bureau. Il dispose ses avant-bras sur la table. Il accompagne son exposé avec les mains. Il dit :

— Le caporal Louis Watrin a passé toute la soirée avec le première classe René Sanders ici présent. Vous avez accusé un défenseur de la patrie à tort et sans preuve, me demandant de le placer aux fers. C’est l’heure des comptes, commissaire.

Duroy se redresse sur sa chaise. Il consulte sa montre. Il est 22 h 12. Il exécute un calcul. Saint-Julien est à trois kilomètres, la pente est favorable. À une vitesse de vingt-cinq kilomètres à l’heure, la divine surprise arrivera dans sept minutes. Sans compter qu’il ne retranche pas le temps de son transfert. Du coup, il examine les deux FFI et demande :

— Dites-moi, caporal Watrin, quand avez-vous appris que votre fiancée était la maîtresse du dénommé Jacques Besse ?

Petit Louis ne cille pas. Bornan le scrute. Certes, il a été désarmé à l’entrée. Cependant, le bidasse n’a pas procédé à la fouille. Un Denix, pistolet de petit calibre, est fixé à son étui de cheville. Duroy ne le sait pas mais Bornan se tient prêt. Choranche dit :

— Ça suffit, commissaire. Vous êtes un inquisiteur. Le temps est venu de reconnaître votre erreur de jugement.

Duroy aspire une taffe et fait ostensiblement tomber sa cendre sur le sol. Il sourit.

— Il me manquait le complice. Vous me l’amenez sur un plateau et je vous en remercie.

Choranche balaie le propos d’un revers de main.

— Il suffit.

— Il suffisait surtout d’être deux…

Duroy ne laisse pas le temps à Choranche. Il détaille le plus faible, celui qui regarde ses pieds, Néné qui suinte du front, dans le cou, même des bras. Il embraie :

— L'un qui entrave, l'autre qui tond. L'un qui viole, l'autre qui regarde. L'un qui tue, l'autre qui obéit. Vous étiez le second, n'est-ce pas, Sanders ?

Néné ne relève pas le menton. Il frotte ses poings avec ses pouces, sa peau est moite, il sue beaucoup. Petit Louis baragouine. C'est plus fort que lui. Il dit :

— Je vais te faire la peau, fumier.

Choranche se lève. Il assène :

— Taisez-vous, soldat.

Il désigne Duroy.

— Quant à vous, commissaire, je vais signer votre ordre de transfert, vous allez remplir la mission pour laquelle vous êtes mandaté et vous déguerpirez d'ici avec la baronne Ehrlich. Dans la minute. Je commande la zone du Vercors sud jusqu'à minuit, que vous le vouliez ou non.

Il jette un coup d'œil à Bornan et ajoute :

— Avec votre collègue, évidemment. Enfin, je devrais dire votre ami, puisque M. Bazin n'a jamais été mandaté par qui que ce soit pour intervenir dans mon secteur, encore moins par le commissariat à la République. Vous n'allez donc pas m'emmerder longtemps, je vous le dis.

Duroy jette son mégot sur le sol et l'écrase. Il déglutit. Il dit :

— Ma femme est institutrice, comme Marie Valette. Elle adore Voltaire. Je suis certain que vous connaissez cette maxime : « Quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie… »

Choranche sort de ses gonds. Il braille :

— Et Hugo disait « c'est la faute à Voltaire » ! Ça me fait une belle jambe ! Donnez-moi cet ordre de transfert immédiatement, Duroy !

Duroy a gagné du temps. Il sort l'ordre de transfert de sa poche de pantalon. Il le déplie sur la table. Il dit :

— Ce sont les cheveux de la morte.

Il ajoute :

— Bornan a été mandaté par moi et maintenant asseyez-vous.

— Je n’ai aucun ordre à recevoir d’un civil de votre trempe !

— Le caporal Watrin a violé, tondu et assassiné Marie Valette, par sentimentalisme, même s’il a cru bon d’administrer une signature d’ordre politique, qui vous me l’accorderez est d’une nature vile, certes assez conforme à son caractère.

Duroy ajoute :

— Asseyez-vous, mon lieutenant-colonel. Vous ne couvrirez pas un assassinat si je vous en apporte la preuve. Ces gars sont juste nos héros et de la vermine.

— Quelle preuve ? Vous me fatiguez, Duroy. À ce rythme, ce n’est pas le retour à Lyon pour vous mais la potence.

— Pouvez-vous patienter quelques secondes, tout au plus quelques minutes ? La preuve arrive.

Choranche lève les yeux au plafond. Il examine ses hommes. Petit Louis ne soutient pas son regard. Choranche pourrait aussi bien dégainer son sabre et trancher les têtes de tous les protagonistes. Pourtant, il place les mains à plat sur la table. Petit Louis se mord la lèvre sous sa moustache. Néné est tout rouge. Bornan observe, impassible. Choranche dit :

— Je vous octroie trente secondes, commissaire, trente secondes.

Duroy n’en a besoin que de douze. Il y a du raffut dans le couloir. Une voix de femme. Elle hurle. Choranche interroge Duroy d’un coup de menton. Il dit :

— Votre preuve ?

Duroy acquiesce. Choranche ordonne à Bornan :

— Ouvrez cette porte.

Bornan exécute. Le bidasse de garde manque de tomber à la renverse dans le bureau. Le FFI Robert retient Judith aux épaules. Elle lui administre

un coude au foie. Robert se plie en deux. La furie bouscule le bidasse. Elle pénètre dans le bureau. Judith hurle :

— Je viens de faire trois kilomètres à vélo en pleine nuit et à cause de vous, Choranche ! Vous êtes le chef d'un ramassis d'incompétents !

Le regard de Choranche se pose sur Judith. Il se reprend. Il gueule :

— Aspirant Bourgeois ! Je vous ai donné l'ordre d'évacuer le QG ! Exécution. Sinon je vous fous au trou !

Choranche fait signe à Bornan de fermer la porte. Robert salue son supérieur. Bornan exécute. La porte claque. Judith est plantée au milieu de la pièce. Elle sonde Duroy, prend la température dans les yeux du lieutenant-colonel. Il lui fait un regard doux. Elle avance jusqu'à la chaise vide, s'assoit en entreposant son carton à dessins sur la table. Les cheveux de la morte virevoltent. Néné regarde toujours ses chaussures. Rien ne saurait le détourner. Les yeux de Petit Louis partent vers le bas, à droite, sur la crosse de son arme. Bornan contrôle. Il perçoit le mouvement. Il s'accroupit, comme pour refaire son lacet.

Judith dispose les deux clichés. Choranche examine. La scène de crime, le buisson. Duroy dit :

— Voilà notre preuve.

Petit Louis décolle son dos du mur. Bornan place sa main droite sur la crosse de son semi-automatique. Duroy ajoute :

— Vous avez vous-même ramassé le brassard du caporal Watrin.

Le bras de Petit Louis remonte sa main sur sa hanche. Il va dégainer. Bornan bondit. En deux enjambées, son Denix est enfoncé sous le menton du FFI. Il dit à Petit Louis :

— Bouge plus.

De sa main gauche, Bornan retire le calibre de Petit Louis de son étui. Il recule. Il a désormais deux armes. La première pointée sur Petit Louis, la seconde sur Néné. Duroy continue :

— Ce cliché a été pris par Mlle Ashton avant votre arrivée sur la scène de crime. Le caporal Watrin n'était évidemment pas là par hasard. Il venait récupérer la preuve de sa présence sur les lieux.

Choranche se bafouille à lui-même :

— Nom de Dieu.

Simultanément : il y a du tapage dans le couloir. La porte s'ouvre à nouveau. Choranche relève la tête, comme un poids lourd qui vient de prendre un uppercut au menton. Un soldat se tient dans l'encadrement. Duroy se tourne. Il ne s'agit pas du garde. C'est le capitaine, celui qui a annoncé la mort de Marie Valette à son chef ce matin même. Il dit :

— Le prisonnier Fucilla a disparu.

Personne ne réagit. Quatre secondes plus tard (Bornan tient les deux assassins en joue ; Choranche ne sait plus où donner de la tête), deux coups de feu retentissent à l'extérieur du bâtiment. À travers les vitres de la fenêtre close, tout le monde entend :

— Donnez-le-moi, il a pris ma fille, donnez-moi l'Italien !

Judith reconnaît la voix du père. C'est François Valette. Choranche approche de la fenêtre. Il pourrait tout aussi bien prendre une volée de plombs en plein front. Il observe. François Valette est torse nu dans la nuit. Il recharge son fusil, cassé sur son bras avant. Judith se lève. Elle dit :

— Je m'en occupe.

Duroy place une main sur son avant-bras. Il ne peut la retenir. Il dit :

— Fucilla est mort. Dites-lui que Simeone Fucilla est mort.

Judith sort de la pièce et dévale l'escalier. Elle entend la voix de *Saba* Rosembaum. En hébreu, Shimeon signifie : « envoyé par Dieu pour exaucer les vœux des parents ».

Choranche contourne son bureau. Il fixe Petit Louis. Petit Louis lâche :

— C'était rien qu'une pute.

Choranche approche. Il le gifle. Il recule et dit à Duroy :

— C'est à vous de décider de leur sort, commissaire.

Duroy rétorque :

— Nous devrons choisir ensemble.

# PERTE OU SALUT

# Pardonnez-nous, pardonnez-nous

Bornan a positionné le véhicule dans la pente. La roche semble anthracite. Il fait frais. Il se tient sur le marchepied, s'accroche au rétroviseur du Berliet. Il cale le cocktail Molotov entre les cuisses du conducteur. Puis il contrôle les phares : jour/nuit. Tout fonctionne. Le moteur du camion tourne au ralenti. Le ronron résonne sur les parois courbes du tunnel. On se croirait dans un Frigidaire colossal.

Bornan éclaire l'habitacle avec sa lampe torche. Le faisceau lumineux barre les visages. Les jeunes ne sont pas conscients. Ils ont les yeux bandés. En cas de réveil. Bornan les a anesthésiés au chloroforme. C'était il y a douze minutes. Il en a bavé pendant que Duroy et Choranche les entravaient. Il doit maintenant agir. Vite.

Il vérifie une dernière fois les positions. Les deux jeunes ont les têtes ballantes, mentons contre le sternum. Louis Watrin est le conducteur, ses mains et ses chevilles sont ligotées au volant et au pied de son siège. René Sanders est le passager, poignets reliés à l'armature de la banquette, pareil pour ses épaisses jambes, encordées ferme. Bornan les contemple. Ce sont des salopards. Il va les exécuter. Ils resteront des héros.

Le commissaire Georges Duroy n'a pas tergiversé. Il est convaincu que c'est mieux. Le lieutenant-colonel Choranche est la cour martiale : ses soldats ne sont dignes que de mourir. Duroy et Choranche sont convenus ensemble de la sentence. Quant à Bornan, il se penche sur la portière, son bras s'étire. Il passe par-dessus les genoux de Petit Louis et la bouteille en

verre qui suinte. Il desserre le frein à main. C’est lui qui a proposé d’en finir comme ça. Il connaît le mode opératoire.

Duroy attend le signal. Ses mains appuient sur la carlingue qui commence à partir. Bornan leur a fait asperger cent litres d’essence sur la remorque. Ça pue. Bornan n’en a pas l’air, mais c’est un gars à qui on confie ces missions. En l’espèce, il fait ce que Duroy est incapable d’accomplir. Il illumine le visage de son ami, hoche la tête et dit :

— *Go !*

Judith est de l’autre côté du camion, Choranche au centre. Ils sont prêts. Duroy leur dit :

— On y va.

Ils poussent fort, agrandissent brusquement les foulées. Le trio n’a pas besoin de forcer pour que le camion accélère. Ils se mettent à courir. À la sortie du tunnel, alors que l’air réchauffe, le camion est plus rapide qu’eux. Duroy manque de s’étaler. Il fait une embardée et Choranche l’équilibre.

Duroy reprend son souffle. Son arcade sourcilière recommence à saigner. Choranche quitte ses gants. Judith voit l’ombre noire entrer dans la nuit marine. Bornan contrôle la trajectoire, main droite sur le volant qu’il lâche pour allumer son Zippo. La flamme passe devant le compteur. Le compteur indique que le camion dévale à la vitesse de vingt-quatre kilomètres à l’heure.

Le Berliet a déjà parcouru soixante mètres depuis la sortie du dernier tunnel des Grands Goulets. Encore quatre-vingt-dix de ligne droite et il plongera. Bornan est sûr de son coup. Il enflamme la mèche du cocktail Molotov. Il a moins de huit secondes pour sauter. C’est une mèche courte. Il n’a pas le temps de replacer le Zippo dans la poche de son blouson en cuir. Il le lâche et réajuste la trajectoire du corbillard. Il y a l’arc du virage. Tout droit. Et il y a le précipice. Il lui reste cinq secondes. Il place alors les bras derrière la tête et il saute. Il l’a déjà fait d’un Genève-Lausanne qui filait à

quatre-vingts kilomètres à l’heure. Il roule sur le bitume à la manière d’un judoka et se relève dans le même mouvement.

Il reste quinze mètres. Le camion atteint alors les trente-six kilomètres à l’heure. Dix mètres. Plus que six. Une boule de feu irradie la cabine. Quatre mètres. Trois. Deux. Un. Les roues avant s’engagent dans le vide. Le camion pique du nez. Le train arrière suit et accélère la chute. La chute dure environ quarante mètres. La calandre percute la falaise. Le camion rebondit et prend instantanément feu. La remorque, tout. C’est un long candélabre qui allume la nuit bleue.

Bornan se tient sur le parapet. Désormais, il voit. Dans le rebond, le camion vrille, se retourne. Il effectue les deux tiers d’un saut périlleux. La gravité l’aspire au fond du gouffre et il y a l’impact.

Après le froissement des tôles et le silence, le souffle de l’explosion remonte les déclivités de calcaire plus vite que les flammes. L’écho est assourdissant. Le bruit se lève comme une boule de billard entre ses bandes. Il cogne la pierre et s’éteint trois secondes après, dans le ciel.

Choranche est en retrait, le regard aimanté par la lueur. Sa jument l’attend quatre cents mètres plus haut. Il l’a laissée dans un virage. Elle ne s’enfuira pas. Elle connaît le bruit des canons. Il n’a jamais sacrifié un soldat sur le champ de bataille. Deux sont morts désormais. Il a donné son assentiment. Il n’a pas de regret, mais il ne reviendra jamais dans le Vercors. Il ne remarque pas que l’Américaine place sa main dans celle du commissaire.

Duroy a la gorge nouée. Voilà ce qu’est son devoir. Il ne pense pas à Louise, ni à la morte, ni même à sa Marie. Étrangement, quand les doigts de Judith glissent dans la paume de sa main, il voit sa mère. Elle prie. Sa mère est prostrée sous la croix, à droite de son lit. Duroy a compris vers huit ans qu’elle n’aimait pas son mari. Elle le prie tous les jours parce qu’elle le préfère mort. Duroy ne croit plus en Dieu depuis qu’on lui a pris son père. Il avait six ans. Il sait que la gloire ne remplace rien. Les combattants ne sont

honorables que lorsqu’ils meurent. Maintenant, les deux FFI brûlent dans les gorges. Rien de plus et rien de moins. Il a, comme toujours, choisi. C’était ici son dilemme et il essuie le sang qui coule dans son œil.

Il est 23 h 58. Nous sommes le lundi 10 septembre 1944. Duroy ne consulte pas sa montre. Il s’en fout.

Judith referme alors ses doigts. Elle a envie de pleurer. Mais elle ne pleure pas. Elle observe la silhouette de Bornan en contrebas. L’instant ne fabrique pas la perte, ni le salut, que des hommes vivants et des hommes morts. Judith ne sait pas où elle sera demain. Peut-être ici, peut-être ailleurs, au milieu des soldats, sur sa route.

Judith serre plus fort. Elle ferme les yeux quand le pouce de Duroy caresse sa peau. Ça remonte des hanches et lui fait du bien. Elle tourne la tête, croise son regard, voit le sang. Duroy lui sourit. Oui, il lui sourit. Cette fois, il ne retient rien.

En cette circonstance, ni l’un ni l’autre ne pourrait l’affirmer. Pourtant, ils feront l’amour dans moins de trois heures.

# PÉRORAISON

« Qu’en un lieu, qu’en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu’à la fin le théâtre rempli. »
Nicolas Boileau, dit Boileau-Despréaux,
*L’Art poétique*.

« Ce dilemme, perte ou salut,
aucune fatalité ne le pose plus
inexorablement que l’amour. »
Victor Hugo, *Les Misérables*.

Le lundi 10 septembre 1944 n’a jamais existé. D’après le calendrier chrétien, ce jour-là était un dimanche. Il n’y a d’ailleurs jamais eu de platane sur la place du Tilleul de Saint-Martin-en-Vercors. Pour autant…

Georges Duroy a bien transféré sa prisonnière, Yvonne Loin, dite la baronne Ehrlich. Elle a été jugée puis fusillée dans la cour de la prison de Montluc le 17 octobre 1944. Duroy a ensuite continué à encadrer l’épuration durant deux ans, faisant condamner des collaborateurs ou épargnant des vies, en particulier de femmes suspectées de collaboration horizontale avec l’ennemi. Duroy a lui-même été inquiété en 1946 pour ses activités dans la police nationale à Lyon, de janvier 1941 à octobre 1942, en tant qu’inspecteur à la brigade criminelle. L’enquête a été classée sans suite. Il a réintégré l’armée et participé à la débâcle de Diên Biên Phu. Il a quitté les armes en 1956, peu après son séjour en Indochine, avec un grade de sous-officier : adjudant-chef. Puis il a mené une carrière maussade dans le civil sans aucun rapport avec ses talents artistiques ni ses activités dans la Résistance. Il a eu une autre fille avec Louise en 1951, le jour du printemps. Comme sa femme voulait un garçon, ils l’ont appelée Claude. Il n’a pas toujours été heureux et s’est mis à boire, officiellement pour des difficultés d’ordre professionnel. Il n’a plus jamais rien dessiné de sa vie. Tout au plus s’astreignait-il à quelques travaux de menuiserie. Son pied gauche a commencé à pourrir, puis sa jambe. Il est mort d’une hémorragie, dans la ferme familiale des Fenouil, à Pont-en-Royans. C’était en 1995, dix ans

avant sa femme. Il s’est vidé de son sang sur la moquette pétrole de la chambre maritale sans avoir jamais voulu parler de son passé dans la police et dans la Résistance. Une seconde avant sa mort, il a tout de même senti l’odeur d’une jeune Américaine qu’il avait connue durant la chaude fin de l’été 1944. En 2005, sa fille cadette, Claude, a trouvé un coffre dans le grenier lors de la restauration de la ferme. Tous les rapports de Georges Duroy à la délégation à l’épuration y étaient consignés. Il y avait aussi une lettre à une certaine Judith Ashton, datée du mois de décembre 1946 et *a priori* jamais envoyée. Claude a eu trois fils : Pierre, François et David. François est romancier.

Judith Ashton est encore en vie. Elle a cent trois ans. Après la guerre, elle a été mariée pendant deux années à un poète argentin. Elle a vécu durant vingt-cinq ans en Catalogne et s’est remariée à un homme politique local. Elle a eu un fils sur le tard qu’elle a prénommé Sacha. Elle est retournée vivre aux États-Unis à la mort de son mari. À soixante-douze ans, elle s’est mise à photographier toutes les *water towers* de New York avec son vieux Leica. L’entreprise lui a pris huit ans. Son réservoir d’eau préféré se situe sur un immeuble de Brooklyn, celui-là même qu’elle contemplait de l’usine de son grand-père Rosembaum, usine qui a définitivement fermé en 1961 après la mort de Richard *Daddy* Ashton. Après ça, Judith n’a plus jamais pris de photo de sa vie. Elle séjourne actuellement dans un hospice du Vermont. Son fils et les deux enfants de son frère Phillip, Anna et Martin, lui rendent visite à tour de rôle et tous les quinze jours. Elle se demande souvent ce qu’aurait été sa vie si elle avait quitté plus tôt le plateau du Vercors ou si elle y était restée plus longtemps avec ce gars, le Français venu de nulle part et dont elle n’a jamais plus eu de nouvelles. Elle se moque gentiment des personnes âgées qui l’entourent et est très passionnée par le tricot. Elle n’écrit plus de poèmes depuis la mort de son frère, en 1986. Les infirmières adorent son humour grinçant et ses vulgarités raffinées. L’une d’elles lui sert un verre de chardonnay en

cachette tous les jeudis soir. Judith conserve un exemplaire d'un *Life* de mai 1945 dans le tiroir de sa table de nuit. Le camp de Buchenwald y fait la une. C'est elle qui a pris la photo.

Roger Bazin, dit Bornan, est retourné à la vie civile dès la guerre finie. Son frère cadet, Jean-Claude, qui était du réseau Éleuthère et officiait pour le compte du contre-espionnage dans la région du lac Léman, en particulier en Suisse, est quant à lui devenu un « barbouze » du général de Gaulle. Il a même été directeur adjoint du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage, le SDECE devenu DGSE en 1982. Jean-Claude Bazin a inspiré un romancier français qui en a fait son héros dans un roman, *La Politique du tumulte*, paru en 2012 aux éditions La Manufacture de livres. Malgré l'insistance de ses amis et de la population locale, Roger Bazin a refusé de prendre la suite de son père et d'être le maire de Chens-sur-Léman à la fin de la guerre. Il se souvenait du décès de ce dernier qui l'avait contraint à cesser ses études à treize ans pour s'occuper de la ferme et de ses frère et sœurs. Surtout, Roger Bazin voulait la concorde et n'appréciait pas la verve vengeresse de certains maquisards. Il a donc préféré se marier à sa petite Espagnole aux yeux bruns, Isabel Castro. Ils se sont installés à Oullins, au sud de Lyon. Ils ont tenu pendant quelques années le clos *Les Francs Joueurs*, bien connu des boulistes de lyonnaise. On y dansait beaucoup les dimanches et de nombreux Oullinois s'y sont mariés. Roger Bazin est ensuite devenu commercial en papeterie et en maroquinerie. Il a eu trois enfants : Jean-Pierre, Christian et Sylvie. Il est mort d'un cancer en 1989. Il n'a jamais passé un été loin de son lac, dans sa villa de Vérancy, à Chens-sur-Léman. On aperçoit souvent son fils aîné pêcher des perches sur le port de Nernier. Les gens de là-bas lui parlent tout le temps de son père. Quand on lui demande les qualités et les défauts de cet homme respecté, il répond dans un sourire espiègle : « Sa principale qualité est qu'il était très discret ; son principal défaut est qu'il était très discret… » Certains comprennent, d'autres pas.

Ulysse Anselme Wesser d'Alphonse, dit Choranche, a eu une promotion limitée dans l'armée française. On ne peut pas vraiment dire pourquoi. Lieutenant en 1942 et chef d'escadron FFI en juillet 1944, il a assuré le commandement du 11e cuirassiers et a continué sa guerre avec la 1re division française libre du général Brosset, dans les Vosges, en Alsace, puis en Allemagne. En 1946, il a été affecté à l'école militaire d'équitation de Fontainebleau, comme capitaine. Il a effectué deux séjours en Algérie, de 1957 à 1959 au 9e RCA puis au 6e cuirassiers, de 1961 à 1962 au 6e hussards et au 4e chasseurs. Il a été nommé chef d'escadron en 1952 et a pris sa retraite en 1963 comme lieutenant-colonel honoraire, grade détenu au titre des FFI. Il a reçu les distinctions : la rosette de la Résistance, la croix de guerre 1939-1945 (six citations, dont quatre à l'ordre de l'armée) et des théâtres d'opération extérieurs. Il est commandeur de la Légion d'honneur. Il est mort à l'automne 2002. Avant sa mort, il n'a fait qu'une seule requête à sa famille : que la photo de sa jument Isabel soit disposée sur son cercueil durant toute la messe.

Les parents de Marie Valette sont morts sans avoir eu d'autres enfants. La tombe de leur fille est toujours fleurie au cimetière de La Chapelle-en-Vercors. On pense que des cousins éloignés s'en occupent. À moins que ça ne soit des quidams. Les gens sont comme ça, sur le plateau, les leurs sont les leurs. Quant aux étrangers, ils visitent parfois la cour des fusillés, au centre de la commune, après le mémorial de la Résistance et la nécropole de Vassieux-en-Vercors, là où sont enterrés quatre-vingt-six FFI, cinquante-deux habitants du hameau de Vassieux-en-Vercors et quarante-neuf inconnus. Le petit-fils de l'un des fusillés de La Chapelle-en-Vercors est devenu capitaine puis sélectionneur de l'équipe de France de Rugby. Comme son grand-père, il se nomme Philippe Saint-André.

En mars 1972, des ossements ont été retrouvés dans les gorges de la Vernaison. Un crâne très détérioré a été étudié par le service technique et scientifique de la gendarmerie nationale. L'enquête a été classée sans suite et aucun lien n'a été fait avec la disparition, en septembre 1944, de deux résistants FFI répondant aux noms de Louis Watrin, *alias* Petit Louis, et de René Sanders, dit Néné.

On ne sait pas ce qu'est devenu Simeone Fucilla. Dans sa famille, dont dix descendants vivent encore sur le plateau, il y a beaucoup de légendes sur son compte. Certains prétendent qu'il est mort en septembre 1944 à Saint-Martin-en-Vercors. D'autres qu'il est parti en Guyane chercher de l'or, qu'il s'est marié à une Italienne, une certaine Lucia, et qu'il y a fait fortune. Renato Fucilla est quant à lui mort d'un arrêt cardiaque en 1954 sans jamais avoir pratiqué la médecine en France. Les survivants de cette époque sont très peu nombreux. Ceux qui ont accepté de témoigner dans les livres d'histoire reconnaissent que les Italiens n'étaient pas bien intégrés avant la guerre, que l'accueil ne leur a pas été favorable, et qu'il a fallu laisser le temps au temps. Comme compensation, on leur accorde l'invention de la raviole, la spécialité de la région. On raconte que les femmes des bûcherons transalpins ont farci leurs raviolis avec ce qu'elles avaient sous la main, c'est-à-dire de la tomme, du fromage blanc et du persil. La recette a fait son chemin et la tomme a depuis été remplacée par du comté. Ces femmes étaient peut-être celles des ouvriers qui ont percé les Grands Goulets et y sont morts. Mais il n'en est jamais fait mention. La route des Grands Goulets a de toute façon été fermée en 2004 aux voitures et au public pour des raisons de sécurité et remplacée par un tunnel de mille sept cent dix mètres de long, au grand dam de certains Vertacomicoriens[1] et d'une bande d'amis romanais qui criaient sous chaque tunnel aux touristes ébahis : « Attention à l'ours ! »

En France, toutes les familles ont évidemment un résistant dans leur ascendance. Dans les écoles, on apprend même aux enfants que leurs aïeux, avec l'aide des Anglais et des Américains, ont gagné la Seconde Guerre mondiale. L'action du général de Gaulle est reconnue et célébrée. Celle des communistes l'est aussi mais dans une moindre mesure. Il est par exemple très peu fait mention des vingt-quatre millions de morts soviétiques parmi lesquels dix-huit millions de Russes, qui représentent près de la moitié des pertes de la guerre la plus meurtrière que les humains aient jamais connue. Toute chose étant égale par ailleurs, à partir de l'automne 1944, le pouvoir étatique a rapidement instauré un cadre légal à l'épuration en France. Pour autant, les historiens estiment qu'environ vingt mille femmes ont été tondues en place publique dans les jours qui ont suivi la Libération. L'épuration a donné lieu à des procès retentissants comme celui de Philippe Pétain ou de Pierre Laval. Elle a été de courte durée, le pouvoir décidant la réconciliation nationale. Du personnel de Vichy a ainsi pu être recyclé. Maurice Papon était par exemple préfet de police de Paris, le 8 octobre 1962, quand il a donné l'ordre, avec l'accord du ministre de l'Intérieur Roger Frey et du président de la République Charles de Gaulle, de réprimer une manifestation contre l'OAS et la guerre d'Algérie, répression policière qui a coûté la vie à neuf personnes. René Bousquet, coorganisateur de la rafle du Vél d'Hiv et fréquentation du personnel politique français, notamment de François Mitterrand, n'a été inculpé de crime contre l'humanité qu'en 1991. Il a fallu attendre la présidence de Jacques Chirac pour que l'implication de l'État français dans la Shoah soit officiellement reconnue. Une grande majorité de Français a, dans les faits, perdu la guerre. Grâce à une minorité, souvent de très jeunes gens de tous horizons, l'honneur national est sauf depuis soixante-dix ans et la France peut chanter victoire.

1. Nom des habitants du Vercors. Étymologie : Vertacomacori, peuple celte de la Narbonnaise.

Les titres des chapitres proviennent des poèmes suivants :

Alors commença l'épreuve : « Fragment 128 », René Char.

Pierre sang papier ou cendre : « Liberté », Paul Éluard.

Avec toute la vie derrière eux : « Les Fusillés de Châteaubriant », René Guy Cadou.

Mon petit enfant : « Armée démontée », Benjamin Phélisse (André Frénaud).

Avec des parfums de vanille, de terre mouillée et de sang : « Le Veilleur du Pont-au-Change », Robert Desnos.

L'ombre du grand rapace a caché les étoiles : « Le ciel vous a été offert », Louis Maste (Pierre Seghers).

L'ouragan se resserre : « Tous mes amis sont morts », Anne (Édith Thomas).

C'est l'air pur c'est le feu : « Courage », Maurice Hervent (Paul Éluard).

Des imbéciles font justice de nos rêves : « Les Belles Balances de l'ennemi », Maurice Hervent (Paul Éluard).

Et quelqu'un pour guider la fête redoublée : « On a donné de grandes fêtes », Ambroise Maillard.

Mais ils ne les empêcheront pas tels des anges tutélaires : « Poème », Paul Vaille (Loys Masson).

Il y a des mondes de mutisme entre les hommes : « Les Dents serrées », Jean Amyot (Pierre Emmanuel).

Crépite et meurt au ras du sol : « Paris », Robert Barade (Charles Vildrac).

Ces hommes comme nous : « Kriegsgefangene », René Doussaint (Claude Sernet).

Ne rien oublier au jour de la vengeance : « Parce que tu es bon… », Malo Lebleu (Georges Hugnet).

Tous mes amis sont morts : « Tous mes amis sont morts », Anne (Édith Thomas).

Est-ce aux vivants à garder leur silence ? : « Vacances », Daniel Thérésin (Jean Tardieu).

Et le mot frère et le mot camarade : « Gabriel Péri », Paul Éluard.

Un sang brûlant de salpêtre et de haine : « Ce cœur qui haïssait la guerre », Pierre Andier (Robert Desnos).

Ô pays nommé France… : « Ô pays nommé France », Daniel Thérésin (Jean Tardieu).

Il n’y a pas d’amour dont on ne soit meurtri : « Il n’y a pas d’amour heureux », Louis Aragon.

Pardonnez-nous, pardonnez-nous : « Steppe », Anne (Édith Thomas).

# Chronologie 1944

D’après Gilles Vergnon, *Le Vercors : Histoire et mémoire d’un maquis*.

6 juin : Débarquement allié en Normandie (*D-Day*).

25 juin : Premier parachutage d’armes de jour par 36 forteresses volantes à La Chapelle-en-Vercors.

26 juin : Installation du Comité départemental de Libération de la Drôme à Die.

28 juin : Bombardement de Beaufort et Plan-de-Baix par la Luftwaffe.

29 juin : Bombardement de Saint-Jean-en-Royans et de Nazaire-en-Royans par la Luftwaffe.

3 juillet : Inspection du Vercors par Y. Farge et proclamation par Y. Farge et E. Chavant, de la « restauration » de la République française dans le Vercors.

7 juillet : Programmation par l’état-major allemand de l’opération pour l’anéantissement du maquis du Vercors.

10 juillet : Descente de maquisards du Vercors renforcés par un commando américain pour tendre une embuscade à une colonne allemande à Lus-la-Croix-Haute.

11 juillet : Mobilisation des classes 1940 à 1944 sur toutes les communes du plateau.

12 juillet : Raid effectué par un avion allemand sur La Chapelle-en-Vercors.

13 juillet : Bombardement de Vassieux-en-Vercors et La Chapelle-en-Vercors par la Luftwaffe.

14 juillet : Parachutage massif de jour à Vassieux-en-Vercors par 72 forteresses volantes.

19 juillet : Établissement par le général Pflaum de son ordre de bataille pour l'anéantissement du maquis.

21 juillet : Début de l'offensive allemande contre le Vercors (*Aktion Bettina*), bombardement de Pont-en-Royans par la Luftwaffe.

22 juillet : Bombardement de Saint-Julien-en-Vercors.

23 juillet : Passage des défenses de Valchevrière par les Allemands, dispersion des troupes FFI du Vercors.

25 juillet : Pillage et incendie de La Chapelle-en-Vercors.

27 juillet : Massacre de la grotte de la Luire, ordre d'opération allemand sur la « dislocation du maquis ».

10 août : Reprise de leur position par certains FFI, en particulier ceux dirigés par Roland Costa de Beauregard, dit Durieu.

15 août 1944 : Débarquement allié de Provence (*Anvil Dragoon*).

15-20 août : Rassemblement de 1 500 maquisards du Vercors pour partir au combat vers Romans, Valence, Lyon.

22 août : Libération de Grenoble.

31 août : Libération de Valence.

3 septembre : Libération de Lyon, installation du commissariat à la République.

1er octobre : Institution du Comité d'aide et de reconstruction du Vercors.

# *Sur l’auteur*

Né en 1977 dans la région lyonnaise, François Médéline est chargé d’études et de recherches à Sciences Po Lyon durant son doctorat, spécialisé en sociologie politique et en linguistique. Il travaille dans la politique pendant dix ans avant de se lancer dans l’écriture, influencé par James Ellroy. Il est édité à La Manufacture de Livres depuis 2012, où ont paru *La Politique du tumulte*, *Les Rêves de guerre*, *Tuer Jupiter* et *L’Ange rouge* (2020). *La Sacrifiée du Vercors* est son premier roman à paraître chez 10/18.

12-21
des lectures numériques
pour toutes vos envies !
www.12-21editions.fr
12-21 est l'éditeur numérique de 10/18
12N
10
18

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2021.

Couverture : Laurent Besson. Photo : © Jasenka Arbanas / Trevillion Images

ISBN numérique 978-2-823-87967-4

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

# SOMMAIRE

Titre

Croisé, chassé

- Alors commença l’épreuve
- Pierre sang papier ou cendre
- Avec toute la vie derrière eux
- Mon petit enfant
- Avec des parfums de vanille, de terre mouillée et de sang
- L’ombre du grand rapace a caché les étoiles
- L’ouragan se resserre
- C’est l’air pur c’est le feu
- Des imbéciles font justice de nos rêves
- Et quelqu’un pour guider la fête redoublée

Un rouge et des bleus

- Mais ils ne les empêcheront pas tels des anges tutélaires
- Il y a des mondes de mutisme entre les hommes
- Crépite et meurt au ras du sol
- Ces hommes comme nous
- Ne rien oublier au jour de la vengeance
- Tous mes amis sont morts
- Est-ce aux vivants à garder leur silence ?

Et le mot frère et le mot camarade

Un sang brûlant de salpêtre et de haine

Ô pays nommé France…

Il n’y a pas d’amour dont on ne soit meurtri

Perte ou salut

Pardonnez-nous, pardonnez-nous

Péroraison

Chronologie 1944

Biographie de l’auteur

Du même auteur

Copyright